

AU DESSUS DE L'AMOUR

PAR

H.A. DOURLIAC



PRIX:

1^{fr}
50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode,
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

parait tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

parait tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

parait tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Parait le 2^{me} et le 4^{me} dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
“STELLA”**

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienna.*
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey.*
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara.*
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois.*
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette.*
 M. BENDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.* — 25. *Illusion masculine.* — 34. *Un Rêveil.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.*
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre.* — 179. *Le Château des tempêtes.* — 223. *Le Jardin bleu.*
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte.*
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse.*
 Rosa-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Fierté.* — 199. *Amitié ou Amour?* — 230. *Petita May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia.*
 Mme Paul CERVIÈRES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Ancelise.* — 209. *Le Vœu d'André.* — 216. *Péril d'amour.*
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine.* — 190. *L'Amour quand même.*
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or.*
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboûcle.*
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.*
 H. A. DOURJAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer.*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence.* — 196. *L'Appel à l'Inconnue.*
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludivine.*
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision.*
 Zénâïde FLEURIOT : 111. *Marga.* — 136. *Petite Belle.* — 177. *Ce pauvre Vieux.* — 213. *Loyaule.*
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée?* — 32. *Lequel l'aimait?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie!* — 100. *Degriner Atout.* — 142. *Bonheur méconnu.* — 159. *Fidèle à son rêve.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Flancé disparu.*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.* — 110. *Les Trônes s'écroulent.* — 166. *Russe et Française.* — 176. *Maldonne.* — 192. *Le Suprême Amour.* — 232. *S'aimer encore.*
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux.*
 Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé.*
 Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée.* — 228. *Mieux que l'argent.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (*Suite*).

- Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le cœur de tante Miche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui!* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Vitulana.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En juillet.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebanchier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix de beauté.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

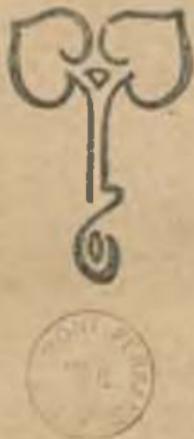
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé francs contre 0 fr. 25.

C92700

H. A. DOURLIAC
Lauréat de l'Académie française

Au dessus de l'Amour



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, Paris (XIV^e)

*Copyright by H.-A. Dourliac, 53 bis, rue de Villiers,
Neuilly (Seine).*

Au dessus de l'Amour

À la mémoire du grand-père et du petit-fils.

H.-A. D.

I

— Eh non, elle ne sera pas heureuse, au moins dans la plénitude que vous donnez à ce mot.

Il y eut un tolle général autour de la tante de province qui, impatientée des congratulations matrimoniales, venait d'émettre cette audacieuse opinion.

Et c'était le jour du mariage.

Et le bouillon de la mariée était à peine servi.

Pendant qu'elle le dégustait à petits coups, sous l'œil extasié de son mari, des groupes s'étaient formés en attendant l'annonce du déjeuner à l'ancienne mode, plus hospitalière à ceux qui viennent de loin, et l'on bavardait un peu, avant de passer à table, petite détente nécessaire après la longue contrainte de l'église et du défilé à la sacristie.

La taille droite, le regard vif sous ses bandeaux d'argent, la tante Argan, dont le franc parler était digne de son nom molièresque, promena son face à main sur les dames papotantes et frou-

frontantes qu'elle venait de scandaliser et, se tournant vers son voisin qui seul avait souri de sa bêtise, elle ajouta *mezzo voce* :

— Voyons, docteur, tous les gens mariés ont-ils trouvé le bonheur dans la corbeille pour le promettre si délibérément aux autres ?

— Je me récuse, je suis célibataire.

— Et moi, retirée des affaires puisque je suis veuve. Dieu sait que je n'ai pas eu à me plaindre de mon mari, et nous avons fait très bon ménage, mais il n'avait pas mon bonheur dans sa poche, ni moi son bonheur dans la mienne. Ce n'est pas article qui s'achète à la mairie ou à l'église. On le porte avec soi, en soi, par une faveur du Ciel, et c'est imprudent de le montrer aux jeunes femmes comme la lune aux enfants.

— Ne faut-il pas dorer un peu la pilule ?

— Sans dire que c'est un bonbon !

— Bonheur et mariage ne sont pas toujours synonymes, évidemment, mais malheur non plus... et je ne prévois pas celui de votre nièce qui ne semble pas faite pour les larmes.

— Pauvre petite ! elle les connaîtra bien un jour ou l'autre... Est-ce tout à fait un mal ? Que de qualités en germe ne s'épanouiraient jamais sans leur bienfaisante rosée.

— Comment, ma tante, vous voulez faire pleurer ma chère Germaine ?

Le marié, beau garçon, à la chevelure d'artiste, au sourire vainqueur et à la mâle prestance, protestait avec énergie.

— Vous vous en chargerez bien tout seul, mon neveu, et alors c'est moi qui vous chercherai querelle.

— Allons, tante Rabat-joie, ne taquinez pas ces enfants, interrompit le beau-père, M. Deschaumes, avec un peu d'impatience ; on perd assez vite ses cheveux et ses illusions.

— Parlez pour vous, je les ai conservés parce que je ne les ai ni frisés, ni gaspillés. A vingt ans, c'est monnaie courante. Inutile d'y ajouter. *La chanson de la mariée*, si décevante, cependant, n'a jamais découragé personne. L'épousée en sou-

riait, le soir des noces, elle se la rappelait plus tard et y puisait la patience :

Quand on dit son époux,
On dit souvent son maître,
Ils ne sont pas si doux,
Comme ils ont promis d'être ;
Il faut leur conseiller
Dé mieux se rappeler.

— Où moi ! je ferai tout ce que voudra ma femme.

— Et moi ; je voudrai tout ce que fera mon mari, approuva la jeune M^{me} Trécy, avec une belle confiance.

Délicieuse sous le voile léger estompant sa fière beauté brune, elle s'appuyait au bras de son robuste compagnon, et c'était un couple charmant que la tante Argan elle-même suivit d'un œil complaisant.

— Ils sont dans leur rôle, ces enfants, ce sont les parents qui ne sont pas dans le leur... Ma parole, ajouta-t-elle mi-rieuse, mi-grondeuse, on croirait que le « Droit au Bonheur » est un accessoire obligatoire pour lequel on peut réclamer comme pour un tapis manquant. Il y a des mères malheureuses, des filles malheureuses, c'est admis... mais des épouses malheureuses, ça ne se voit donc jamais ? Au lieu de les prévenir charitalement que le mariage est un état comme les autres, avec plus d'aléas que les autres, vous le leur présentez comme un jardin de délices qui se change d'autant plus vite en jardin de supplices à la moindre piqûre d'épinglé. Et quand les pauvres petites viennent se plaindre, elles ont bien raison. « Chose promise, chose due » disait mon mari qui était excellent comptable. On ne devrait jamais prendre d'engagement téméraire.

— La vie n'est pas gaie, il faut bien l'embellir un peu, observa M. Deschaumes qui avait un mauvais estomac.

— La vie n'est triste que pour les gens maus-

sades, rétorqua sa femme aussi optimiste qu'il était pessimiste.

— Vous avez tort et raison tous les deux, concilia le docteur Larcher, une vie normale doit avoir ses tristesses, ses joies, ses maladies... Aussi faut-il former des âmes et des corps robustes en les armant pour la lutte.

— Un mariage n'est pas un enterrement, opina le cousin Fréchet.

— Pourquoi un enterrement serait-il une chose triste, quand c'est le dernier acte d'une vie bien remplie, mon cher Monsieur, intervint doucement une douairière, à demi-cachée derrière un paravent où elle faisait paisiblement sa sieste. Sans imiter les Germains qui les célébraient par des chants d'allégresse, je désire que l'on ne pleure pas au mien et que l'on me dise simplement : « Bonsoir » la journée finie.

Bien qu'octogénaire et aveugle, M^{me} Labbé était venue, du fond de sa Bretagne, assister au mariage de sa petite-fille, et pour lui éviter une fatigue inutile, on l'avait ramenée directement de l'église pendant le défilé.

M. Fréchet n'aimait pas à se souvenir qu'il était mortel, et il ne répondit pas. La vieille dame, craignant d'avoir assombri le petit cercle, reprit avec enjouement :

— En attendant, je voudrais bien dire « bonjour » aux mariés que je n'ai pu féliciter à la sortie ?

On fut les quérir bien vite, ils l'embrassèrent avec effusion et elle murmura un peu mélancolique.

— Bonheur, malheur, qu'importe tant que l'on reste unis... S'oublier en s'aimant ; s'aimer en s'oubliant, tout est là. Aimez-vous toujours, mes petits.

La famille du marié restait un peu à l'écart. Il était orphelin, du reste, et n'avait que des oncles, tantes, cousins ; par exemple il en avait une collection, et comme, dans sa joie, il les avait tous invités, il y avait d'autant plus de mécontents.

Urbain Trécy faisait ce que l'on appelle « un beau mariage » ; il n'avait que sa valeur personnelle (la seule à l'abri des coups de Bourse), et il épousait une héritière, fille d'un haut fonctionnaire du Ministère de l'Agriculture. Elle ne s'en montrait que plus simple et ses parents aussi, mais cette discrétion ne leur assurait pas une meilleure presse.

— Ils trouvent sans doute que c'est assez bon pour nous.

Le contraire eut été taxé d'ostentation,

Le rôle du riche n'est pas plus facile que celui du prince de « Rabagas ». « Je donne un bal ?... Luxe effréné. Je n'en donne pas ?... Quelle avareice... »

La famille Trécy ne se montrait pas plus satisfaita.

Il y avait d'abord les cinq demoiselles Le Tilleul, passablement montées en graines, et chez lesquelles le choix d'une demoiselle d'honneur avait failli provoquer des catastrophes... Puis l'oncle et la tante Dourdan, ménage sans enfants, égoïstes et vaniteux, serrés et cossus, jalouxant et décriant les parisiens en général et la nouvelle famille d'Urbain en particulier. Ils n'avaient jamais donné que leur malédiction à leur neveu, pour avoir préféré les Beaux-Arts à Grignon. Ils ne s'en considéraient pas moins comme ses bienfaiteurs et s'accordaient généreusement tous les droits à sa reconnaissance.

Puis les cousins Fréchet de la rue du Mail, opulents et corpulents, avec leur fils et leur fille. Ils tenaient rigoureusement leur jeune parent à l'écart, redoutant de sa part des visées matrimoniales. Mais par une inconséquence très naturelle, ils enrageaient de son mariage, critiquant la cérémonie, les invités, les témoins, et se hérisstant à la moindre atteinte à leur dignité.

Leur fils Anatole avait une ravissante demoiselle d'honneur, la meilleure amie de Germaine, mais ne venaient-ils pas d'apprendre « qu'elle travaillait pour vivre ! »

Pour comble, le garçon d'honneur de Berthe

Fréchet, auditeur au Conseil d'Etat, s'était cassé la jambe et la voiture était revenue sans lui. Il avait fallu le remplacer au pied levé et un jeune sous-officier de dragons s'était obligeamment proposé. Mais l'armée n'avait aucun prestige aux yeux de l'industriel qui avait aussitôt pris la mouche. Heureusement le militaire avait du tact, il avait déclaré modestement qu'il était à la disposition de celle de ces demoiselles qui daignerait accepter son bras, et un remaniement hâtif et laborieux avait attribué à Berthe le cavalier d'Arabelle, à Arabelle le fils Fréchet, et au jeune dragon, M^e Rousquet.

L'honneur était sauf, le protocole respecté et, sauf Anatole, tout le monde semblait content.

Les Trécy du Berry, venus dans leur costume de terroir, étaient de meilleure composition. Touchés de l'invitation du « petit » qui n'avait pas méprisé des vieux cousins, ils admireraient tout de confiance, la jolie mariée « ben avenante », le beau monde, la cérémonie. Avec un autre couple de terriens, tenanciers de M^m Labbé, depuis plusieurs générations, ils se congratulaient à qui mieux mieux sur « not' garçon, not' demoiselle » et leurs bonnes figures réjouies faisaient plaisir à voir.

Mais les Trécy plus huppés tenaient à distance ces Trécy peu décoratifs..., la bonne femme, plus fine, finit par s'en apercevoir.

— Laisse, mon homme, faut pas forcer les gens à vous reconnaître.

— C'est donc des mal polis ?

— Non, c'est des messieurs et des dames, et tu les appelles « cousins » gros comme le bras.

— Puisqu'on est cousins !

— Faut attendre qu'ils le disent eux-mêmes.

On déjeunait par petites tables et l'on s'était appliquée à répartir les convives, avec le plus grand eclectisme. Les mariés présidaient la première table avec les seuls garçons et demoiselles d'honneur. Pour les autres, on avait distribué les personnages importants avec beaucoup d'équité. M. Deschaumes avait pour vis à vis M^m Fréchet,

M^{me} Deschaumes, l'oncle de Dourdan, etc... etc... et l'on avait combiné savamment le mélange des Beaux-Arts, de l'Administration, de l'Industrie, de l'Agriculture, de la Magistrature, de l'Armée.

Le résultat laissait quelque peu à désirer.

Depuis qu'il n'y a plus de caste, il y a encore plus de classes. Toutes fusionnent, c'est entendu, mais la hiérarchie étant abolie, les amours-propres déchaînés prétendent tous à la même place : la première, naturellement. Au lieu d'une échelle où chacun avait au moins la propriété de son échelon, c'est une estrade où chacun réclame la vedette. La bousculade y est effroyable, bourgerons, uniformes, varcuses, blouses, redingotes jouent des ceudes dans une ruée brutale. On ne veut plus céder le pas à personne, se courber devant rien... que l'argent, sans se priver pour cela de décrier et honnir ceux qui le possèdent.

On ne s'en privait pas à cette heure.

Les jalousies féminines étaient d'autant plus excitées que Germaine avait le double tort d'être riche et jolie, et M^{me} Le Tilleul, l'aînée, affectait hautement son dédain pour ces piètres avantages. Placée à côté d'un membre de l'Institut, elle exaltait la supériorité intellectuelle, la seule admissible pour des esprits éclairés. Naissance, fortune, qu'est-ce que cela? Tandis que l'intel-li-gen-ce...

Agacé, le professeur Eglin, déclara avec un beau sérieux :

— Permettez-moi de n'être pas de votre avis, Mademoiselle, la partie indique généralement que vous avez eu pour ancêtres de bons serviteurs de l'Etat, la fortune, que vous avez eu des parents travailleurs, et comme vous êtes une parcelle d'eux-mêmes, vous pouvez en avoir une parcelle de fierté. L'intelligence, comme la beauté, au contraire, n'est pas tributaire de l'hérédité : De parfaits imbéciles ont pour fils un aigle, et des gens fort laids ont de jolis enfants. C'est donc une simple chance et l'on a le cerveau plus ou moins lourd, comme on a le nez plus ou moins droit.

Elle le regardait un peu interloquée, ne sachant s'il parlait sérieusement. Un vieillard souriant, son autre voisin, intervint avec beaucoup de bonne grâce :

— Cela te plaît à dire, mais la volonté, le travail jouent aussi un certain rôle, et tu ne serais pas ce que tu es si, dès le collège, tu n'avais été un bûcheur. Dieu donne de plus ou moins bonnes terres, mais le laboureur influe aussi sur la récolte.

— Moins que l'on ne croit.

— Hélas, Monsieur, les plus brillantes facultés ne sont-elles pas souvent étouffées, soupira M^{me} Palmyre.

— Mon Dieu, Mademoiselle, on risque encore davantage à encourager de prétendues vocations, et les bâtons dans les roues ne sont pas inutiles pour éprouver la vigueur de l'attelage. Quand on a vraiment le feu sacré, on passe quand même.

— Et vous êtes passé, mon cher Daniel, dit obligeamment M^{me} Labbé.

— Oh! moi, je n'avais pas de famille pour contrarier mes goûts... et je suis resté un simple amateur.

De quoi? C'était difficile à deviner. Il parlait bien de tout et de tous... sauf de lui-même ; aussi discret que le mince ruban violet de sa boutonnière ; et l'on quitta la table sans que la curiosité de sa voisine eût été satisfaite à cet égard.

Ailleurs, M. Fréchet proclamait bien haut :

— Les décorations, les titres, tout ça ne m'éblouit guère, moi, je jauge un homme à son poids en or.

Et il se carrait lourdement, en face d'un universitaire besogneux qui le prenait de son côté en pitié.

A la table d'honneur, Berthe Bréchet gardait la mine de brebis résignée qui lui était habituelle ; mais Céline Bousquet riait par toutes ses fossettes, aux gais propos du jeune dragon...

On se leva pour le café. Arabelle à Tilleul placée à la droite d'Urbain resta un peu en arrière avec lui.

— Mes compliments, votre femme est charmante, et s'est bien tirée de l'épreuve du voile blanc, souvent néfaste aux brunes.

Plus facile à porter pour les blondes... ou les rousses, dit-il avec un peu d'ironie.

Elle hochâ dédaigneusement sa toison de cuivre et répliqua moqueuse :

— Je ne me vois pas du tout dans cette toilette virginal, d'une banalité désespérante. Ce n'est pas vous qui avez dessiné celle de Germaine, au moins ?

— Non, ma foi.

— Vous devriez vous en charger maintenant.

— Je préfère m'en rapporter à son bon goût.

Mais en la rejoignant, il ne put s'empêcher de chercher d'un œil scrutateur le défaut réel... ou imaginaire qui avait pu mériter la critique de M^{me} Le Tilleul, la cadette.

M^{me} Le Tilleul, l'aînée, avait réussi à chambrier le docteur Larcher, documenté sur les deux familles, et lui faisait subir un interrogatoire en règle. Le professeur Eglin était universellement connu, mais l'autre que l'on appelait familièrement : « Daniel » et à qui l'on témoignait tant de déférence ? encore quelque parent riche ?

— Non, Mademoiselle, je suis un parent pauvre, déclara avec enjouement l'aimable vieillard dont l'ouïe fine avait surpris le propos et qui fit demi-tour pour y répondre.

— Vous aussi, Monsieur, je vous plains.

Il eut un beau rire clair :

— Quelle hérésie, Mademoiselle, est-il situation plus flatteuse quand on a le bonheur de n'être pas envieux. Le parent pauvre tient le rôle de cadet, dans la famille d'autrefois.

— En consentant à jouer les utilités.

— Etre utile ou agréable n'est-ce pas donner un peu de soi-même ?

— Et recevoir aussi ?

— Parfaitement, Mademoiselle, la reconnaissance n'est pas à la portée de toutes les bourses. Pour mon compte, je me reconnais volontiers le

débiteur de mes amis. Ils s'ingénient à me faire profiter des avantages qui leur ont été départis, et j'ai les agréments d'une grosse fortune, sans ses inconvénients.

— On dit cela, mais les riches ne changeraient pas avec vous.

— Ni moi avec eux, on est la proie des uns, la cible des autres. On ne trouve pas souvent grâce, même devant ceux que l'on a obligés, car le bon pauvre est encore plus rare que le bon riche.

— La fortune ne donne pas toutes les qualités.

— La pauvreté non plus. « A celles que l'on exige d'un riche, combien de pauvres seraient dignes de la richesse ? » Au reste, les parvenus, pauvres de la veille, sont-ils plus doux avec leurs inférieurs que les officiers sortis du rang ?

— Ne dites pas de mal de l'armée, parrain, j'en suis, intervint gaiement le jeune dragon.

— Brigadier vous avez raison, approuva le vieillard... Mais comment es-tu devenu le cavalier de ma filleule ?

— Une chance inespérée, parrain ; je n'étais pas digne de M^{lle} Fréchet, et M^{lle} Bousquet m'a été plus indulgente.

Elle ne paraissait pas le regretter ! et pendant qu'elle racontait spirituellement l'incident, M^{lle} Palmyre posait des questions plus ou moins discrètes au jeune brigadier.

— Vous préparez probablement Saint-Maixent, Monsieur ?

— Non, Mademoiselle, je fais simplement mon temps.

— Et dans la vie civile ?

— Je fais mon droit.

— Pour un intellectuel, la caserne doit être bien dure ?

— Moi, Mademoiselle, je m'y trouve comme le poisson dans l'eau, c'est calme, reposant, hygiénique, on sait toujours ce que l'on doit faire, et la discipline est la sauvegarde de la dignité puisqu'elle est la même pour tous.

— Pourtant s'il y a des officiers de mérite, il

y en a devant lesquels on ne se courbe pas volontiers.

— On ne se courbe pas devant l'homme, mais devant les galons, même de laine. C'est le seul endroit où l'argent ne compte guère plus que la naissance, tous égaux devant la salle de police, je le sais, j'en ai tâté.

— Y est-on bien mal, demanda sa mignonne compagnie.

— Pas beaucoup plus qu'à la chambrée.

— Ce doit être d'une promiscuité intolérable ! prononça majestueusement M^{me} Palmyre.

— Mais non, mais non, il suffit de ne pas faire sa tête. Au régiment, au collège, en voyage, si l'on se montre bon compagnon, on en trouve toujours d'agréables.

— C'est bien vrai, Monsieur ; quand j'ai débuté à l'atelier, mes tantes craignaient pour moi les autres ouvrières, et elles ont été très gentilles, dit tranquillement Céline.

— Ça ne m'étonne pas.

Etait-ce simple constatation.

On commençait à prendre congé. Urbain remerciait chaleureusement le jeune dragon de sa complaisance.

— C'est moi qui vous dois des remerciements, mon cher, j'avais une compagne charmante.

De son côté, Germaine glissait à sa gentille amie :

— Gageons que tu n'as pas perdu au change.

Intriguée, M^{me} Le Tilleul, l'aînée, demandait au doux vicillard :

— Vous connaissez beaucoup ce jeune homme, Monsieur ?

— Dame, je suis son parrain, comme celui de Céline.

— J'ai connu aussi cette jeune fille avant la ruine de ses tantes, elle allait au même cours qu'Arabelle... depuis qu'elle s'est mise à faire des fleurs, nous l'avons perdue de vue. Elle est très méritante, mais il y a des personnes qui ne pourraient pas se plier à ces choses-là... Et votre filleul ? Comment se nomme-t-il ?

— Olivier Duverger, Mademoiselle ; c'est l'héritier des Lebrissay et le neveu du marquis de Rieulle.

— Les fabricants de papier ?

— Le membre de l'Institut ?

— Oui, docteur, oui, Mademoiselle ; il tient à l'Industrie et à la Noblesse, comme vous voyez, mais il en est moins fier que de ses modestes gallons, parce que ceux-là il les a gagnés tout seul.

Et riant sous cape, il laissa M^{me} Palmyre passablement mortifiée.

Si elle avait su...

II

Germaine était une enfant gâtée. Jolie, spirituelle, aimable, elle devait à sa mère une solide fortune et, à son père, une situation sociale lui permettant d'entrer dans la vie par une porte d'or et de fleurs.

Directeur au Ministère de l'Agriculture, M. Deschaumes était un de ces sous-ministres, heureusement inamovibles qui dirigent en réalité les affaires publiques, avec quelque compétence. Tandis que le titulaire, debout sur le mail-coach parlementaire, plastronne et joue dans la trompe, pour l'ébaudissement des badauds, il faut bien un vrai cocher pour guider l'équipage d'une main sûre. Mais c'est un métier où l'on voit de trop près le maquignonnage et la cuisine politiques ; sans un cœur léger et un estomac robuste, il est difficile d'y résister. Plus d'une fois déjà le scrupuleux fonctionnaire avait déposé sa démission sur le fameux bureau Colbert. Il avait dû se résigner à la reprendre devant l'effarement et le désarroi du « patron ».

— Qu'est-ce que le Ministère deviendrait sans vous, mon cher ?

Dans les bouches les plus diverses, il avait entendu la même phrase, mais aussi constaté les mêmes errements, le même souci égoïste de garder un bon serviteur, non dans l'intérêt de la chose publique, mais afin de pouvoir faire la traversée plus ou moins longue en évitant coups de mer ou récifs.

Le père de Germaine était de cette vieille école, selon la tradition des Richelieu et des Sully, pour laquelle « servir l'Etat » était un honneur et presque un sacerdoce. Il y apportait la même conscience professionnelle que le médecin ou le prêtre. Quand il rentrait écourcé de son bureau, l'optimisme résolu de sa femme lui portait légèrement sur les nerfs et il la comparait à l'autruche se cachant la tête dans l'aile, pour ne pas voir le chasseur.

Elle se bornait à hausser les épaules en déclarant :

— S'il tombe une averse, ouvre ton parapluie, si le soleil te gêne, ouvre ton ombrelle.

Écarter les pensées tristes, n'est-ce pas le moyen d'être heureux et de rendre les autres heureux ?

Jusqu'alors, tout lui avait donné raison : dans son élégant hôtel de Passy, dans sa coquette villa de Cannes, au fond de la vieille demeure familiale, partout elle portait la joie avec elle.

Germaine ne procédait ni de l'un ni de l'autre.

L'âme est un diamant à plusieurs facettes... l'âme féminine, surtout. A notre époque, la multiplicité des images qui s'y reflètent lui donne une complexité plus grande encore que chez nos aïeules, élevées dans le même cadre, selon les mêmes principes, les mêmes traditions, les mêmes préjugés. Dans la famille moderne, au contraire, tout se renouvelle, et d'une génération à l'autre, on rencontre des descendants les plus divers.

Germaine réagissait à la fois contre les tendances paternelles et maternelles : optimisme et pessimisme s'étaient fondus chez elle en un léger scepticisme assez déconcertant.

Elle n'était ni moderne ni rétrograde, elle pra-

tiquait les sports, non le flirt, elle aimait les arts, sans mépriser les sciences et ne dédaignait pas la toilette. Très instruite, sans être pédante, frivole et sérieuse à ses heures, apparence froide mais cœur vibrant, elle n'attendait que la mise au point.

— Ça, c'est l'affaire du mariage, opinait la tante Argan.

Pour beaucoup, en effet, c'est l'imprimatur et certaines l'attendent jusqu'à la maternité...

La tante querellait sa petite nièce, trop difficile à son avis.

— A ton âge, j'avais déjà trois enfants.

Germaine n'était pas si pressée. Dans le culte du « moi » qui a maintenant ses défenseurs, profiter de sa jeunesse semble aussi légitime, pour un sexe que pour l'autre. On ne sera jamais si heureuse. Le mariage ne doit pas être une diminution. Il faut un mari qui vous comprenne.

— Il faudra bientôt le faire sur mesures, disait la tante impatientée. Un mari n'est pas une robe, il faut s'ajuster, malgré les petits défauts... nous en avons tous, et c'est bien heureux... la vie serait trop monotone.

— Sans être exigeant, on peut bien rechercher une certaine parité de condition, de goût, de caractère.

— Et l'on risque de coiffer sainte Catherine.

— Vaut-il mieux jeter sa fille au premier venu?

— Gare le tard venu qui est parfois le mal venu. Heureusement, Germaine a de la jugeotte et de la volonté. Cela me rassure.

En attendant, elle menait une vie fort agréable : spectacles, réunions mondaines, sports d'hiver et d'été, ville d'Eaux, bains de mer, rien ne lui manquait... Et un jour, elle s'aperçut qu'elle s'ennuyait mortellement.

Ce fut un matin ensoleillé, devant l'admirable paysage de l'Estérel, qu'elle fit cette constatation.

Cette année-là, par une gentille inspiration, elle avait offert l'hospitalité à son amie Céline et à sa tante, mal remise d'une mauvaise bronchite. Pendant leur séjour elle s'était ingénier à leur procurer toutes les distractions, tout le confort dont

elles étaient privées. A la veille du départ, Céline lui en exprimait toute sa reconnaissance.

— Pourvu qu'en rentrant le contraste ne soit pas trop pénible, chérie, dit affectueusement Germaine.

Elle eut un joli rire clair :

— Pas de danger, va, j'ai joui intensément de tous les plaisirs que tu as tenu à me faire partager et surtout de ta bonne amitié, mais, vois-tu, c'est comme une semaine où il n'y aurait que des dimanche, et si ça durait toujours...

— Ça t'ennuierait?...

— Je ne dis pas cela, mais je n'y suis pas habituée et il faut de l'entraînement. Pour toi c'est tout naturel, pour moi non. J'ai mon travail, j'y tiens. Il me manquerait.

— Alors, tu ne voudrais pas changer avec moi?

— Si j'étais « toi », je ne serais plus « moi ». Telle que je suis, je suis bien plus contente de te voir dans ce cadre de luxe, d'élégance qui te va si bien.

— Et à toi aussi.

— En passant, peut-être.

— Enfin, tu n'envies pas mon sort?... et tu as bien raison. Pour ce que je fais sur la terre.

— Par exemple.

— C'est ridicule ce que je dis là, surtout à toi qui as connu tant d'épreuves. J'ai le bonheur de posséder mes parents, je les adore, ils m'adorent ; nous avons la santé, la fortune, les satisfactions de l'esprit et du cœur... et il y a des moments où je me demande : « A quoi bon?... » Ça doit t'indigner?

Elle l'écoutait, sérieuse.

— Pas du tout, et en y réfléchissant, je crois que je te comprends. Il y a chez toi des qualités qui ne sont pas utilisées. Tu en souffres comme d'un membre dont on ne se sert pas et qui s'engourdit... Certaines natures, comme la tienne, ont besoin de donner encore plus que de recevoir... et surtout de se donner elles-mêmes. Tu en auras l'occasion dans le mariage et la maternité.

— Non, j'ai trop de chance. On me choisira un

mari de tout repos et des enfants très sages.

— Ce n'est pas sûr, mais je tè les souhaite tout de même !

— Merci bien, je n'aurais pas ta patience. Tu aurais fait une si bonne mère !

— Je le suis..., seulement j'ai de vieilles enfants...

— ...Terribles !

— Mais non, mais non, et elles me donnent la plus grande joie.

— Laquelle ?

— La certitude qu'elles ont besoin de moi et la douceur de leur prouver ma reconnaissance.

III

En rentrant à Paris, Germaine avait pris une sérieuse résolution. Elle n'avait plus dix-huit ans ; elle ne répugnait nullement au mariage, mais il n'était pas à ses yeux le seul objectif de la vie, et elle ne voulait pas se marier pour se marier. Allait-elle continuer cette existence, sinon vide, au moins remplie de futilités ? En faisant son bilan, elle était forcée de constater que, pendant ces dernières années, elle n'avait rien acquis en valeur intellectuelle ou morale ; et cette fortune, plus précieuse que l'autre, est soumise aux mêmes lois : « Qui ne l'accroît s'appauvrit ».

Parce qu'elle n'avait pas besoin de gagner son pain, était-ce une raison pour ne pas cultiver davantage ses facultés ? Elle avait beaucoup de goût pour les Arts et même un gentil talent d'amateur. Peut-être se découvrirait-elle une véritable vocation ? Elle n'écoutait pas les compliments des amis,

mais une miniature de son père avait été admise au Salon et c'était un encouragement.

— Je n'ai jamais eu cette chance-là, soupirait son professeur, pauvre vieille fille, possédée du démon de la peinture, qui avait quitté sa famille bourgeois pour une âpre vie de luttes et de déboires.

Germaine n'avait pas à la redouter et ses parents ne mettraient aucune opposition à ses désirs, mais elle doutait un peu de ses forces ; aussi alla-t-elle consulter le cousin Daniel, arbitre compétent et bienveillant.

Il habitait dans le voisinage du Parc Monceau, au-dessus d'un square paisible ; les petits oiseaux égayaient son réveil, un rayon de soleil dorait son crépuscule et, dans la sérénité d'un beau soir, il terminait sa carrière au milieu de toutes les nobles choses, objet de son culte pieux : le Beau, le Bien, son piano, ses livres, ses dessins, ses ébauches. Admirablement doué : musicien, poète, peintre, sculpteur, il ne lui avait manqué pour arriver au premier rang que le stimulant du besoin, de l'ambition ou de l'orgueil.

Ses revenus modestes suffisaient amplement à ses goûts élevés..., les moins coûteux à satisfaire.

La nature, la rue mettaient leurs trésors à sa disposition. Il avait sa place à tous les théâtres, son fauteuil à tous les concerts, on le recherchait dans tous les salons ; ses voyages mêmes étaient toujours payés par ce qu'il en rapportait... Sa modestie le faisait sourire à la seule idée de rivaliser avec les maîtres qu'il admirait sans les jalousser. Son verre était petit, il buvait dans son verre à la santé des rois de l'Art dont il était le bénévole courtisan.

Tout homme a un cerveau, un cœur, un ventre : il est dominé par un des trois. Daniel était de ces délicats qui ont horreur du désordre et des taches. Il ne sauraient mettre en haut ce qui est en bas. Mais c'était aussi un tendre qui n'aurait pas été à l'abri des faiblesses de l'amour, sans l'éguide d'une grande douleur.

Lors de son premier voyage à Rome, il y avait rencontré une enfant de vingt ans qui venait ache-

ver d'y mourir : Gisèle de Rieulle. Son frère, grand seigneur, amateur et lettré, avait commandé son portrait au jeune peintre. Une noble intimité avait étroitement uni ces trois âmes d'élite dont l'une n'appartenait déjà plus à la terre. Délivrés des considérations d'avenir et des conventions mondanines, l'artiste et le modèle avaient pu s'abandonner à toute la plénitude d'un sentiment planant déjà aux pures régions de l'idéal et qui avait uni les deux hommes par une sorte de lien fraternel. Aussi, en les quittant, Gisèle avait pu leur dire :

— Je vous laisse l'un à l'autre et je serai toujours entre vous.

Et pour tous deux son souvenir était demeuré aussi vivace et aussi pur.

De ce grand lys héraldique, penché un instant sur son épaule, Daniel avait gardé le suave et pénétrant parfum, et les autres lui avaient semblé trop vulgaires. Il avait vécu avec son ombre vaporeuse et n'avait permis l'accès de son atelier et de son cœur qu'à cette seule consolation : la sainte amitié.

Après la fleur éphémère, c'était la fleur immortelle que les vieilles mains tremblantes peuvent encore cultiver avec amour. Elle avait embellie l'existence de celui qui se plaisait à embellir celle des autres, et son automne en était embaumé comme son printemps. Baptiste Eglin et Gontran de Rieulle en étaient les maîtresses branches.

Emule des Pasteur et des Berthelot, dont la réputation mondiale ne dépassait pas la sienne, Eglin, parvenu au sommet de tous les honneurs, avait eu des débuts fort rudes. Fils de paysans et trop débile pour les travaux des champs, toute l'apreté laborieuse de sa race s'était condensée dans son cerveau, et un brave maître d'école, frappé de son intelligence, l'avait fait admettre comme boursier au collège de Clermont où le jeune Daniel Lami faisait ses études. Orphelin avant d'avoir pu comprendre le sens de ce mot, ce dernier s'était attaché à cet autre orphelin oublié de sa famille et dont l'humeur farouche ne s'adoucissait qu'à

son contact. Devenus hommes, la vie les avait séparés sans les désunir. L'un, lauréat du concours général, était entré à Normale, section des Sciences ; l'autre, moins studieux, et plus fantaisiste, suivait son tempérament d'artiste et allait s'abreuver aux sources de la poésie, de l'Art.

Leur amitié avait résisté à la séparation... et même à la jalousie, car le professeur était resté semblable au collégien, ombrageux. Aussi le marquis de Rieulle était sa bête noire... d'autant qu'il ne pouvait rien lui reprocher.

Type du gentilhomme d'autrefois, à la manière des Plélo et des Chastellux, la fière devise « noblesse oblige » était demeurée pour lui un principe intangible, malgré le généreux et imprudent abandon des priviléges qui y étaient attachés.

— On peut renoncer à ses droits, non à ses devoirs, disait-il simplement, c'est par un devoir supérieur, volontairement accepté, que l'on fait ses preuves, mieux qu'en montant dans les carrosses du roi.

Il voyait, dans la noblesse, l'expression la plus haute et le couronnement de la famille, c'est-à-dire de la continuité dans l'effort ascensionnel des générations ; et il avait fait sienne la belle définition du marquis de Vogué, son collègue de l'Institut, comme Eglin. « La préoccupation des intérêts collectifs de ceux qui portent le même nom, la reconnaissance pour ceux qui en ont constitué la valeur, la volonté de soutenir cette valeur et de l'étendre, si Dieu vous en a donné les moyens, en appliquant aux circonstances présentes un sentiment qui est de tous les temps ; la religion du devoir public ou privé, fermement, simplement, chrétientement accompli. »

Grand propriétaire terrien, passionné pour les questions agricoles, économiques et sociales, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques ; par ses actes, autant que par ses écrits il pouvait compter parmi les bons serviteurs du pays.

Des deuils nombreux et successifs l'avaient éprouvé sans l'abattre, et il demeurait seul debout

comme un grand chêne dont la foudre n'a pas épargné les branches, mais qui dresse encore vers le ciel sa tête altière.

Maintenant il partageait son cœur entre son jeune neveu et son vieil ami : l'avenir et le passé.

Daniel, qui n'avait jamais eu de famille, s'était étroitement attaché à celle de son ami, dont il semblait faire partie intégrante; et bonheur, malheur, rien ne pouvait le laisser indifférent à la profonde indignation d'Eglin qui lui reprochait de se prodiguer à tout et à tous.

— Musique, peinture, poésie, sculpture, Pierre, Jean, vieux, jeunes, tout t'est bon.

— C'est que chacun est également bon pour moi, mon ami ; et les vieux arbres se parent aussi de jeunes pousses.

Olivier, Urbain, Céline, Germaine en étaient les verdoyants rameaux et ils étaient toujours les bienvenus chez le vieil artiste qui aimait la jeunesse et en était aimé.

Aussi accueillit-il sa petite cousine avec sa bienveillance ordinaire et écouta sa requête en souriant.

Il avait encouragé ses études et développé, chez elle, le sens du beau, mais, pour être un artiste, il faut un rayon du Ciel... qui ne s'allume pas à une veilleuse.

— Ma pauvre petite, je conçois ton embarras ; il a été un peu le mien. Tous les arts sont frères, c'est entendu, mais sans être des frères ennemis ils se nuisent presque toujours lorsqu'il y a chez eux trop de cette égalité, certainement contraire à la nature et que l'on s'obstine vainement à lui imposer. Avec cette monomanie on redoute les troncs vigoureux, on taille, on émonde à plaisir ; et on cultive au contraire avec amour les moindres arbrisseaux, si bien qu'au lieu de hautes futaines on n'a qu'une multitude de broussailles. C'est gentil tout de même et ça se reproduit à l'infini, mais c'est plus voisin de la terre que du ciel.

— Pourtant, mon cousin, vous si bien doué en tout...

— Je ne suis arrivé à rien.

Et comme elle protestait vivement :

— Entendons-nous, la vie m'a donné plus que je ne lui demandais. J'ai goûté à toutes les pures jouissances de l'Art... mais ce n'est pas le rôle de l'artiste, il ne doit pas butiner toutes les fleurs sans produire de miel.

— Par exemple ! Comment appelez-vous ça, ça, et ça ?

Elle désignait tour à tour une admirable statue de Jeanne d'Arc, un délicieux paysage, une partition ouverte.

— Oui, « pour mes amis et moi », selon la formule gravée sur certaines reliures du XVIII^e siècle. Mais déguster des crus de choix en compagnie de gourmets, c'est tout de même de l'égoïsme. En art, on l'appelle poliment « dilettantisme ».

— Je serais fière d'une existence comme la vôtre.

— Elle ne te suffirait pas ; ta nature s'y oppose. La femme vraiment femme ne se donne jamais à moitié ou alors c'est une simple coquette qui joue de l'ébauchoir, du pinceau, de la plume comme Célimène de l'éventail. D'ailleurs l'art virilise, comme la science. Tiens-tu vraiment à te viriliser ? ce serait dommage.

— Vous n'avez pas fait cette réponse à Mademoiselle Poinset.

— Pauvre fille, je crois bien, et quoiqu'elle ne réussisse guère et que ce soit dur de courir le cachet à son âge, je ne le regrette pas. Elle avait la vocation réelle, indiscutable. Pour elle la peinture passe avant le boire et le manger. L'emprisonner dans un ménage avec un mari, des enfants, je la plaindrais et je les plaindrais. L'empêcher de peindre, c'est été un meurtre. Elle est faite pour peindre, comme les oiseaux pour chanter. Elle n'a pas de talent et ne décrochera jamais la médaille. Qu'importe. Elle fait ce pourquoi Dieu l'a créée. Il n'y a pas que des rossignols dans le bocage. Paralyser son essor eut été aussi coupable que d'encourager celui de prétendus artistes, uniquement soucieux du côté vénal, et faits pour être ronds de cuir ; rien de plus.

— Et moi, pourquoi suis-je faite, à votre avis ?

— Pour le bonheur, ma petite, et c'est déjà bien joli.

— Vous me renvoyez à cette vie inutile, frivole, dont je commence à être excédée.

— Tu en sortiras par la meilleure porte : le mariage. C'est encore le plus beau rôle pour la femme.

— Vous n'êtes pas féministe, mon cousin ?

— J'aime trop les femmes pour cela.

— Alors, décidément, vous ne voulez pas me guider dans le choix d'une carrière ?

Un coup de sonnette le dispensa de répondre et un joli dragon fit irruption dans l'atelier.

— Je ne suis pas en retard, parrain ?

— Au contraire, et ça me donne l'occasion de te présenter à ma jeune cousine, dont je t'ai quelquefois parlé. Mon filleul : Olivier Duverger ; M^{me} Germaine Deschaumes.

— J'y gagne, parrain, et j'attendrai patiemment votre architecte.

— Inexact comme la plupart des artistes... mais Urbain doit détenir le record ; il se venge.

— De quoi ?

— D'avoir été sous la coupe de gens terribles pour lesquels le plus petit retard était un cas pendable.

— Je comprends ça, moi, le métier militaire me fait justement l'effet contraire ; ça me repose de la fantaisie.

— L'homme est un singulier animal ; il demande toujours ce qu'il n'a pas.

— Dame, on n'a pas besoin de demander ce que l'on a, observa gaiement Germaine.

— On pourrait en jouir tout simplement.

— Ce serait très sage... mais bien ennuyeux. Vous figurez-vous un monde où nul ne désirerait la part du voisin, où chacun mangerait ses pommes, gouvernerait ses provinces ; où les loups resteraient chez eux, les moutons aussi ; où chacun serait ce qu'il est sans s'évertuer à paraître ce qu'il n'est pas ?

— On aurait l'âge d'or et la paix universelle.

— ...Et aussi le règne de l'ennui.

— Alors le bonheur parfait ne vous semble pas réalisable ?

— Ici-bas, notre estomac ne doit pas être capable de le bien goûter, Mademoiselle.

— Vous voyez, mon cousin, je ne suis pas seule de mon avis.

— Parce que vous êtes deux enfants gâtés et ce sont les moins raisonnables. Tenez, vous allez voir un homme qui a fait sa vie à coups de pioche ; il ne perd pas son temps à ratiociner.

Le visiteur annoncé, grand garçon à l'œil clair, respirant la joie par tous les pores, s'excusa en riant de s'être fait attendre, pour ne pas en perdre l'habitude.

— Urbain Trécy ; architecte et prix de Rome, par la grâce de Dieu et l'opposition de sa famille... Ce garçon, qui est la contradiction faite homme, a déployé une énergie incroyable pour faire ce dont on voulait l'empêcher, après avoir échoué piteusement à Grignon.

— « Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent. »

— Tu n'es qu'une mauvaise tête. Tu bâts des maisons, comme tu les démoliras, pour faire enrager les tiens.

— Le fait est qu'il suffit de me défendre quelque chose pour que j'en aie immédiatement envie. Si jamais je songeais à me marier, je voudrais conquérir ma femme de haute lutte.

— Oui, mais une fois conquise ?

— Ah ! dame...

Il eut un geste évasif, assez peu rassurant.

— Vous êtes cependant fidèle à votre art ? observa le jeune dragon.

— Il est si varié. Aujourd'hui un palais, demain une usine, une gare, un collège, une maison de rapport... et l'on peut encore mêler les genres.

— Je crois bien ! ta dernière salle de spectacle ressemble à un four crématoire.

— C'est pour inciter les auteurs à la modestie.

— Bravo ! applaudit Olivier. Nous nous entendrons très bien. Je me heurte sans cesse à des gens qui me répondent : « Ça ne se fait pas, Monsieur. » On a fait une révolution pour couper

la tête à Louis XVI, mais on s'incline toujours devant la tyrannie du tapissier ou du tailleur.

— C'est qu'ils suppléent à l'absence de goût personnel. L'ameublement de style, c'est comme la gravure de mode.

Germaine prit congé, laissant les deux jeunes gens tout à leurs plans...

Dans l'antichambre, elle insista gentiment :

— Réfléchissez à ce que je vous ai demandé, mon cousin ?

Mais en chemin elle y pensait assez peu elle-même et beaucoup au ton délibéré et passablement impertinent de cet architecte qui ne l'avait pas autrement regardée et qui prétendait à toutes les conquêtes.

Que les hommes sont fâts et que les femmes sont folles de confier leur bonheur à ces mains légères !

Six mois après, elle devenait M^{me} Urbain Trécy.

IV

Céline Bousquet n'était pas née dans la pourpre, mais, ce qui vaut mieux, dans un de ces nids de duvet bien doux et bien chauds où l'on ne se donne jamais de coups de bec.

Son père et sa mère formaient un de ces couples harmonieux qui semblent créés pour le sourire, comme d'autres pour les larmes. C'était un de ces jolis ménages d'artistes rangés, contents du résor de poésie, de beauté, d'idéal, dont la Providence les a généreusement gratifiés et ne lui demandant pas d'autre richesse.

Jusqu'à sept ans, la fillette avait été élevée entre deux baisers. Brusquement, un accident de

chemin de fer la laissa doublement orpheline, et elle passa sous la tutelle de deux tantes paternelles, qu'elle ne connaissait même pas, et qui lui ouvrirent leur porte d'autant plus facile que si elle leur apportait le choléra ou la peste.

Les demoiselles Bousquet n'étaient pas de méchantes personnes, elles étaient pires. C'étaient de ces tyrans domestiques qui érigent leurs moindres manies en principes intangibles et considèrent comme un véritable sacrilège le seul fait de ne pas les imiter en tout. Sous leur coupe sévère, leur jeune frère ne s'était permis qu'un seul acte d'indépendance : son mariage. Il avait suffit à les brouiller à mort.

— Alexandre a fait ce qu'il a voulu ; nous faisons ce que nous voulons répondait M^{me} Orphise à toutes les tentatives de rapprochement.

Et M^{me} Cléore approuvait ; non que ce fût absolument dans ses habitudes ; la discipline imposée aux autres ne régnant pas toujours entre la cadette et l'aînée.

D'ailleurs à qui appartenait le droit d'aînesse ?

Elles étaient jumelles et, contre l'ordinaire, elles se ressemblaient aussi peu que possible, sauf par le caractère également désagréable.

L'une était longue et mince, l'autre courte et replète ; l'une employait tous les artifices de la toilette pour dissimuler quelques années, l'autre se faisait un malin plaisir de proclamer son âge. Enfin, l'une avait un faible pour les chiens, l'autre pour les chats, mais toutes deux détestaient également les enfants.

Ce fut dans cet aimable intérieur que tomba la pauvre Linette dont le nom devint presque rébarbatif dans la bouche édentée de M^{me} Orphise ou à l'accent impérieux de M^{me} Cléore.

Au bout d'un mois, c'était des « Line » par ci, « Calinette » par là, et l'on ne rivalisait plus que de sourires. Il y avait des joujoux dans les coins, des fleurs dans les vases, de la douceur dans les yeux, de la tendresse dans les coeurs.

Tout cela était l'œuvre d'une enfant de sept

ans qui ne savait pas très bien lire, mais qui savait très bien aimer.

Ignorante des querelles de familles, de la méchanceté et du mal ; pour elle, « parentes » était synonyme « d'amies » et simplement, ingénument, puisque ses tantes devaient remplacer son papa et sa maman, elle leur donna sa confiance, avec son premier baiser.

Sans le savoir, elle avait été plus habile que les plus habiles diplomates. Il y a une chose à laquelle on a toujours peine à renoncer : ce sont les embellissements. Dans les prunelles limpides de leur petite nièce, les deux vieilles filles trouvaient une image plus flatteuse que dans leur miroir, et elles avaient grand peur de la ternir. Evidemment, elles n'étaient plus assez jeunes pour changer, mais avec cette mignonne petite souris trottinant sans bruit dans la maison et ne craignant pas leurs griffes, elles s'habituerent peu à peu à les rentrer. De son côté, la fillette avait un sens très juste et s'appliquait de son mieux à complaire à ses tutrices, s'efforçant à se plier à leurs goûts, à leurs habitudes. Aussi, au lieu de la mettre en pension, se bornèrent-elles à l'envoyer au Cours le plus voisin où elle devait rencontrer Germaine et Arabelle.

Malgré la ruine provoquée par la fuite d'un notaire, la première était toujours demeurée son amie, et la cage moins dorée ne la voyait pas moins souvent. On avait dû changer de quartier et la suspendre dans le voisinage du bois de Vincennes, moins aristocratique, mais aussi salubre, chose essentielle pour les pauvres vieilles filles réduites par les infirmités à ne guère quitter leur perchoir.

Bravement, leur nièce avait assumé la lourde tâche de suffire à tout. Elle avait trouvé une place d'institutrice, mais dans la maison où elle était entrée, ce n'était qu'une domesticité déguisée. Elle le supportait gaiement. Un jour, il y eut un propos blessant sur ses tantes ; la jeune fille, si patiente pour elle-même, le releva aussitôt et donna sa démission.

Cet essai malheureux l'ayant dégoûtée de la carrière, elle chercha vainement à utiliser ses petits talents ; tout était encombré, et elle dut essuyer bien des rebuffades, sans perdre sa belle humeur.

Elle avait appris à faire des fleurs pour son amusement ; parfois elle faisait encore un bouquet de corsage pour ses amies, et Arabelle, qui avait toujours recours à son obligeance, lui dit un jour, en guise de remerciements :

— C'est fâcheux que tu ne puisses aller en atelier, tu ne chômerais pas longtemps.

Céline n'avait aucun mépris pour le travail manuel, puis elle était de celles dont nos aïeules disaient : « Elles peuvent toucher à tout sans se salir les doigts. »

Elle se mit en quête, les positions modestes sont moins difficiles à trouver que les autres, et un beau soir, elle put annoncer à ses tantes consternées, qu'elle entrait dans la maison Duret : fleurs artificielles, à l'enseigne du « Réséda », au Marais, proche l'église Saint-Paul.

Paris comptait une midinette de plus.

Les débuts furent un peu durs... Par tous les temps, il fallait prendre le métro dans la promiscuité des trains ouvriers, admettre ce milieu, s'y faire admettre, s'y adapter et garder sa dignité sans se montrer « à la pose ». C'est un délicat problème ; pour le résoudre, il faut un peu d'esprit et beaucoup de cœur.

Céline ne manquait ni de l'un ni de l'autre.

Elle n'était pas de ces mauvais estomacs qui ne peuvent trouver un menu à leur convenance. Elle avait le bel appétit de ses vingt ans, et c'est le meilleur condiment, quand on sait s'en servir ; elle en soupoudrait toutes choses et ne faisait grise mine à personne.

Dans la vieille bâtisse de la rue Saint-Paul, assez malodorante, elle ne voulait pas remarquer les petits travers de la patronne, la mine bourrue du garçon de magasin, les « rosseries » de ses compagnes, ni les airs pincés de la première, M^{me} Sidonie... et, peu à peu, tout cela s'était

adouci, détendu, fondu... le sourire est contagieux, comme les larmes. En quelques mois, elle avait désarmé toutes les jalousies, conquis toutes les sympathies, à quelques exceptions près. Elle avait réussi à se faire pardonner sa supériorité ; l'atelier était fier de sa recrue qui n'abusait pas de ses avantages, et nul ne songeait à lui disputer une préséance qu'elle ne songeait pas à réclamer.

Elle ne s'offusquait pas du langage un peu libre de ses humbles compagnes. Elle ne dédaignait pas leurs confidences, partageait leurs joies et leurs peines, tout en leur disant franchement sa façon de penser. Bientôt, elle fut la reine incontestée de cette ruche bourdonnante où elle n'avait plus à redouter le moindre coup d'aiguillon. Avec la gentille ardeur des âmes jeunes et fraîches, chacune s'efforçait de lui complaire, quêtant un éloge, redoutant un blâme.

— Si elle s'était faite blanchisseuse, nous aurions pu la voir sur un char comme reine des reines, raillait Arabelle.

Les royautes mondaines valent-elles beaucoup mieux ?

Céline jouissait franchement de la sienne et n'en dédaignait pas les manifestations parfois puériles, souvent touchantes.

En partant dans le Midi, avec M^{me} Orphise, elle avait dû laisser M^{me} Cléore, trop impotente, et ce n'était pas gai, pour la pauvre recluse. Alors les petites midinettes eurent une gentille inspiration. A défaut de leur bourse, elle puisèrent dans leur cœur inépuisable, et, chaque jour, la « tante Toute Seule » eut sa petite visite, un bouquet de deux sous sur sa table, un visage souriant en face de son fanteuil.

Tout l'atelier avait pris également part au bonheur de l'amie de Céline qui savait faire aimer ceux qu'elle aimait. Puis Germaine, par sa bonne grâce, avait mérité ce brevet de « gentillesse » pas toujours facile à obtenir.

— On ne sait pas ce que peut faire un lapin donné à propos, disait un vieux chasseur.

Et un bonbon, une fleur, un sourire.

Nichette, l'apprentie, avec l'enthousiasme de ses treize ans, avait sacrifié son déjeuner pour aller voir passer le cortège et l'on ne tarissait pas de questions le lendemain :

— C'était beau ?

— Très beau.

— La mariée était gentille ?

— Charmante.

— Vous vous êtes bien amusée ?

— Beaucoup.

— Qu'est-ce que vous avez mangé, mademoiselle Céline ?

— Un tas de bonnes choses, Nichette, mais je ne m'en souviens pas,

— Il y avait de chics types, d'après le journal,

— Bon ! qu'est-ce que l'on entend par « chics types » ?

— De beaux garçons.

— Des gens du monde.

— Des richards.

— Des hommes célèbres.

— Il y avait un peu de tout cela.

— Les Echos mondains citent un membre de l'Institut, un ministre, des sénateurs, députés... observa la « première » avec déférence.

— Vous leur avez parlé ? interrogea Nichette pleine d'admiration.

— Oh ! ces messieurs-là étaient un peu graves pour la jeunesse. On restait à distance respectueuse.

— Il y avait de belles toilettes, opina l'apprentie, mais c'était encore M^{me} Céline la plus réussie.

— Ça fait honneur à la couturière de Germaine.

— La façon de porter une robe est une partie de son élégance, affirmia M^{me} Sidonie.

— Comme la façon de porter un habit.

— Vous retardez, ma chère, on ne se marie plus en habit.

— Heureusement qu'on ne supprime pas les uniformes ! déclara Nichette. L'officier qui était avec vous était rudement bien, mademoiselle Céline,

— Ce n'était pas un officier, mais un simple brigadier.

— Je croyais que vous deviez être avec le fils Fréchet.

— Oui, mais au dernier moment, il a fallu tout changer.

— C'est donc ça qu'il faisait une tête!...

— Ce n'aurait pas été si flatteur, dans sa position, d'être avec une simple ouvrière.

— Vous n'êtes pas une ouvrière comme les autres, mademoiselle Céline.

— Tu dis des bêtises, Nichette, nous sommes toutes pareilles.

— Non, elle a raison, approuva l'atelier.

— Seulemeift, prononça sentencieusement la grande Julie, les plus pimbêches ne sont pas toujours celles qui en auraient le droit.

— On n'en a jamais le droit, affirma nettement Céline ; et moins encore quand on change de wagon en route.

— Si tous les voyageurs vous ressemblaient, on se serrerait plus volontiers.

— J'ai de la chance ; je n'ai jamais rencontré de visage désagréable, ni subit de déclarations.

— C'est que vous ne voulez ni les voir, ni les entendre, dit la « première », amusée ; je n'e vous ai pas fait si bonne figure à votre entrée ici.

— Dame ! la patronne m'avait imposée ! c'est une très mauvaise note !

Elle riait et l'atelier maussade en était tout éclairé.

— Moi, conclut Nichette, je voudrais que vous épousiez quelqu'un de la haute, et vous nous inviteriez à la noce, j'en suis sûre.

— Naturellement ; mais, tu sais, il ne faut pas y compter.

La fillette ne répondit pas ; son imagination, décuplée par les feuilletons populaires, lui montrait déjà un autre grand mariage et une jolie mariée qui avait les traits de Céline... mais le marié ressemblait tantôt au jeune dragon et tantôt au fils Fréchet.

V

- Comment va ma cousine, Clara ?
- Toujours de même, monsieur Olivier.
- Elle est seule ?
- Oui, oui ; mon petit, entre vite.

La voix claire avait un accent viril et l'on était tout étonné, en pénétrant dans la chambre de malade, de se trouver en face d'une frêle créature, aux traits émaciés par la souffrance, au sourire angélique, au regard d'enfant, sous les bandeaux d'argent.

Depuis vingt ans, M^{me} Alphonsine de Rieulle était clouée sur un lit de douleurs.

Toute menue, toute fluette, presque immatérielle, elle ne vivait plus que « par en haut » ; et ses mains diligentes, son cerveau actif, son cœur chaud, faisaient en effet de la haute besogne. Elle avait commencé de bonne heure. Élève de la Légion d'Honneur, à dix-huit ans, elle était entrée dans l'enseignement, abandonnant sa légitime à un frère, sorti le premier de Saint-Cyr, qui devait être tué en 70. Il emportait avec lui l'espoir de l'avenir et de la race ; elle s'était inclinée, sans murmurer. Attachée à ses élèves, elle était de ces vaillantes qui semblent destinées à mourir sur la brèche... Brusquement un mal impitoyable l'avait arrachée à son pupitre et cloîtrée dans une cellule qui recevait de nombreuses visites et pas un fâcheux.

— C'est le bénéfice de la maladie, observait-elle malicieusement ; elle éloigne ceux que l'on voudrait éloigner...

— Ses anciennes élèves avaient beau vieillir, de-

venir mères et grand'mères, elles n'en gardaient pas moins la même confiance en celle qui restait pour elles la bonne conseillère.

Pour ses lectrices aussi... Quand on ne peut plus enseigner par la parole, on peut encore enseigner par la plume ; et « l'immobilité n'excuse pas la paresse ». Elle s'était faite écrivain et sa « copie » portait plus loin que sa voix.

« Quand on n'a plus de jambes, il faut avoir des ailes. »

Collaborateurs, collaboratrices, se pressaient autour de son encier et d'autres « gens de plumes » aussi, petits oiseaux du ciel, qui envahissaient sa chambre, folâtraient sur son tapis, venaient boire dans son gobelet et picorer les graines qu'elle leur lançait de son oreiller...

— Si j'avais à vous composer un *ex-libris*, je dessinerais un semeur sur le gril, disait Olivier.

— C'est de l'égoïsme bien entendu, mon ami ; si mes gémissements effarouchaient mes visiteurs ; ils ne reviendraient plus.

Elle était la « pensionnaire » du marquis, comme elle s'intitulait elle-même gaiement ; il lui apportait régulièrement son trimestre dans une boîte de bonbons choisis, délicatesse de grand seigneur.

Avec Olivier débordait une exubérance de jeunesse qui emplissait le paisible logis de la rue Montrosier.

— Après ton départ, tous mes meubles ont encore l'air de danser.

Elle avait pour lui une tendre indulgence d'aïeule. Petit neveu du marquis, par sa mère, Edmée de Rieulle, qui avait épousé un avoué parisien apparenté lui-même au baron Haussmann et au sénateur républicain Lebrissay. Olivier appartenait ainsi aux milieux les plus élevés, mais les plus différents. Heureusement, il n'avait pris que leurs qualités. De son père, il avait la parfaite droiture qui l'empêchait de se charger d'une cause douteuse. — Du grand industriel qui avait fait sienne la belle formule : « L'intérêt du plus grand

nombre », — Olivier avait appris le respect du travail. — Du gentilhomme terrien, passionnément attaché aux traditions et au sol, — une conception plus haute du devoir envers l'Etat, dont les plus favorisés doivent être les premiers serviteurs.

Ni la caserne, ni la chambrée, ni les corvées n'avaient rebuté cet enfant gâté qui vivait au milieu de toutes les élégances, jouissait intensément de toutes les nobles choses, mais avait le culte du beau, du bien, du devoir sous toutes ses formes, et comprenait la grandeur de cette servitude militaire, nécessaire.

Il n'avait pas la nature épanouie du marquis qui disait galement :

— Je suis de ceux que leur mère a dû mettre au monde en chantant, comme Henri IV.

...Mais il savait dégager de toutes les besognes matérielles ou grossières la petite fleur d'idéal qu'il piquait dans son parterre et qu'il cultivait avec amour.

Énemi de la représentation et du faste, il n'avait pas non plus l'activité dévorante de son oncle Lebrissay et paressait « avec délices », comme l'Figaro. Proche parent des patriciens de la Renaissance, amateurs et lettrés, il était curieux de toutes les manifestations de l'Art. Son violon, ses livres, ses tableaux suffisaient à son bonheur, et il se complaisait mieux dans sa bibliothèque à disposer des chrysanthèmes, sa fleur préférée, dans un vase aux formes harmonieuses, en fumant des cigarettes blondes, plutôt qu'à se pencher sur les problèmes économiques ou à courir la plaine, un fusil sous le bras. De tous les sports à la mode, il ne pratiquait que l'auto qui le passionnait beaucoup plus que de raison.

— J'étais fait pour rester un simple cadet, avec trente mille livres de reute, disait-il mélancoliquement.

Les obligations du rôle d'aîné ne le charmaient pas du tout et, en vrai gamin, il considérait son temps de service comme des vacances dont il se hâtait de profiter.

M^{me} de Rieulle le chapitrait volontiers là-dessus, mais leur humeur indépendante les rapprochait plus qu'elle ne voulait l'avouer. Tous deux avaient l'horreur du convenu, de la posé, du factice, et ce grand courage, plus rare qu'on ne croit : la sincérité avec eux-mêmes.

En entrant, Olivier fit le salut militaire à la sœur et au frère, dont le portrait était orné de la croix de la Légion d'Honneur.

Il y avait une atmosphère d'héroïsme dans cette chambrette de pensionnaire, et rien de bas ne devait y flotter.

— Je fais fuir vos oiseaux, Fée aux Miettes,

— Dame ! tu es grand comme un épouvantail. Heureusement, tu es moins laid.

— Et la santé ?

— Chut ! mon petit, la bête dort, ne la réveillons pas. Parlons plutôt de toi. Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vu ?

— J'ai dansé, ma cousine.

— Tant mieux ! jeune cigale, profitez de vos jambes, ce n'est pas moi qui vous en blâmerai... et vous n'avez pas dansé tout seul ?

— Pas positivement.

— Parle-moi un peu de tes danseuses.

— Elles ne m'ont pas dit grand'chose... sauf une...

— Qui s'appelle ?

— M^{me} Bousquet.

Connais pas... mais on m'avait dit qu'une jolie colombe avait excité ton admiration ?

— Au bal de la duchesse de Dinard ? Parfaitement, Béatrix de Sery était ravissante, dans les fables de La Fontaine, d'autant que son noireaud de frère, en fourmi, faisait un contraste très réussi.

— Tu n'avais pas un faible pour elle ?

— C'est de l'histoire ancienne... mais sa mère m'a charitalement fait comprendre que son gendre devrait être aussi noble qu'un Moretemart, plus royaliste que le roi, plus catholique que le pape... comme Béatrix avait encore des robes courtes, j'ai renoncé au rêve de Dante.

— Les jupes se sont allongées, le temps a

coulé, et je sais de bonne source que M^{me} de Sery ne verrait pas d'un mauvais œil la candidature d'Olivier de Rieulle.

— Je m'appelle Duverger, ma cousine, et, si fier que je sois de l'adoption de mon oncle, je n'oublierai jamais le nom de mon père.

— Je t'approuve, mon enfant, on ne saurait se rehausser par des bassesses, et la vanité est pire que l'orgueil.

— Content d'être du même avis.

— Seulement tu es trop intransigeant.

— Et je comprends toutes les intransigeances, mieux que les capitulations devant le Veau d'Or...

— Tu exagères.

— Non; croyances, principes, préjugés même, tout me semble respectable, à condition d'être sincère... et je ne suis pas plus au diapason de la famille de Sery aujourd'hui, qu'hier... seulement je suis plus riche, et ce n'est pas gai de penser que cela supplée à tous les autres mérites.

— Béatrix est une des rares jeunes filles, bien jeunes filles.

— Très exact, mais si mon oncle Lebrissay avait d'autres héritiers, si mon oncle de Rieulle n'avait pas perdu tous les siens, elle ne serait pas pour moi.

La vieille demoiselle n'osa protester...

— Tu n'as pas remarqué d'autre jeune fille?

— Non, aucune.

— Et cette demoiselle... Bousquet, dont tu parlais tout à l'heure?

— Oh! ce n'est pas dans les salons du Faubourg, mais à la noce de mon architecte : Urbain Trécy.

— Je confondais.

— On peut confondre. Il n'y a pas beaucoup moins de prétentions dans un monde que dans l'autre. J'aime fort Urbain pour sa nature heureuse, épanouie, et je me faisais un plaisir d'assister à son mariage... mais je ne pensais pas y jouer le rôle important de garçon d'honneur.

— Comment cela?

— Un accident le laissait avec une demoiselle

d'honneur sur les bras et toute une famille héritissée ; je me suis proposé pour le tirer d'embarras.

— C'est gentil, ça, Olivier.

— Oui, mais un simple brigadier était indigne de M^{me} Fréchet !... M^{me} Bousquet a été moins difficile... elle m'a pris pour un clerc de notaire... mais comme nous avons le même parrain mon incognito sera vite percé à jour.

— Qui sont ses parents ?

— Elle est orpheline, pauvre et fière : A un compliment sur sa toilette, elle m'a répondu simplement : « Ça me fait d'autant plus plaisir que c'est Germaine qui m'en a fait cadeau. » N'est-ce pas d'une jolie crânerie ?

— Et d'une franchise méritoire, chez une femme.

— Ça vous ressemble, ma cousine.

— Oh ! moi ; je suis dans les femmes honnêtes.

— M^{me} Bousquet n'a pas droit à l'honorariat.

— Tant pis ! tu me paraîs un peu emballé ?

— Mou Dieu, pas autrement, mais n'est-ce pas plaisir très subtil de trouver dans un compagnon de voyage inconnu que l'on ne reverra peut-être jamais, des idées et des sentiments familiers et que son esprit vous renvoie, comme un miroir. C'est un peu ce qui m'est arrivé, et, dans les moindres propos échangés, jamais je n'avais rencontré un tel écho... sauf près de vous, Fée aux miettes.

— La Fée aux miettes de Nodier a son double en jeune ; mais c'est une fiction de poète...

— Oh ! moi, je suis un peu fataliste.

— Par exemple.

— Si vous aimez mieux, je crois à la Providence. Si ma gentille danseuse doit jouer un rôle dans ma vie, elle y apparaîtra de nouveau sans que je le cherche, avec tout le charme de l'imprévu.

— Promets-moi de ne pas y aider. Les jeunes filles ne sont pas pour les jeunes gens, mais pour les maris.

— Puisque vous me trouvez mûr pour le mariage.

— Dans ton monde ; position comme noblesse oblige. Tu en as les avantages, il faut en subir les obligations.

Il hochâ la tête mal convaincu, mais devant le regard un peu inquiet de la vieille demoiselle, il dit gentiment :

— Allons, ne vous tourmentez pas ; je suis un honnête homme ; je ne ferai rien pour rencontrer M^{me} Bousquet.

Lui parti, les petits oiseaux revinrent empressés, mais la Fée aux Miettes oubliait de leur distribuer leur provende.

Dans la cour, un orgue poussif s'essoufflait à moudre la romance de *Jenny l'Ouvrière*, contemporaine de *Mimi-Pinson*.

VI

— Vraiment, un mariage est un curieux spectacle, disait, à quelque temps de là, le professeur Eglin, dans l'atelier de son ami, qui modelait délicatement une ébauche. Il n'y a qu'un enterrement pour provoquer une réunion aussi disparate, et des effusions aussi extravagantes. Tous ces gens qui s'oublient dans le cours ordinaire des choses, cédant à l'influence attendrisante des voiles blancs, des voiles noirs, se congratulent, s'embrassent : « Mon pauvre vieux ! » « Ma bonne tante, viens donc me voir... » Et si l'on prenait l'invitation au sérieux !

Le vieil artiste ne pouvait s'empêcher de rire de la mimique du savant qui possédait un rare talent d'imitation.

— Ta malice ne voit que le côté grotesque de protestations parfois sincères.

— Mais oui, elles sont sincères, c'est ce qui les rend si cocasses ! Que diable, en prenant l'eau bénite, on ne devient pas subitement un petit saint.

— C'est peut-être une survivance de ce sentiment familial, si puissant autrefois, chassé par l'individualisme et toujours derrière la porte où il se trahit de loin en loin, comme l'odeur de l'encens dans un temple fermé...

— Tu es étonnant ! tu n'as pas de famille et elle n'a pas de plus chaud partisan.

— Je n'ai jamais compris « Le renard qui a la queue coupée ».

— Puis tu n'en n'as pas eu les désagréments !

Abandonné des siens, jusqu'aux jours de la prospérité, Eglin avait alors vu fondre sur lui une légion de tantes, cousins, neveux, arguant de la parenté pour tirer de lui tous les services.

Mais, ennemi du népotisme, Eglin avait répondu très net :

— La chaire de la Sorbonne est comme celle de saint Pierre, on n'y doit rien à l'hérédité. Mes maîtres seuls ont droit à ma reconnaissance.

A son avis, contraire à celui de Bourget, la famille avait fait son temps, ou plutôt, elle se transformait et c'était « la famille d'élection » : famille du cœur et de la pensée, qui était appelée à la remplacer.

— Quel lien peut-il y avoir entre le marchand de marrons du coin et le bouvier d'Auvergne, mes cousins, avec lesquels je n'ai pas une idée commune ? Est-ce que notre amitié n'est pas au-dessus de ces vulgaires contingences ?

— L'amitié est un bien, la famille aussi.

— Nous choisissons nos amis, pas nos parents.

— Dieu les choisit pour notre bien.

— Grand merci ! mon père était un ivrogne qui me battait...

— Et, au lieu de végéter dans un hameau perdu, tu es devenu ce que tu es.

— Très joli ! mais quelles obligations cela peut-il me créer ?

— Aucune peut-être... et pourtant la feuille détachée de la branche, feuille de chêne, de laurier, de rose, emportée vers le ciel ou roulée au ruisseau, peut elle dire de l'arbre qui lui a donné la sève : « Il ne m'est rien ! »

— Bah ! c'est un grand avantage d'être sans famille, et le héros de Malot ne connaît pas son bonheur... il est vrai qu'il serait encore plus heureux de n'être pas né.

Misanthrope convaincu, il considérait la vie comme une mauvaise farce, dont il aurait demandé un compte sévère au Créateur (s'il avait admis un Créateur), une pièce manquée dont l'homme était le ridicule pantin, tragédien ou comédien. Ce lutteur, arrivé au sommet sans une défaillance, qui menait l'existence d'un cénoïte, au fond de son laboratoire, fouillant les arcanes de la Nature, pour lui arracher ses secrets au profit de l'Humanité ; ce savant épris de la Science pure dont il avait reçu toutes les faveurs ; ce vainqueur qui ne comptait pas un échec et dont les victoires pacifiques étaient un bienfait pour ses semblables ; solitaire, hautain et désenchanté, n'avait que mépris pour ses contemporains, à commencer par lui-même, se vantant de ne croire à rien.

— Mais tu crois à l'amitié ? lui opposait Daniel.

— Pas plus qu'à la médecine, mais j'ai la faiblesse d'appeler un médecin, et d'aimer un ami... un seul.

Il n'en avait jamais eu d'autres, et taquinait là-dessus son Pylade qui avait fort à faire pour défendre les siens...

— Tu es potinier comme une vieille portière.

— C'est qu'il y a plus de mauvais locataires que de bons.

Allons donc, il n'y a qu'à les choisir. La terre est remplie de jolis points de vue ; pourquoi te complaire aux autres ?

— Je ne suis pas un illusionniste.

— Tu es un illusionniste à rebours. Chacun a ses petits travers et ses grandes qualités. Regarder celles-ci, oublier celles-là, c'est le secret d'être heureux.

— Ça t'est facile, tu es myope comme une taupe.

— Et toi, tu ressembles à ces gens de la noce qui dénigraient le dîner auquel ce pauvre Urbain les avait invités.

— Tu vas me comparer à M^{me} Le Tilleul.

— Parfaitement, d'autant plus que tu as fait sa conquête ! et que je l'attends tout à l'heure.

— Que le Bon Dieu te bénisse ! pourquoi l'as-tu invitée ?

— Elle s'est invitée, elle-même, pour visiter mon atelier avec ses quatre sœurs.

— Une invasion ! je file ! Mais qu'est-ce qu'elles peuvent bien venir chercher ici ?

— Peut-être un mari ! Urbain y a bien trouvé une femme.

— Diable ! je ne tiens pas à les rencontrer.

Il dégringola l'escalier juste à temps pour voir cinq silhouettes féminines déboucher du métro place Malesherbes.

Les demoiselles Le Tilleul habitaient un étroit logis, sur la rive gauche, sans air, sans lumière, incommodé, insalubre, mais frôlant « le faubourg ». Jamais elles n'auraient consenti à demeurer sur la rive droite, et ceux qui se contentaient d'un hôtel aux Champs-Elysées leur semblaient de petites gens.

— C'est bien loin ! disaient-elles, avec quel dédain !

Elles avaient de grandes prétentions, de très modestes ressources, et considéraient le moindre travail comme un déshonneur et la moindre privation comme une honte.

— Comment peut-on faire ceci ? Comment peut-on se passer de cela ?

Méprisant « ceux qui gagnent leur vie » elles attendaient la visite du dieu Plutus, en grandes dames, sans se déranger, se bornant à retirer les housses ; et, s'il oubliait leur jour, c'est qu'il avait une déplorable facilité à s'encailler.

Tant de millionnaires qui ne les valaient pas tenaient indument leur place. Aussi les considéraient-elles comme des débiteurs.

— Ils sont assez riches, ils peuvent bien le faire.

A les entendre, on eût pu les croire issues de quelque noble famille ruinée par la Révolution. En réalité elles étaient d'origine plus modeste, leurs parents n'avaient jamais connu la fortune... mais ils l'avaient frôlée, et monsieur Le Tilleul disait parfois au Ministère des Finances, où il était simple commis :

— Mes filles auraient dû avoir chacune deux cent mille francs de dot! (... ce qui lui valait une haute considération.)

Cette dot mirobolante était représentée par les espérances de Madame : un riche cousin célibataire trépassé, nonagénaire, laissant tous ses biens à un hôpital.

C'était un véritable « abus de confiance ».

— Mais, dans ma situation, je ne puis plaider contre l'Assistance publique, déclarait M. Le Tilleul, d'un air détaché.

De cette fortune côtoyée, ces demoiselles gardèrent une rancune et une rancœur contre les plus favorisées, dénigrant tout ce qu'elles ne pouvaient atteindre et affectant de planer au-dessus des vulgaires contingences. « Point ne daigne » eût pu être leur devise, et rien de plus plaisant que de les voir aux prises avec leur cousin Frénet (du Sentier) qui suait sang et eau pour les écraser du poids de son coffre-fort et enrageait de leur condescendance polie.

— Mon pauvre cousin! Pourquoi tous ces tracas?

— Peur gagner de l'argent, donc!

— Je ne pourrais jamais!

— Heureusement que je n'ai pas raisonné comme vous, M^{me} Fréchet n'aurait pas sa dot.

— C'est vrai! elle est sûre d'être épousée, elle!

Et il fallait voir leur mine compatissante!

Toutes les cinq s'aimaient, mais elles s'aimaient à leur manière, détenant le record de toutes les supériorités et formant un cénacle d'admiration mutuelle, dont la critique était sévèrement bannie... réservée pour le prochain. Impossible de vanter devant elles le succès d'un livre, le jeu

d'une actrice, la découverte d'un savant, le tableau d'un peintre, l'éloquence d'un orateur.

— Vraiment, vous trouvez ? ma sœur n'est pas de cet avis.

Chacune avait sa spécialité et Urbain, passablement irrévérencieux, les classait par initiales : A- Art (Arabelle) ; L- Littérature (Laurentine) ; P- Politique (Palmyre) ; R- Religion (Rosalinde) ; S- Sciences (Sylvandire) ; toutes matières dans lesquelles, de l'aînée à la dernière, elles tranchaient avec l'autorité d'un Père de l'Eglise... ou d'un membre de l'Institut.

Leur intransigeance ne s'affirmait jamais plus absolue que dans les questions d'amour ou de mariage. Demoiselles d'honneur à perpétuité, elles étaient aussi redoutables aux épouseurs que jadis « l'Eseadron volant de la Reine ». Il n'était pas de cuirasse invulnérable à leurs traits acérés, et leur cousin Urbain, sur lequel une au moins avait jeté son dévolu, ne devait pas bénéficier d'une indulgence particulière.

— Il ne pouvait faire qu'un mariage d'argent, c'est un arriviste égoïste et jouisseur, qui a beaucoup de besoins et rêve la grande vie. Avec un beau-père dans un ministère... de second ordre, mais enfin un ministère... une belle-mère cousue d'or, et une femme adroite, il parviendra plus facilement.

— Permettez, ma sœur, protestait Arabelle-(Art,) Urbain n'est pas un véritable artiste, créateur et génial ; il emprunte toujours au fonds des maîtres : Un maçon pourrait aussi se réclamer de Mansard.

— On reçoit bien des gens du monde, dans une compagnie littéraire ! opinait L-(Littérature).

— Et il n'y a qu'un cardinal dans la maison de Richelieu, soupirait R-(Religion).

— Tant que nous n'aurons pas un autre gouvernement, tout ira de mal en pis, conclut P-(Politique). Mon père répétait toujours le mot du baron Louis : « Faites-moi de bonne politique, je vous ferai de bonnes finances ». Il peut s'appliquer à tout.

— C'est ça ! le trône et l'autel ! le sabre et le goupillon ! s'esclaffait le cousin Fréchet, radical et franc-maçon ; vous voudriez rétablir le « droit du Seigneur » les nobles qui commandaient aux autres...

— Il y a toujours des gens qui commandent aux autres, seulement il ne sont pas nobles, voilà tout.

Il ne saisissait pas l'épigramme, mais sa femme, rouge de colère, cherchait vainement une réplique qui ne venait pas.

— Tu ne vois donc pas que ces pécordes sans le sou se moquent de toi, disait-elle rageusement.

— Allons donc ! elles sont trop contentes de manger nos dîners.

Et lui n'était pas fâché de les voir à sa table.

Chacune de ces deux vanités se paraît de l'autre.

Ces demoiselles étaient invitées aussi chez les cousins de Dourdan, ruraux convaincus et méprisants à l'égard des gens de villes. Elle, élevée au couvent et femme du maire, avait une haute opinion de son importance et s'étonnait de ne pas rencontrer chez les parisiens la même déférence que chez les administrés de son mari.

Elle jugeait aussi sévèrement les mauvaises façons de M^{me} Fréchet qui n'avait aucun usage. Les demoiselles Le Tilleul lui étaient précieuses à cet égard ; elles écoutaient ses doléances,jetaient du vinaigre sur la plaie en affectant la commisération.

— Que voulez-vous, ma cousine « Le Sentier » se croit volontiers au-dessus du « Faubourg » et des « croquants ».

— Sans les « croquants » tous ces gros bourgeois auraient la panse moins rebondie ! grognait le cousin Trécy.

— Pour Fréchet, passe encore. Il a su faire son affaire, ce n'est pas un imbécile ! disait Madame, mais sa femme !

— On ne peut tirer de farine d'un sac de charbon ! et cette pauvre Léontine ne peut faire oublier son origine !

Avec la « pauvre Léontine », on raillait les grands airs des élèves de sainte-Eulalie, rivalisant avec sainte-Clotilde.

Cependant tout ce monde disparate, et ordinai-
rement en parfait désaccord, était tout à fait una-
nime vis à vis du nouveau ménage, coupable de
toutes sortes de méfaits avant d'avoir pris son
vol vers la côte d'Azur, et, pour une fois, Le Sen-
tier, Dourdan, le Faubourg opinaien du même
bonnet en prononçant cet arrêt définitif :

— C'est un mariage qui n'a pas beaucoup de
chances de bien tourner.

VII

Si, fidèle à sa promesse, Olivier s'était scrupuleusement abstenu de chercher à rencontrer sa gentille compagnie d'un jour ; Anatole Fréchet était incapable de la même réserve.

Peut-être n'eût-il pas été plus bête qu'un autre, s'il n'eût été l'héritier de la maison Fréchet (du Sentier).

Il y a comme cela des photographies passables en cartes de visites qui ne supportent pas l'agrandissement. Fils de simples boutiquiers, le rôle eût été à sa taille, mais il n'avait pas l'envergure d'un notable commerçant, ni d'un grand industriel.

Son père, travailleur, ambitieux, doué d'une vive intelligence des affaires, avait su leur donner une vigoureuse impulsion, et, l'esprit tendu vers ce seul objectif « gagner de l'argent », l'ex-contremâitre avait su devenir un des gros bonnets de la partie. Mais il était resté le plébéien ignorant et grossier, aux sentiments bas, aux

goûts vulgaires, plus déplaisants encore dans la fortune.

Naturellement, il décriait chez les autres les qualités qu'il n'avait pas.

— Les savants sont des « crève la faim » et les beaux messieurs des « crève la flemme ». Je jauge un homme à son poids en or... et je pèse plus lourd qu'un académicien.

Il n'en avait pas moins été très vexé de voir son rejeton refusé à son bachelot et en gardait une dent contre la Sorbonne. Son mariage avait été la seule faiblesse de sa vie, et il ne se la pardonnait pas encore, d'autant que pour l'apprentie qu'il avait élevée au rang de patronne, il était toujours « le singe » et, passée de l'autre côté de la barricade, elle y avait apporté toutes ses rancunes faubourriennes, entremêlées de hauteurs insupportables.

Anatole collectionnait les agréments de ces deux natures : arrogant, prétentieux, gouailleur, avec une élégance de coiffeur, des brutalités de portefax, l'argot de Montmartre, il affectait encore des théories socialistes qui faisaient bondir l'auteur de ses jours et ricaner sa douce moitié.

Avec ces belles idées, on me mettrait sur la paille et vous avec, grondait M. Fréchet.

Toi, peut-être, mon « daron », mais pas Bibi. On est des « aminches » avec les « anarches », ils me connaissent.

Ils l'exploitaient surtout et ses générosités à la caisse du parti lui valaient une certaine considération. Le père protestait bien, pour la forme, mais, en commerçant avisé, il fermait les yeux, songeant *in petto* que ce serait toujours un paratonnerre si l'orage éclatait un « Grand-Soir ». Puis, il n'était pas fâché d'embêter un peu les anciens de la corporation.

— Que voulez-vous ? répondait-il indulgent au récit de quelque incartade, il faut bien que jeunesse se passe !...

Presque flatté, comme certaines bourgeoisesses timorées, d'avoir un fils mauvais sujet.

M^{me} Fréchet n'était pas plus sévère, mais elle

montrait une jalousie féroce, déformation du sentiment maternel qui lui enlève toute dignité, et prétendait se mêler à tout propos de la vie privée de monsieur son fils qui ne se gênait pas pour la remballer vertement.

— Embête ma sœur tant que tu voudras, mais ne fourre pas ton nez dans mes affaires.

Car il y avait une fille dans la maison, mais il était permis de l'oublier tant elle y tenait peu de place. C'était une de ces figures effacées, sans personnalité. A peine si on lui connaissait un petit nom. En parlant d'elle, ses parents disaient : « M^{me} Fréchet », ce qui leur paraissait éminemment distingué ; et elle avait tout juste la permission de croître à l'ombre de son frère. Sa nature passive était-elle susceptible d'en souffrir ? En tout cas, elle n'en montrait jamais rien et suivait docilement sa mère, comme un pauvre toutou mélancolique et résigné.

Pour Anatole, elle n'existant pas et n'occupait pas la moindre de ses pensées... En revanche, M^{me} Bousquet les absorbait passablement. Depuis le mariage de Germaine, il ne songeait guère à autre chose ; et l'on avait pu le voir faire le pied de grue dans les environs du « Réséda ». C'était flatteur pour une simple midinette qui ne paraissait pas s'en apercevoir.

Piqué au jeu, son infante lui semblant décidément inabordable, il se rabattit sur la suivante représentée par Nichette, dans laquelle il espérait trouver une alliée.

Il ne se trompait pas.

Evidemment, Nichette eût préféré le joli dragon, mais elle n'avait pas même entrevu son uniforme, et Anatole avait pour lui son amour, sa fortune et l'exemple paternel. Pourrait-on trouver mauvais qu'il songeât à l'imiter ? Aussi ses ouvertures ne furent pas repoussées de prime abord à la condition bien nette que ce fut pour le « bon motif » d'ailleurs, sans cela, il était bien sûr de perdre son temps.

Naturellement, il promit tout ce qu'elle voulut, elle, de son côté, s'engagea à ne pas le desser-

vir. Impossible d'obtenir plus, et une rencontre au théâtre ou au cinéma ne pouvait s'arranger, Céline consacrant ses dimanches et ses soirées à ses tantes.

Il fallait trouver autre chose.

Un beau jour, la jeune fille reçut deux invitations à une matinée-conférence sur « le travail » avec la mention : « de la part de M^{me} Deschaumes. » Le nom de la mère de Germaine lui étant une garantie, elle ne crut pas devoir refuser cette politesse et offrit à M^{me} Sidonie de l'accompagner. Mais elle était empêchée, les autres ouvrières aussi.

— Si vous vouliez de moi, mademoiselle Céline ? demanda la petite apprentie, les yeux brillants.

— Ça ne t'amusera pas.

— Bien sûr que si, mais je suis peut-être trop mal habillée ?

— Pas du tout, je t'emmènerai et nous ironis finir la journée au Bois.

Pour un succès, c'était un succès, et Anatole, qui avait imaginé ce subterfuge, félicita chaudement son alliée.

L'assemblée était assez nombreuse et passablement disparate ; l'élément féminin y tenait une certaine place, toilettes élégantes des amies de M^{me} Fréchet, minois chiffronnés des ouvrières venues pour complaire à la patronne, mêlées aux bourgerous populaires, barbes hirsutes... mais personne de la société des Deschaumes.

— Nous avons tous droit à ce bonheur, réservé jusqu'ici à un trop petit nombre. Plus de frontières, plus d'armées, plus de guerres, plus de nations, plus de classes, ni exploiteurs, ni exploités, rien que des frères comme le camarade Fréchet qui vient vous tendre la main.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

La voix gouailleuse était celle d'un vieil ouvrier adossé à une colonne, et Nichette qui s'était dressée « pour voir » s'exclama amusée :

Mon oncle Arsène, ça va être drôle.

Mais les applaudissements avaient étouffé cette

protestation. Toutes les convoitises s'allumaient devant cet imprudent étalage. Le bonheur, ce mythe promis aux vieilles sociétés, comme aux jeunes épouses, semblait une réalité tangible dont on n'était plus séparé que par une barrière de fleurs. Le fils Fréchet bénéficia de cette atmosphère sympathique avant même d'ouvrir la bouche. Sa thèse était aisée, c'était l'éternel refrain auquel se laissent prendre les corbeaux, les femmes et les peuples...

« Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau ! »

La classe ouvrière est la plus nombreuse, la plus intelligente, la plus utile. Finies les vieilles formules : travailler, lutter, souffrir... Un seul mot d'ordre : jouir, jouir, jouir. Les peuples libres, l'homme libre, la femme libre, l'amour libre. Affirmer hautement le seul but de la vie : le bonheur personnel.

— Est-ce que vous l'avez dans votre poche ?

A la sortie, M^{me} Fréchet exultait du triomphe de son fils :

— J'aurais voulu que son père l'entende. Il a tout ce qu'il faut pour la députation.

Les bonnes amies renchérissaient, en riant sous cape :

— Un vrai Mirabeau, ma chère, il faut frémir.

— Le socialisme est très bien porté même à la Bourse.

Mais ce n'étaient pas ces suffrages que l'orateur eût voulu obtenir et, manœuvrant habilement, il avait réussi à se placer sur le passage de Nicchette et de sa compagne, qu'il aborda avec le plus grand respect. M^{me} Deschaumes avait bien dit à sa mère qu'elle s'intéressait à ses questions un peu sérieuses, mais il n'osait pas espérer sa présence.

Un peu surprise, elle déclara simplement :

— Mon Dieu, Monsieur, j'ignorais que cette invitation ne vînt pas de M^{me} Deschaumes. Vous voudrez bien en remercier madame votre mère de ma part.

Il n'y manquerait pas, mais auparavant, il tentait à la remercier lui-même... Il était si heureux

de la revoir... dans un milieu bien différent, par exemple.

Elle eut un sourire amusé :

— Vous trouvez? moi pas. Au fond, c'est un peu la même chose : promettre beaucoup, tenir très peu.

Et elle le laissa tout déferré.

Trop fine pour être dupe de sa petite comédie, elle n'y attachait pas d'importance et dit tranquillement à Nichette dont elle ne soupçonnait pas le rôle.

— Ma pauvre petite, ce n'était guère amusant, et nous aurions mieux fait d'aller tout de suite au Bois.

Mais Nichette avait envie de dire bonjour à son oncle si ça ne contrariait pas « mademoiselle », et elle le ramena toute glorieuse de le présenter à sa compagne.

— Je ne m'attendais pas à trouver cette gamine ici, mais heureusement en bonne compagnie. Elle parle si souvent de vous, Mademoiselle, et elle fera mieux de vous écouter que ces godelureaux de malheur.

Il haussait les épaules en montrant le bel Anatole qui montait dans l'auto maternelle.

— Si ça ne fait pas pitié de voir un tas de gobe-mouches avaler toutes ces sottises! Connus les Fréchet, ils ne valent pas mieux les uns que les autres! C'est dur, insolent! Les bons patrons ne sont pas ceux qui vous arrondissent les guirlandes, mais ceux qui ne vous mâchent pas la vérité et s'inquiètent de vos besoins. A la papeterie, le nôtre n'est pas commode, une vraie soupe au lait... Au fond, de la crème. Aussi la maladie, les enfants, la vieillesse, tout est pare dans l'intérêt de chacun... mais je vous ennuie peut-être?

— Au contraire.

Tout en remontant l'allée des Champs-Elysées, il expliquait posément sa pensée avec cette éloquence naturelle des simples qui expriment bien ce qu'ils veulent dire et ne se payent pas de vains mots.

— Chez nous, chacun est traité selon son mérite et les mauvais ouvriers ne s'y frottent pas. Le patron aurait vite fait de les mettre au pas. Il n'a peur de personne malgré ses soixante-quinze ans.

— A-t-il des enfants ?

— Non, mais son neveu, M. Olivier est aussi aimé que lui.

Il s'arrêta pour lever sa casquette au passage d'une victoria dont un vieillard et un jeune homme occupaient le fond. Tous deux répondirent courtoisement à son salut.

— Bon ! c'est le cas de dire : Quand on parle du loup...

— C'est ton patron, ce vieux-là ? demanda Nicchette.

— Non, M. Olivier est avec son autre oncle, le marquis de Rieulle, qui s'occupe de colonies agricoles et qui vient quelquefois nous faire des conférences autrement pommeées !

Avec un enthousiasme digne de sa petite nièce, il s'étendit longuement sur les mérites de l'héritier des Lebrissay « pas fier pour deux sous » bien qu'il eût un château magnifique et des millions « à remuer à la pelle ». Il revenait de faire son temps dans les dragons, « tout comme un autre », et s'était fait adorer aussi au régiment.

— Y a des gens qui se font aimer partout, comme d'autres se font détester, conclut philosophiquement le vieil ouvrier.

Lesquels sont les plus dangereux ?

On se sépara à la Porte Dauphine, avec un cordial : « Au revoir. » Mais pendant le reste de la promenade, Nicchette remarqua tout bas que M^{lle} Céline avait moins d'entrain.

VIII

Germaine aurait désiré cacher son bonheur dans cette villa de Cannes qui, pour elle, était encore le chez soi et gardait le parfum de ses jeunes années. Son mari l'y aurait retrouvée à tous les âges, et ils auraient communiqué dans le passé où les cœurs très unis aiment à se sondre, comme dans le présent, pour y chercher une intimité plus profonde et plus douce. Nature fière, un peu exclusive, elle s'était toujours refusée au flirt le plus innocent pour se réserver toute à l'élu de son choix et, en se donnant, elle voulait se donner sans restriction et sans réserve, ouvrant toutes grandes les portes de ce jardin du souvenir dont les fleurs semblent plus suaves à respirer ensemble.

Mais Urbain était de ces appétits robustes et pressés qui regardent parfois le menu du lendemain, jamais celui de la veille et ne s'attardent pas aux hors-d'œuvre, menant leur cuisinier, leur auto, leur femme, à toute vitesse.

Tous deux connaissaient l'Italie ; le voyage aurait pu en être encore plus exquis. Sans hâte et sans fatigue, ils avaient le loisir de promener leur jeune amour dans un cadre choisi, harmonieux, poétique, merveilleux... L'admiration unit comme la prière... à condition d'avoir les mêmes yeux et la même foi.

Urbain, qui était venu jadis à Rome, riche seulement d'espérances, jouissait du plaisir enfantin et un peu étourdissant de goûter les crus fameux après avoir été réduit à la piquette.

Germaine, plus habituée au confort, n'y attachait naturellement pas la même importance et

s'amusait de cette griserie de pensionnaire. Elle en était touchée aussi, car il ne pensait pas qu'à lui; ne trouvant jamais rien d'assez beau pour elle, et lui reprochant sa simplicité.

— Tu ne sais pas dépenser ton argent, lui reprochait-il avec conviction.

Lui le gaspillait.

On ne s'improvise pas riche ; la fortune demande un apprentissage encore plus difficile que les autres et le gâchis est aussi néfaste que la parcimonie. Parti cependant avec la forte somme, Urbain s'aperçut un beau jour, que l'on arrivait au bout...

— C'est étonnant ! nous n'avons pourtant pas fait de folies. A quoi tout cet argent a-t-il pu passer ?

Légèrement penaud, il semblait craindre un reproche, mais la jeune femme le rassura gaiement et un chèque paternel arriva bien vite avec cette seule recommandation :

« Amusez-vous bien, mes enfants. »

Néanmoins, tout au fond d'elle-même, Germaine était bien forcée de s'avouer que ces plaisirs variés ne valaient pas les jouissances délicates partagées jadis avec son père. Urbain était certainement plus capable de lui faire apprécier certaines beautés, mais il avait l'admiration difficile et le sens critique un peu trop développé. De plus, son caractère autoritaire ne se pliait pas volontiers à la discussion, et quand il avait déclaré :

— C'est idiot !

Ou :

— C'est infect !

Il n'y avait qu'à s'incliner.

Chez lui, ce n'était ni envie ni snobisme, mais « certitude de détenir la vérité » et un certain mépris pour ceux qui avaient le mauvais goût de ne pas penser comme lui.

Germaine n'aurait pas eu très bonne grâce à s'en plaindre. C'était cette vigueur de sentiment qui l'avait séduite autant que la mâle prestance. Comme plus d'une indépendante, elle cherchait un maître à son insu. Aussi gardait-elle dans son

for intérieur les réflexions qui auraient pu choquer cet esprit dominateur. Les plus gâtés ne sont pas ceux qui supportent moins bien le régiment, et cette discipline, nouvelle pour elle, ne lui était pas désagréable. Seulement l'abandon n'était pas aussi complet qu'elle l'eût souhaité.

Lui, ne s'en doutait même pas, il n'avait rien du tyran, mais comme certaines plantes vivaces et un peu voraces, il absorbait tout autour de lui. Puis, tout en ayant fait de bonnes études à Rollin, il lui manquait ce que nos pères appelaient justement « les humanités » et il restait « primaire », affirmatif et tranchant. C'est une force parfois, ce n'est pas une grâce : Les formules sèches, précises, arment le cerveau pour la lutte brutale, ils ne l'assouplissent pas pour la discussion courtoise, en lui dominant le respect de la pensée acquis au contact des laborieux pionniers qui ont patiemment cherché la vérité dans le sillon des siècles. Urbain savait pas mal de choses ; il ne savait pas dire :

« Je ne sais pas. »

La jeune femme en éprouvait quelque surprise.

Avec son père, dont la supériorité indiscutable et indiscutée s'alliait à une grande largeur de vue, la contradiction était toujours permise. Dans le salon de M^{me} Deschaumes qui appartenait à une vieille famille légitimiste, on gardait toujours le ton et la mesure de la bonne compagnie, et tous les partis y étaient représentés par des gens bien élevés, qui ne mettaient pas leur drapeau dans leur poche, mais ne l'agitaient pas grossièrement sous le nez de leurs adversaires.

Dire blanc quand on pense noir, c'est un manque de loyauté, mais imposer blanc à qui pense noir, c'est un manque de tact.

Avec Urbain, un acquiescement poli ne suffisait pas.

— Ce n'est pas une opinion. On blâme ou l'on approuve. J'ai tort ou j'ai raison. Il faut avoir ses idées à soi.

Le mieux était d'adopter les siennes... Germaine n'avait garde d'y manquer ; elle l'adorait.

Lui aussi, du reste, et dans ce « beau mariage », il n'était entré aucun bas calcul. Germaine était riche, tant mieux ! il jouissait de sa fortune comme de sa grâce et de sa beauté. Boir prince avec cela, content des autres et surtout de lui-même, il dépensait sans compter l'argent de ses beaux-parents « pour leur être agréable » ; jouant un peu le marquis de Presles au petit pied, dans le coquet hôtel de Passy où le jeune ménage occupait le second étage.

Les parents étaient contents de garder leur fille et en savaient gré à leur gendre qu'ils s'appliquaient à ne contrecarrer en rien. On ne discutait pas ses opinions, on s'inclinait devant ses fantaisies, on s'efforçait de satisfaire ses goûts...

Urbain n'aime pas ce plat... ce n'est pas l'avis d'Urbain... Il ne plaît pas à Urbain.

Et amis, décisions, menus, tout se subordonnait peu à peu au bon plaisir du prince consort.

A l'encontre de la belle-mère classique, M^{me} Deschaumes, qui avait passionnément désiré un fils, le considérait comme tel et ne jurait plus que par son gendre. Puis son heureuse nature s'harmonisait avec la sienne. Au moins, il ne voyait pas la vie en noir et ne ratiocinait pas à tout propos. Elle l'opposait à son mari qui ne s'en fâchait pas, heureux du bonheur de sa petite Germaine, et ne séparant plus ceux qu'il appelait plus encore du cœur que des lèvres :

— Mes enfants.

Tout allait donc pour le mieux, et la première année de ménage s'était écoulée sans que les fâcheuses prévisions de la tante Argan ni les appréhensions charitables du clan Fréchet, Le Tilleul et C^{ie} parussent devoir se réaliser.

Les relations étaient demeurées assez cordiales et à l'occasion de cet anniversaire, Urbain eut l'idée de donner un dîner intime aux seuls convives de leur table de mariés.

— Je ne veux pas de vieilles perruques, avait-il déclaré, et puisque maman consent à les recevoir de son côté...

En effet, M^{me} Deschaumes lui avait abandonné

la salle à manger et fait dresser un souper dans la serre attenant au salon, pour les invités à la soirée qui réunirait tout le monde.

Olivier seul manquait, retenu en Espagne avec son oncle. Le garçon d'honneur titulaire avait repris sa place.. mais sans le remplacer, surtout pour Arabelle, qui n'avait pu réussir à le rencontrer jusque-là, et avait arboré une toilette suggestive à son intention...

Céline, elle, n'eût pu dire si elle était contente ou fâchée de cette absence.

Depuis que le hasard lui avait révélé sa véritable condition sociale, elle avait évité de trop songer à son gentil cavalier d'occasion. Il y a des rêveries dangereuses. Tout au plus s'était-elle dit : « C'est dommage » en voyant le clerc d'avoué supposé se muer en millionnaire.

Evidemment on peut être riche et avoir un cœur sensible aux attractions des petites midinettes. Anatole Fréchet en était la preuve, et ses tentatives infructueuses ne l'avaient pas découragé ; aussi, à cette heure, il exultait de pouvoir entretenir librement celle qu'il n'avait jamais osé aborder dans la rue.

Berthe Fréchet jouait, comme à son ordinaire, le rôle de personnage muet, et Anatole, dont la galanterie fraternelle laissait quelque peu à désirer, déclarait ironiquement à sa voisine :

— Ma sœur ne dit rien mais elle n'en pense pas plus.

Le bagout d'Arabelle faisait compensation, mais il n'était pas de très bon aloi et, comme elle avait pris Urbain pour cible, Germaine en ressentait un léger malaise. L'atelier, qui venait d'être achevé, ne lui avait pas arraché un compliment ; en revanche, elle avait insisté de façon indiscrete pour voir les croquis qu'il avait dû rapporter d'Italie, les travaux qu'il avait en train, etc... etc...

Le voyage de noces, l'installation avaient fait tort à tout cela et Urbain déclara gaiement qu'il avait eu autre chose à faire.

— Bon. Vous n'avez même pas donné un héritier à Germaine. Prenez garde, mon cher, quand on

commence à s'enliser dans la vie bourgeoise, on a bien de la peine à s'en sortir.

— Urbain à joliment raison et, à sa place, je ne me foulerais pas non plus, dit Anatole avec conviction.

— Un véritable artiste se doit d'abord à son art.

— Et à sa femme donc? Germaine à bien le droit d'être exigeante.

— Je ne m'en reconnaiss aucun, mon cousin, intervint la jeune femme avec un peu de hauteur, et du reste, Urbain ne serait pas homme à le supporter.

— Assurément, affirme-t-il, mais je ne suis plus à la tâche et je choisirai celles qui me plairont.

Céline, qui observait son amie, vit une ombre légère glisser sur son beau front.

Chez les épouses comme chez les mères il y a deux sortes d'amour.

Les unes, plus dominatrices, telle la faisane de Chantecler ou l'héroïne de la *Flambée*, aiment davantage l'homme terrassé, faible, vaincu, coupable même ; elles ouateront sa vie, soulageront sa souffrance, seront indulgentes pour ses fautes, lui pardonneront même un crime... Les autres, plus humbles, mettent leur fierté dans celui qu'elles aiment, ont besoin de l'estimer, de l'admirer. Elles lui élèvent un autel dans leur cœur et, pour rien au monde, ne voudraient l'en voir déchoir.

Germaine était de ces dernières. Autant M^{me} Deschaumes eut souhaité voir son mari donner sa démission, pour se consacrer tout à elle, autant sa fille eut été mortifiée d'absorber, d'annihiler un homme de valeur.

La venimeuse réflexion d'Arabelle ne pouvait donc l'atteindre en aucune façon... mais elle atteignait son mari... ce qui lui était peut-être plus sensible.

Elle en demeurait un peu triste, tout en souriant à ses invités qui remplissaient les salons fleuris, comme au jour nuptial...

Urbain, épanoui, allait de groupes en groupes,

fêté, adulé par les dames mûres du monde académique et les belles dames du monde officiel parmi lesquels il avait beaucoup de succès...

Mais ce n'étaient pas ceux qu'eût rêvés Germaine.

IX

Les demoiselles Bousquet allaient très mal.

Ces deux vieilles perruches qui avaient passé leur vie à se donner des coups de bec, n'en étaient pas moins de la famille des « inséparables » et la seule idée de se quitter leur donnait la petite mort. Comme une paire de lampes *Carcel* (dernier mot du progrès au siècle dernier), qui, remontées ensemble, commençaient généralement à charbonner ensemble, l'une semblait craindre de se laisser dépasser par l'autre et, un matin, M^{me} Cléore n'ayant pu quitter son lit, M^{me} Orphise se hâta de regagner le sien en disant avec humeur :

— Ta tante veut toujours être la plus malade et je suis autrement atteinte.

— Ta tante veut toujours avoir tout ce que j'ai, protestait, de son côté, M^{me} Cléore avec indignation.

L'une étant complètement sourde, l'autre à peu près aveugle, elles ne pouvaient plus échanger propos aigre-doux et regards furibonds, selon leur immémoriale coutume et Céline était chargée du service postal. Ille s'en acquittait avec une grande indépendance et, tout en restant dans la lettre, en modifiait sensiblement l'esprit.

— Regarde cette mine, disait l'une.

— C'est moi qui souffre et c'est elle qui se plaint, marmottait l'autre.

Et, imperturbable, la jeune fille traduisait :

— Tante Cléore voudrait vous voir encore meil-

leure mine... Tante Orphise voudrait être seule à souffrir.

Elle se multipliait pour ces deux vieilles enfants terribles qui ne la ménageaient pas, tout en se reprochant mutuellement leur égoïsme.

— Ta tante sera bien avancée quand elle t'aura mise sur le flanc.

— Tu devrais penser un peu à toi.

Ce qui signifiait en langue vulgaire :

— Tu ne devrais penser qu'à moi.

Céline ne pouvait plus aller à son atelier, l'atelier venait à elle ; on lui apportait de l'ouvrage, et elle ne manquait pas de visites. C'était un peu de soleil qui entrait avec un babil d'oiseaux, une branche de lilas. Nichette n'était pas la dernière, et un jour, elle lui dit en confidence :

— J'ai mis deux cierges au Sacré-Cœur et ils ont brûlé ensemble jusqu'au bout. Est-ce bon signe ?

C'était d'autant plus méritoire que la pauvrette n'avait que ses pourboires et tout juste autant de religion qu'un moineau.

— Comme vous êtes tous gentils, disait Céline attendrie, même le père François dont j'avais un peu peur.

C'était le livreur ; un vieux pas commode. Il avait perdu une fille de vingt ans et son humeur sombre ne pouvait souffrir la gaieté des autres. Eh bien, malgré son air bourru, il avait proposé de porter et de rapporter l'ouvrage de Céline en allant au magasin.

— Puisque je passe devant votre porte, ça ne me dérange pas du tout, déclarait-il avec énergie... puis vous, mademoiselle Céline, ça me fait plaisir de vous faire plaisir.

Et il se mettait bénévolement à son service, si elle avait une course pour le médecin ou le pharmacien.

Germaine, elle, apportait un parfum d'élégance, avec une gerbe de fleurs, des confiseries du bon faiseur, un livre nouveau pour celle qui ne pouvait causer, un phonographe pour celle qui ne pouvait lire. Naturellement elle avait mis sa

bourse à la disposition de son amie qui lui avait répondu simplement :

— Sois tranquille, le cas échéant, je ne m'adresserais pas ailleurs.

Mais, jusqu'alors, elle avait mis sa coquetterie à suffire à tout et ses chères malades n'avaient manqué de rien.

Elles s'éteignirent le même jour et ce fut une fin très douce.

Chaque matin, le premier regard de M^{me} Cléore était pour le lit de sa sœur, tandis que M^{me} Orphuse guettait la petite toux qui lui indiquait le réveil de la sienne. Cette nuit-là, toutes deux avaient senti la main froide de la mort et, aux premières lueurs filtrant entre les rideaux, leur esprit falot fut envahi d'une crainte macabre :

Si elle allait voir un cadavre ?

Si elle n'entendait plus la petite toux ?

L'une n'osait soulever ses paupières... L'autre se fut volontiers bouché les oreilles...

Pour la première fois de leur vie, peut-être, elles avaient nettement conscience de ce qu'elles étaient l'une pour l'autre ; de cette union plus étroite et plus intime que le simple lien fraternel ; leur cuirasse tombait au seuil de la tombe et l'une ne voulait pas survivre à l'autre.

L'Angélus tinta... les rideaux furent tirés... La petite toux se fit entendre... les yeux s'ouvrirent tout grands... On était encore là, les deux.

Et paisibles, elles s'endormirent du même sommeil qui les prenait toutes petites, en se tenant la main.

Cette fin prévue, et qui, selon l'avis général, devait être un soulagement pour la jeune fille, lui causa un vide aussi profond que son chagrin.

N'est pas égoïste qui veut, et comme le détalement, son frère, c'est un état auquel certaines natures seront toujours réfractaires. Habituelle à ne jamais rien rapporter à soi, ni son travail, ni son plaisir, Céline était comme une malade à laquelle on peut présenter les plats les plus délicats, il leur manque le principal assaisonnement : l'appétit.

La pensée que nul n'avait plus besoin d'elle, que nul n'attendait après elle, que seul son miroir pourrait lui dire si une robe allait bien... et qu'elle n'avait plus qu'une tombe à fleurir... cette pensée lui était plus lourde que la plus lourde tâche ; et les allées de la vie lui semblaient fermées, en dépit de ses vingt ans, puisque, devant elle, ne brillait plus la petite étoile qui rend la marche légère.

— Oh ! ces rentrées du soir, dans le logis désert du Cours de Vincennes, conservé pour y retrouver encore un peu de la chaleur du foyer éteint, où il lui fallait dîner toute seule, errer seule... et qui lui semblait si grand, maintenant, avec ses trois pièces étroites. Certes les pauvres vieilles n'étaient pas toujours aimables, mais elles aimaient leur nièce et leur nièce les aimait. Que lui restait-il ? rien... que le souvenir du passé.

— Et l'espoir dans l'avenir, appuyait fermement Germaine. Tu es jeune et charmante, tu te marieras. Tu l'as dit toi-même, c'est la mise en valeur de la femme et de ses facultés de dévouement qui te sont si largement départies. Toi qui me chapitrerais si bien là-dessus, tu n'as pas l'air d'envisager cette solution qui est cependant la plus normale. Est-ce que le mariage te déplairait ?

— Non ; pourvu que le mari me plaise... et que je lui plaise... ce qui me paraît plus difficile.

— Tu es trop modeste.

— Non, simplement raisonnable, je n'ai aucune fortune, peu de beauté, aucun talent puisqu'il m'a fallu prendre un métier pour gagner ma vie. D'un autre côté, sans être très raffinée, je sens bien que je ne pourrais passer sur certaines délicatesses de manières, de langage, plus rares que le vrai mérite, dans le milieu qui est devenu le mien... et j'ai la faiblesse d'y tenir.

— Tu rencontreras peut-être un « Prince Charmant ».

— Non, je ne suis pas de celles qui font des passions ; et je n'ai jamais eu à subir de déclaration, je m'en flatte, bien que ce ne soit peut-être pas très flatteur.

— C'est-à-dire que tu es à l'épreuve du feu. Ça ne t'empêche pas d'avoir fait une conquête, sans t'en apercevoir.

— Où cela ?

— A mon mariage. Le fils Fréchet a encouru le courroux paternel en déclarant que tu étais tout à fait son type et que ce ne serait pas la peine d'être riche si l'ou ne pouvait s'acheter une femme, comme on s'achète une auto ou un yacht.

— Pauvre garçon ! c'est donc ça que M^{me} Fréchet me fait des yeux terribles quand je la rencontre.

— Tu vois que tu peux t'attendre à des ouvertures sérieuses.

— C'est fâcheux d'être obligée de les décliner, mais malgré le plaisir de devenir ta cousine...

— Oh ! je ne soutiens pas sa candidature ! je t'en ai parlé pour te prouver que tu peux enflammer les cœurs les moins inflammables.

— Evidemment ! c'est un succès ! et dire qu'il pourrait faire une heureuse, dans le Sentier, ou ailleurs...

— Moqueuse !

— Je me moque surtout de moi qui ai le plus grand des torts, quoique tu en dises. Je n'appartiens à aucun milieu : ni tout à fait ouvrière, ni tout à fait bourgeoise, ni tout à fait artiste. Je reste en marge de tout. Où voudrais-tu me trouver un mari ?

— Peut-être plus haut ?

— Non, je n'ai pas non plus cette vocation religieuse qui vous transporte, dans les sphères supérieures, et je continuerai mon petit chemin. « En nageant près de l'air et volant près de l'onde » selon le sage conseil du fabuliste.

— A moins que quelque grand remous ne bouleverse toutes choses et ne remette en haut ce qui est en bas.

— Inutile de retourner le sablier, va. Je suis très contente de mon sort. Je jouis de la vie des autres, en la côtoyant sans m'y mêler. J'ai le reflet de l'Art chez mon parrain ; celui de l'amour chez toi ; et, quand tu voudras bien y joindre

J'illusion de la maternité en me donnant un fils, je n'aurai plus rien à désirer.

— Tu n'es pourtant pas de celles dont on fait les vieilles filles.

— On les calomnie. Il faut tâcher de réhabiliter la profession.

Germaine crut deviner une ombre d'amertume sous le ton enjoué, et, sans insister davantage, elle changea de conversation et dit gaiement :

— Ça ne lui fera pas de mal car il y en a vraiment qui tournent trop au vertus. Arabelle est parfois insupportable mais ses taquineries maladroites ont eu un bon résultat. Urbain s'est piqué d'honneur et il a repris ses travaux un peu trop négligés. Il a accepté la restauration du château de Rieulle ; et nous y sommes invités prochainement.

— Allons, tant mieux.

Un avis discret glissé au cher parrain y était bien pour quelque chose et Céline ne pouvait que s'en applaudir. Tout de même, elle restait un peu mélancolique et, tout en regagnant son petit logis, ce n'était pas d'un château en Espagne qu'elle rêvait.

X

Une petite gare, un mastroquet en face, voisinage obligatoire. Trois routes blanches s'allongeant comme des couleuvres à travers la verte campagne, dans la direction des communes desservies par le même train. A chaque pointe du trident un clocher plus ou moins visible, un son de cloche plus ou moins grêle, les tourelles d'un de ces châteaux, semés à profusion dans cette région voisine et imitatrice de Versailles.

Les voyageurs pas bien nombreux se dispersent et s'égaillent à droite, à gauche, enfilant chemins ou sentiers ; quelques piétons, quelques voitures, la carriole d'un fermier, le coupé du marquis de Rieulle, l'auto d'Olivier, venus chercher leurs invités : l'ami Daniel dont la chambre est toujours prête, M. et M^{me} Deschaumes, le jeune mariage Trécy.

Les jeunes filent en avant à grande allure. Ils doivent faire un tour dans les bois avant de déjeuner. M^{me} Deschaumes, toujours très crâne, avec son teint clair et son rire épanoui, fait partie de la bande joyeuse. Les trois doyens suivent au trot plus modéré de deux jolies bêtes de race que le fouet n'effleure même pas.

— Rien ne remplacera jamais un bel attelage, déclare M. Deschaumes qui admire en connaisseur.

— Aujourd'hui, la beauté importe moins que la vitesse.

— A quoi bon ? en auto, en chaise de poste, en chaise à porteur, en litière, on est certain d'arriver au même but : la mort, et c'est une borne que nul ne peut se vanter de dépasser.

— C'est même la seule chose dont on soit sûr dans la vie ! observa doucement le vieil artiste.

— Aussi pourquoi éloigner cette idée, au lieu de se familiariser avec elle ? Puisque l'on est averti de sa visite proche ou lointaine, on devrait toujours être paré pour la recevoir avec courtoisie, dit le châtelain.

— « Le soleil, ni la mort ne peuvent se regarder en face. » murmura le père de Germaine.

— Quand on ne sent rien devant soi, qu'on ne laisse rien derrière soi, que l'on a cette impression douloureuse de l'effort perdu, de la tâche inachevée... Mais quand on est attendu, suivi, continué ; que l'on peut laisser tomber l'outil trop lourd dans une main jeune et robuste, on ne meurt pas tout entier, on se prolonge. C'est la force de la famille et de la tradition.

— Et la faiblesse de notre société démocratique ou tout semble en viager, sauf la fortune... et

encore ! Ou n'a plus la consolation de bâtir pour ses petits-enfants.

— A la Chartreuse de Pavie, certaine chapelle est l'œuvre de huit générations d'artisans ! Quelle magnifique survie, admira le vieux Daniel.

— A cette époque, la mort ne devait être qu'un acte de la vie, comme la nourriture et le sommeil.

— Tandis qu'aujourd'hui, bien des gens la considèrent comme la fin de tout, constata M. Deschaumes, c'est ce qui la rend odieuse.

— On peut toujours garder le souci de finir en beauté ; opina le marquis.

— Un de mes amis de jeunesse, le poète Amédée Rolland, qui débutait au « Boulevard » vers 1860, écrivait déjà là-dessus des vers mélancoliques et indignés :

Aux siècles passés, la Mort était belle...
Aux siècles passé, la Mort était grande,
Quand chacun mourait soldat de sa foi...
Au siècle présent, la Mort est ignoble,
On croit à la Bourse, on meurt comme un chien.

— Il avait tort, affirma M. de Rieulle, avec autorité, il ne faut pas calomnier son temps. Le matérialisme, la frivolité ne sont qu'à la surface, mais viennent les grands cataclysmes : guerre, révolution, on voit se réveiller l'âme de la race.

— Vous vivez à l'air libre des champs, des bois, vous assistez chaque année au renouveau, monsieur de Rieulle ; si vous respiriez, comme moi, la cuisine parlementaire, si vous voyiez de près les tristes dessous des choses, vous seriez écourré, découragé.

— Mais non ! mais non ! Tout n'est pas rose, tout n'est pas propre ; c'est entendu ! Dans une prairie émaillée de fleurs, il y a aussi des bouses de vaches... Même sous l'ancien régime, que je défends ; même quand le soleil se levait à Versailles, ça ne sentait pas toujours bon. Demandez plutôt à Saint-Simon. Pourtant quand, malgré la vicillessé, la maladie, les faiblesses, les fautes, Louis XIV écrivait son admirable lettre à Vil-

Iars : « Si nous sommes vaincus, je monterai à cheval, je parcourrai les rues de Paris, votre lettre à la main, je connais les Parisiens, je vous conduirai cent mille hommes pour nous ensevelir sous les débris de mon trône ! » Il parlait vraiment au nom et avec le cœur de la France. Elle n'a pas changé.

Il embrassait d'un long regard d'amour ce coin de terre qui en était une parcelle et qu'il sentait bien à lui « comme Paris au Roy ».

De chauds effluves montaient du sol nourricier où germaient incessamment les moissons, pour les générations du lendemain comme pour celles de la veille. Sur la robe d'émeraude des prés se piquaient des bouquets rustiques, et la chevelure des bois couronnait la campagne engourdie dans le repos dominical. Des maisons, encore lointaines, montait une fumée légère, comme un pur encens ; le bourdonnement des insectes, la chanson des nids, le bêlement des troupeaux, le clairon éclatant des coqs, tout célébrait la vie comme ce grand vieillard à la barbe blanche, au teint rose, aux yeux bleus, drapeau vivant de la patrie, qu'il défendait avec une ardeur de jeune homme.

Et, dans la nature immuable, les zéphirs espiègles, ébouriffant ses boucles d'argent, comme jadis les perruques poudrées à la maréchale, chuchotaient entre eux :

— C'est bien un de chez nous.

Dans l'auto où l'on discutait Panhard et Peugeot, Tango et Grand Guignol, Ibsen et Wagner, ils auraient peut-être moins compris... mais, au siècle de Voltaire, n'était-il pas aussi de bon ton de vanter le roi de Prusse ?

D'ailleurs, bien que rentré depuis peu dans la vie civile, Olivier gardait le pli militaire sous le complet du bon faiseur, et l'on cherchait le bounet de police, seyant si bien à sa tête brune. Il ne l'avait pas quitté sans regret.

Indépendant et volontaire, sans grande force de volonté, la discipline lui semblait reposante, et sa liberté reconquise ne le dispensait pas des exi-

gences et des obligations de sa condition sociale, et, sous la sévère direction de ses deux oncles, il lui fallait faire l'apprentissage de ce rôle d'aîné et de chef qui comporte moins de droits que de devoirs, quand on a le cœur bien placé.

L'un lui apprenait à gagner de l'argent, mais l'autre à le bien dépenser... et ce n'est pas le plus facile.

— C'est un métier de chien que vous me faites faire ! répétait-il en riant ; je préférerais le régiment ! Vous avez de la chance que je sois votre neveu ! si j'étais votre régisseur, je donnerais ma démission.

— Que veux-tu, mon enfant, je ne puis attendre ! à mon âge, ce sont des années de grâce, et je ne veux pas laisser seulement un héritier, mais un continuateur.

Il estimait passée l'heure du détachement hautain ; les plus fortunés devaient l'exemple de ce retour à la terre qui avait fait la grandeur, la prospérité de la famille et de la patrie.

Son hôtel de la rue de Varennes n'était pour lui qu'un pied à terre où il passait seulement quelques mois ; sa vraie résidence étant à son château de Rieulle, centre d'activité féconde qu'il administrait lui-même, exploitant ses bois, ses champs, ses étangs, pour le plus grand bien de ses bûcherons, ses fermiers, ses gardes, qu'il faisait vivre de sa vie large, saine, laborieuse et digne.

— L'homme est essentiellement imitateur, sans cela comment expliquer la tyrannie de la mode. Le retour à la terre doit commencer par en haut et l'on suivra.

Grand seigneur, grand chasseur, fine lame, beau cavalier, marcheur infatigable, simple, frugal, familier et distant, économique et généreux, cœur vibrant tête solide, passionné pour ses chevaux, ses chiens, sa garenne, sa faisanerie, ses troupeaux, ses futaines, ses moissons, ses prés, toute cette nature dont il était une des forces vives communiant avec elle d'un élan presque religieux, il n'en gardait pas moins les manières raffinées

et la suprême élégance de l'homme de race dont la haute courtoisie et la galanterie parfaite évoquaient Versailles et le grand règne.

Comme la Renaissance a sciné de joyaux ciselés les bords de la Loire, les imitateurs de Mansard et Le Nôtre ont fait jaillir, sous le rayonnement du soleil royal, toute une pépinière de châteaux, parcs, jardins, pastiches plus ou moins réussis du majestueux palais où l'astre des Bourbons devait jeter son dernier éclat.

Le château de Rieulle était un de ces joujoux aux proportions minuscules, non sans grâce ; et l'harmonieuse simplicité de ses grandes lignes, la belle ordonnance de ses parterres, la disposition de la terrasse, l'orangerie, la pièce d'eau, le tapis vert, le salon de verdure, les bosquets, les quinconces, les étangs, l'île d'amour, la châumièr évoquaient les souvenirs de Trianou, tout comme les grands et petits appartements. Sur les murs, des portraits d'ancêtres voisinaient avec ceux des souverains et justifiaient cette belle expression du premier gentilhomme de France à l'égard de sa noblesse :

— « On est de la même famille. »

Partout de l'air, de la lumière, des boiseries blanches, de hautes fenêtres, de larges galeries, de vastes escaliers, tout ce grand confort du temps jadis, très différent du confort moderne... Dans les préoccupations des propriétaires et des architectes d'alors, les cuisines étaient parfois oubliées, l'hygiène négligée, la bête reléguée au second plan. En revanche, tout était menagé pour le plaisir des yeux ; et le souci d'un point de vue passait avant celui de la commodité.

Le marquis faisait les honneurs avec cette exquise urbanité, privilège de certaines vieilles familles nobles ou bourgeoises qui considèrent la politesse comme une redevance envers les moins favorisés. Avec lui, chacun se sentait à l'aise et en familiarité, sans être tenté de devenir la cuiiller.

En prenant place devant la grande table ronde

dont les invités occupaient un seul côté, il dit avec mélancolie :

— Jadis, elle était trop petite. Mon arrière grand-père avait six fils, sans compter les filles ; mon grand-père quatre, mon père deux... et je reste seul avec Olivier.

— Il y a une période montante et descendante pour les familles, comme pour les peuples, observa M. Deschaumes, mais on remonte le courant, et j'ai le pressentiment que ce sera l'œuvre des générations qui arrivent.

— Tu entends, mon neveu ?

— On tâchera, mon oncle.

— C'est un devoir absolu, si on ne veut pas périr, appuya fortement M. de Rieulle.

— Malheureusement « devoir » est un mot que l'on a voulu effacer du vocabulaire... on n'y a que trop réussi ! dit l'intègre fonctionnaire, avec un peu d'amertume.

— Il est un peu rébarbatif et suffirait à gâter les meilleures choses, père, objecta gaîement Urbain. Aimer ses parents, sa femme, ses enfants, son pays, c'est si naturel que l'obligation n'en est pas nécessaire, et être aimé sur commande ne serait plus un plaisir.

— Les plaisirs passent, le devoir reste, mon ami ; la Famille, l'Etat, la Société, qui demandent de la stabilité, ne peuvent reposer sur un simple caprice.

— Puis devoir et plaisir ne sont pas forcément incompatibles, observa Daniel.

— Seulement, l'un doit toujours primer l'autre et le discipliner, dit nettement le châtelain.

— Oh ! mon oncle ! discipliner l'amour !

— L'amour n'est pas un plaisir : c'est un bonheur... un bonheur rare.

— C'est bien difficile de tenir ses sentiments en bride, avoua en riant l'architecte.

— Peut-être, mais il faut au moins éviter de leur rendre la main et ne pas ériger ses faïtesses en supériorité.

— C'est qu'il y a, dans leur aveu, une humiliation qui repugne à notre orgueil, remarqua le

père de Germaine ; personne ne consent plus à dire : « J'ai tort » ou « Je ne sais pas ».

— Excepté vous, papa, protesta gentiment Germaine.

— Ne serait-ce pas que l'on est devenu plus instruit et meilleur ? demanda malicieusement M^{me} Deschaumes.

— L'explication serait consolante, et je l'admettrais volontiers, pour ma part, chère Madame, déclara galamment le vieux gentleman. En tout cas, j'ai la conviction que l'o "n'est pas plus mauvais... et c'est déjà très joli.

— Ne pensez-vous pas, Monsieur, que la principale différence tient à plus de franchise dans l'expression d'où l'on tend de plus en plus à bannir la convention, le factice ? questionna la jeune M^{me} Trécy avec déférence.

— Très juste, gentille Madame, il y a là une simple affaire de mode : l'étalage se modifie; le fonds de magasin reste le même.

— Le progrès est cependant indéniable dans toutes les formes de l'activité humaine, opina Urbain, tout se métamorphose... —

— Tout recommence surtout. Dans la nature, c'est le renouveau ; dans les arts, c'est la renaissance, ainsi du reste. On se flatte de fonder, on ne voit pas que l'on refond. Le métal est le même... preuve qu'il n'était pas mauvais.

On prit le café dans la bibliothèque où les livres d'agriculture et de vénérerie occupaient la place d'honneur, derrière des grillages dorés. Quelques éditions des fermiers génétaux et quelques reliures artistiques rappelaient aussi que l'on était chez un « ami des livres ». M. Deschaumes feuilletait une « maison rustique » et un « traité » de Du Fouilloux. Daniel montrait aux dames le curieux manuscrit d'un petit opéra-comique représenté sur le théâtre du château, à la veille de la Révolution, et dont il déchiffrait quelques airs vieillots: *La Chanson de la Mariée*, paroles et musique d'un émule de Grétry et du chevalier de Flerian, rappela le jour des noces.

— La tante Argan serait à son affaire, s'exclama

joyeusement Urbain. Elle l'évoquait à notre mariage, comme un oiseau de mauvais augure. Heureusement nous lui donnons un démenti.

Au piano, le vieillard fredonnait :

Recevez ce bouquet
Que nous venons vous tendre,
Il est fait de genêts
Pour vous faire comprendre
Que tous les vains honneurs
Passent comme les fleurs.

Olivier entraînait l'architecte dans la galerie pour examiner les anciens plans du château et ses modifications diverses, afin de chercher les améliorations possibles, sans altérer le caractère général.

— Je ne voudrais pas sacrifier le bon goût au confort, mais je voudrais joindre le confort au bon goût, puisque mon oncle me donne carte blanche.

Des magistrats à perruques, des dames à paniers, écoutaient leur discussion, graves dans leurs cadres d'or.

Urbain les regardait distraitemment, il s'arreta plus longuement devant une miniature d'Isabey, vaporeuse figure de femme respirant une rose.

— Vois donc, Germaine, on dirait ton amie Céline.

— C'est une de nos grand'tantes, expliqua le jeune homme... et en effet, il y a quelque ressemblance, en moins jeune, avec ma charmante compagnie de votre mariage.

Le marquis prêtait l'oreille...

— Tiens, c'est vrai ; il y a quelque chose, dit son vieil ami.

— Comment ne l'aviez-vous pas remarqué, Daniel ?

— C'est que je vois toujours ma filleule avec des robes courtes.

— C'est votre parente ?

— Non, la fille d'un graveur de talent, mort

jeune. Elle vient de perdre sa seule famille : deux tantes moins qu'agréables qu'elle a la bonté de regretter.

— A-t-elle de la fortune ?

— Pas la moindre, et elle travaille pour vivre ; fort dignement, du reste, dans un atelier de fleuriste.

— Un rapprochement avec la « dame à la fleur », dit gaiement Olivier, qui ne perdait pas un mot.

— Plus que tu ne crois. Notre grand'tante en a vendu, pendant l'émigration.

— Heureuse époque ! la nôtre est tout de même préférable, opina M^{me} Deschaumes.

— Nous la reverrons peut-être, soupira son mari ; et que deviendront alors nos petites bourgeois trop gâtées ?

— Elles seront comme nos aïeules, cher Monsieur, elles se découvriront des qualités ignorées.

La journée, favorisée par un temps splendide, passa comme un rêve.

Urbain, un peu grisé par sa propre verve, s'efforçait de convertir le châtelain à l'esthétique nouvelle. M^{me} Deschaumes était captivée par une merveilleuse collection d'éventails. Olivier sentait grandir sa sympathie pour Germaine et croyait apercevoir des boucles blondes derrière ses cheveux noirs...

On partit chargé de bouquets, et M. de Rieulle en avait fait ajouter un pour la « dame à la fleur » ; galanterie de vieillard que son neveu ne pouvait qu'approuver.

Tandis qu'il reconduisait ses hôtes, en auto, à la petite gare, les deux amis — restés dans la bibliothèque, devant la haute cheminée surmontée d'un médaillon du Bien-Aimé, — s'abandonnaient à une muette rêverie...

— Oui, dit tout à coup le marquis, — continuant une de ces conversations commencées dans cette communion du silence si eloquent entre ceux qui s'aiment profondément, — je pense à cette jeune fille et à cette ressemblance singulière...

— Singulière comme les coïncidences. Gontran,

rétorqua le vieil artiste, avec enjouement, étant donné le vaste monde, il serait bien étonnant qu'il n'y en eût jamais.

— Vous riez de ma marotte, mon ami ?

— Une très belle marotte... et dont peu de gens seraient capables. Il y en a tant pour qui la famille s'arrête au troisième degré.

— Pour moi, c'est un grand arbre, et le rameau le plus lointain a toujours droit à une goutte de sève... Qui sait celui qui donnera le plus beau fruit.

XI

Les demoiselles Le Tilleul allaient se séparer.

Cet événement sensationnel causait une profonde perturbation dans les régions où elles avaient l'habitude d'évoluer, telle une longue comète, impossible à se figurer sans sa queue.

— Tant mieux ! dit cyniquement le bel Anatole, on ne sera plus obligé de les inviter toutes ensemble.

— Mais il faudra les avoir en plusieurs fois, rétorquait aigrement sa mère.

— On ne compte pas avec des parentes, prononçait le père. Séparées ou non, elles seront toujours les bienvenues.

Quel motif avait pu troubler ainsi l'harmonie fraternelle et doubler la considération du cousin du Sentier ?

Les demoiselles Le Tilleul avaient gagné le gros lot d'un million. Elles n'avaient pourtant qu'un billet « un tout petit billet » selon un refrain oublié... simple marque de condescendance au dieu Plutus. Il y avait été sensible et s'était

décidé à venir présenter ses hommages à ces demoiselles, en s'excusant d'avoir tardé si longtemps. On lui avait ouvert sans rancune... mais avec lui, la discorde était entrée.

Ce billet appartenait à la communauté, et, chacune en son particulier s'en considérait comme propriétaire et voulait en diriger l'emploi :

Arabelle-les-Arts rêvait de l'hôtel de M^{me} André, et de ses collections fantastiques. Laure-Littérature voulait faire représenter une tragédie en cinq actes, dormant au fond d'un tiroir et qui devait révolutionner les deux mondes. Sylvandine-Sciences comptait rivaliser avec madame Curie, dès qu'elle aurait un laboratoire approprié. Rosemonde-Religion demandait à Urbain le plan d'une chapelle qui serait en petit, ce que le Sacré-Cœur était en grand, mais Palmyre-Politique prétendait que le plus urgent était de relever le prestige de la noblesse française, en faisant établir leur arbre généalogique et leurs droits à la particule.

Ces divergences de vue accentuèrent les divergences de caractère ; personne ne voulait céder, la cadette pas plus que l'aînée. Le notaire faisant vainement observer qu'un million, ne représentant guère plus de trente mille livres de rentes, ne permettait pas ces fantaisies dispendieuses, chacune tenait à sa marotte, et le mot fatal fut prononcé :

— Il n'y a qu'à partager.

Evidemment, c'était une mesure déplorable, Chantilly même, divisé entre les cinq classes de l'Institut, n'y eût pas résisté... et le million des demoiselles le Tilleul n'était pas Chantilly, mais l'on se cramponne généralement d'autant plus à une idée que c'est une sottise ; aucune ne voulut renoncer à la sienne, et l'on se mit incontinent à chercher des appartements répondant à leurs exigences et à leur bourse de cinquième millionnaire.

— Elles vont plus y perdre qu'y gagner, observait Céline. A quoi bon un grand gâteau, si on ne le mange pas ensemble ?

— C'est vous qui auriez dû avoir cette chance-là, mademoiselle Céline, disait Nichette, avec conviction.

— Quand mes tantes étaient là, je ne dis pas, mais ce doit être embarrassant une grosse fortune, quand on veut bien l'employer.

— Il me semble que je saurais très bien, dit la grande Julie.

— Moi aussi! moi aussi! s'exclama l'atelier.

— Si j'étais riche, je me ferais servir dans mon lit, je me promènerais toute la journée, j'irais dans les premiers restaurants, au théâtre, au bal...

— Si j'étais riche, je voyagerais dans tous les pays ; je voudrais connaître l'Italie, la Russie, les Indes...

— Si j'étais riche, je me ferais habiller par les meilleurs couturiers, j'aurais de beaux meubles, un collier de perles, une auto...

— Si j'étais riche, je voudrais qu'il n'y ait plus de pauvres, murmura Nichette songeuse...

— Et vous, mademoiselle Céline, qu'en pensez-vous?

Elle les écoutait souriante, et répondit doucement :

— Je crois que Nichette a trouvé le meilleur emploi de la richesse, mais supprimer la misère serait ce réellement un bienfait?

— Pour sûr, affirma le chœur.

— Ce sont des questions bien hautes pour nous, et si la sagesse divine a voulu qu'il y ait des riches et des pauvres, elle avait probablement ses raisons. La fortune me ferait plus peur que la pauvreté. On ne vit pas seulement pour soi et travailler pour les autres doit être encore plus facile que de dépenser pour eux.

— Vous qui avez été riche, vous pouvez mieux en juger.

— Je n'ai jamais été riche, et ne le serai probablement jamais, ma petite Nichette, mais j'ai côtoyé des riches et ne les trouve pas à envier. La fortune ne fait pas le bonheur et elle le gâte souvent.

Elle ne pensait pas seulement aux demoiselles Le Tilleul.

Le jeune ménage Trécy lui donnait aussi quelques inquiétudes. Après avoir joui de tous les agréments de la richesse, avec une griserie de pensionnaire, Urbain commençait à s'ennuyer. Les plaisirs sont courts, le labeur seul se renouvelle constamment par l'effort et la tâche quotidienne est moins fastidieuse à la longue que l'oisiveté quotidienne.

Urbain en faisait l'expérience.

Les milieux officiels, les salons académiques, les courses, les dîners, les bals, le concours hippique, l'Opéra, toutes ces réunions, où le Paris élégant tient ses grandes assises, commençaient à lui porter sur les nerfs. Au lieu de chercher un dérivatif dans le travail et l'intimité du foyer, comme l'est souhaité Germaine, il avait voulu l'entraîner dans les cabarets de la Butte et autres lieux de plaisir, où la folie secoue ses grelots... mais où l'on sent grelotter une sorte d'angoisse morbide et le besoin maladif de s'étourdir. La jeune femme était d'esprit trop sain et de nature trop délicate pour s'y complaire, et son mari lui-même avait murmuré :

— Ce n'est plus ça.

On n'était plus au diapason : c'était la faute du pot-au-feu conjugal. Il s'enlisait dans ce milieu bourgeois, sans réussir à désebourgeoiser sa femme, et il le lui reprochait avec un peu d'aigreur.

Elle n'était vraiment pas une femme d'artiste. Cependant elle s'y était gentiment appliquée, s'intéressant à tout ce qui intéressait son mari ; respectueuse de son labeur, de sa pensée, de son repos même, sans le fatiguer de corvées mondaines, de soucis domestiques, de rivalités féminines.

Evidemment, il ne pouvait rien lui reprocher... et c'est quelquefois beaucoup plus grave.

Avec la seconde année de ménage, il se demanda si l'existence n'allait plus lui offrir d'autre imprévu ?

Pour la première fois, il trouva le dîner moins bon et sa femme moins jolie. C'était doublement injuste. La cuisinière s'était surpassée, et Germaine étrennait une toilette, dessinée par lui-même, dont elle pouvait attendre un compliment.

Non, Justine avait trop prodigué le poivre, et le couturier avait méconnu les intentions du créateur.

— C'est d'une esthétique déplorable. Il ne suffit pas d'avoir une taille bien prise, il faut savoir la mettre en valeur. Ma cousine Le Tilleul est moins bien faite que toi, mais elle a un chic épataut.

— Laquelle? demanda malicieusement la jeune femme, A ou S?

— Laisse donc ces plaisanteries de rapin, qui ont fait leur temps et sont déplacées dans une bouche comme la tienne.

Le compliment aurait peut-être fait passer la réprimande sans le ton plutôt acerbe, et le regard étonné devint un peu trop brillant.

— Quelle mouche vous pique aujourd'hui, Urbain? observa Mme Deschaumes qui tournait volontiers les choses en plaisanteries; vous ne revenez pourtant pas du Ministère.

— Merci, chère amie.

— Si la moindre critique est défendue...

— Vous avez de la chance d'avoir affaire à Germaine, si c'était moi, je vous répondrais du tac au tac.

— Ça vaudrait mieux que de pleurer comme un gosse.

— Tu te trompes, je ne pleurerai pas pour si peu.

— Quel caractère! Voilà ce que c'est d'avoir été élevée comme une petite idole : la blague te semble sacrilège.

Il avait pris l'accent mi-grondeur, mi-caressant dont on parle aux enfants pas sages. Elle répondit de bonne grâce :

— Que veux-tu, de ceux que j'aime, tout m'est sensible. Eloge ou blâme, parce que je les aime.

— Le mari approuve, mais l'artiste est plus exigeant.

— Je ne les sépare pas et je veux leur plaire à tous deux.

— Tu y réussis, ma chérie, mais je veux que tu sois la mieux habillée, comme tu es la plus jolie.

— Je désire surtout être à ton goût.

A.-les-Arts... (Arabelle, disait maintenant Urbain,) prétendait lui imposer les siens et il acquiesçait volontiers, trouvant un certain amusement à se laisser régenter, lui qui régentait si bien les autres. La suffisance, les manières tranches de cette petite boulotte, bien moins intelligente et moins instruite que sa femme, caderaient avec les côtés restés vulgaires de sa propre nature. Elle le reposait de la correction familiale. Il la trouvait « bonne fille » et même « bon garçon », pas banale, et pas « à la pose », bien que chez elle rien ne fût naturel, même le laisser-aller. Il s'occupait de lui meubler de façon originale l'atelier qu'elle s'était choisi, tout en haut de la rue Lepic, pour y établir son perchoir. C'était pour lui plaisir d'écolier en vacances et de bohème en liberté.

A son âge, Arabelle n'avait-elle pas le droit de vivre à sa guise, loin des grands airs de cette pauvre Palmyre, toujours juchée sur ses grands chevaux.

Cette séparation était pourtant regrettable.

Mais il regimbait :

— Pourquoi ? Quand on n'a ni les mêmes idées, ni les mêmes sentiments ? La famille n'est pas une galère où l'on est rivé à son banc. Chacun peut bien suivre sa fantaisie.

Où l'entraînerait la sienne ?

Céline se le demandait avec un mélange d'irritation et de chagrin.

Rien ne leur manquait cependant pour être parfaitement heureux : Germaine avait pu épouser l'homme de son choix, unissant ainsi le talent et la fortune. Lui avait en elle une compagne gracieuse, intelligente, et n'avait eu à sacrifier aucune de ses légitimes aspirations, tous deux s'aimaient et formaient un couple harmonieux à faire envie...

Elle n'éprouvait pas ce vilain sentiment, mais, quoiqu'elle en dît, la solitude du cœur lui pesait parfois un peu et elle était indulgente aux vieilles filles qui se réfugient dans l'amour des chats et des perroquets.

MADMOISELLE,

J'ai l'honneur de vous demander votre main. Je commence par la fin, mais c'est afin de vous prouver que vous pouvez lire ma lettre jusqu'au bout.

Depuis que je vous ai vue à la noce de votre amie Germaine, j'ai toujours désiré vous revoir et j'en ai eu bien peu souvent l'occasion. J'aurais voulu mieux en profiter mais vous m'intimidez diablement, bien que je ne sois pas timide d'ordinaire. Vous avez pu vous en apercevoir à la conférence où vous avez eu la gentillesse de venir. Du reste, c'était pour vous que je parlais, et aussi pour faire enrager maman qui s'en est bien doutée; et m'a donné un abattage à propos de mes théories sur l'amour libre. Mais, ça m'est égal, elle peut crier, elle finit toujours par faire ce que je veux.

Papa, lui, est moins commode, et m'a demandé si je devenais idiot quand je lui ai fait connaître mes sentiments. Ça ne fait rien. Quand il a épousé maman, elle n'avait pas le sou, et je peux bien faire comme lui, moi qui ai de la galette pour deux.

Il aimeraït mieux me voir faire la fête, mais, depuis que je vous ai vue, ça ne me chante plus du tout, et j'ai acheté une conduite, parce qu'avec vous, je sens bien qu'il ne faudrait pas parler de rigolade.

Alors, voulez-vous que l'on se marie?

J'ai attendu mes vingt-cinq ans pour vous demander cela, afin de pouvoir faire des sommations à papa s'il refuse son consentement, et aussi parce que vous aviez vos tantes et que vous n'auriez pas voulu les quitter. Maintenant vous êtes libre, moi aussi. Papa tient la bourse, mais moi je le tiens par l'amour-propre, et puis je pourrais lui faire de sales farces, qui lui coûteraient plus cher et je ne me gênerais pas.

Enfin, tout le monde me prédit un bel avenir dans la politique, et mon mariage avec une simple ouvrière ne serait pas une mauvaise note pour le parti. Au moins, moi, je mettrais mes actes d'accord avec mes paroles.

Au fond, vous savez, je m'en bats l'œil du par-

Je ne vois que vous là-dedans, et la combine est à votre intention, pour forcer papa à capituler plus vite. Il est froussard comme tout, et la crainte de voir mettre le feu à son usine le ferait aller loin. Pourvu qu'il nous ouvre sa caisse, je ne tiens pas dr. tout à ce qu'il nous ouvre ses bras. Nous vivrons très bien chacun de notre côté. Les vieux ne sont pas si drôles. Papa est rasoir et maman comme une brosse...

Moi, vous verrez, je suis un bon garçon, et l'on ne s'embête pas avec moi. Puis, vous savez, si ça ne bichait pas, le divorce n'est pas fait pour des chiens. Chacun est libre. Vous connaissez mes idées là-dessus.

Je pense que vous serez flattée de ma proposition parce que c'est pas pour dire, il n'y a pas beaucoup de types capables d'en faire autant, et j'aurais pu essayer d'un autre moyen, mais je crois bien que ça ne prendrait pas.

Bien sûr, vous allez être épatée ! et les petites camarades, donc ! Elles en ouvriront des yeux ! Pensez donc ! le fils l'rechet ! de la Maison l'rechet ! du Sentier ! qui pourrait se marier dans la liaute ! ce qu'elles se paieront ma fiole ! Laissez-les dire ! C'est de la jalouse, et elles voudraient bien être à votre place.

Pas besoin de me remercier. Répondez vite : « Oui », tout gentiment. J'en serai rudement content, et vous ne le regretterez pas !

Cette belle épître achevée, Anatole en attendit, confiant, le résultat. Pour la première fois de sa vie, il avait vu ses parents unis pour résister à une de ses fantaisies et en était profondément indigné, comme d'un attentat à son autorité.

Son amour pour Céline n'avait rien de très pur, et s'il avait eu la moindre chance d'arriver à ses fins par un chemin de traverse, il ne se fut fait aucun scrupule d'y entraîner la jeune fille, comme le lui conseillait son père. Mais son expérience de vulgaire séducteur ne pouvait lui servir en l'occurrence, il avait la sagesse de s'en rendre compte et n'était pas homme à se refuser un caprice.

Puis, le plaisir « d'embêter ses auteurs » ajoutait encore à celui qu'il se promettait, et l'ébaudissement de la galerie n'était pas pour lui déplaire.

Aussi escomptait-il presque autant la surprise, les exclamations, la blague de ses amis fêtards que l'orgueil de se pavanez avec sa conquête.

Il rêvait d'un mariage dernier cri : pas de famille, pas de toilette, pas de gêneurs : un souper chez Maxim ou Prunier... enfin un mariage qui n'en ait pas l'air.

— Pauvre pétite ! elle en ouvrira des mirettes !

.....

MONSIEUR,

Je suis très honorée de votre demande et j'apprécie à leur valeur les considérations que vous voulez bien faire valoir. Je vous remercie de votre généreuse proposition et je suis touchée de vos sentiments, mais je suis de votre avis « il faut mettre ses actes d'accord avec ses principes » et les miens ne me permettraient pas d'entrer dans une famille contre son gré, même si j'aimais... et ce n'est pas le cas. Je n'en suis pas moins sensible aux choses honnêtes que vous voulez me dire et je fais des vœux pour votre bonheur.

Céline BOUSQUET.

Abasourdi par cette réponse imprévue, le pauvre Anatole ne songea même pas à cacher sa déconvenue à sa mère. Elle ne pouvait que s'en applaudir, mais par une inconséquence maternelle, plus fréquente qu'on ne croit, elle en ressentit une violente indignation et déclara rageuse :

— Elle a de la chance de n'être pas dans nos ateliers, je la flanquerais à la porte.

XII

Dans la chambre close, devant la cheminée vide, Céline rêvait ; comme sur l'écran lumineux du cinéma, les tableaux défilaient, et elle revivait cette

journée dont elle savourait la douceur, dans toute sa plénitude.

Pourquoi ?

La semaine précédente, son parrain lui avait écrit :

Il paraît que tu es un peu pâlotte, ma petite Céline. J'ai su cela par ton amie Germaine, en visite ici. La chose n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd, bien que mon ami Gontran entende un peu dur. Il me charge de t'inviter à venir passer ton premier dimanche libre entre deux vieux hiboux, passablement déplumés, qui sont actuellement les seuls hôtes « de ces bois », mon filleul étant retenu en Espagne par les affaires de son oncle Lebrissay qui lui donne pas mal de tablature. Ce serait donc charité de venir nous distraire un peu et, la nature aidant, tu n'aurais pas à le regretter.

Cette saison a des tons merveilleux à ne plus oser regarder sa palette. Les feuilles tombent avec la majestueuse lenteur des choses immuables, certaines de renaître éternellement. Tes voiles noirs seront en harmonie avec le décor automnal et, si tu repars avec des joues plus roses, je bénirai une fois de plus les délicates inspirations de l'amitié. Arrive le plus vite possible ; c'est l'été de la Saint-Martin, il faut se hâter d'en profiter, et tu es sûre qu'il ne nous tournera pas la tête.

Cette invitation, la première, avait un peu surpris la jeune fille, mais elle l'avait acceptée simplement, comme elle était faite. Elle avait entrevu quelquefois M. de Rieulle à l'Institut, quand son parrain lui donnait une carte pour une belle séance ; ou, dans sa loge, à l'Opéra, quand Germaine l'y emmenait entendre une œuvre intéressante, mais c'était tout, et, si elle le connaissait de réputation, par l'affection qui l'unissait au vieil artiste, elle ne l'avait jamais approché.

L'absence d'Olivier la mettait aussi plus à l'aise.

On a beau n'être ni romanesque ni ambitieuse, il est plus facile de répondre vertement aux propositions matrimoniales d'un Anatole Fréchet, que de chasser l'image discrète du gentil compagnon d'un jour qui ne demande rien, que l'on n'a

plus revu... et qui vous a probablement oubliée.

Au reste, elle ne se défendait pas autrement de penser à lui ; c'était un joli et frais souvenir, telles ces bulles de savon aux reflets irisés que l'on suit d'un œil complaisant, mais que l'on crève en voulant les saisir et qui ne laissent aux doigts qu'une goutte d'eau sale. Aussi préférerait-elle rester sur sa première impression fugitive et gracieuse. Une seconde épreuve est peut-être été moins réussie, surtout dans ce cadre doré qui accuse souvent certaines imperfections.

A l'arrivée du train, elle aperçut un grand vieillard fouillant les wagons d'un clair regard de chasseur... A la vue des voiles de deuil, il s'approcha courtoisement pour aider la jeune fille à descendre.

— Mademoiselle Bousquet ?

— Oui, Monsieur.

— Votre parrain n'est pas là pour vous présenter, sou vieil ami de Rieulle, mais nous nous connaissons tout de même. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Et moi aussi, Monsieur. Mais mon parrain n'est pas malade ?

— Une intempestive attaque de goutte. Oh ! rien de grave, il est condamné à rester en pantoufles, voilà tout.

Une charrette anglaise, attelée de ses trotteurs, attendait le vieux gentilhomme qui prit les guides, avec un plaisir évident.

— Si mon neveu était ici, il nous aurait offert son auto, mais je suis réfractaire à ce genre de sport.

Assise derrière lui, elle respirait à pleins poumons cet air vif qui lui fouettait les joues... le vieillard se retournait de temps en temps pour lui parler, et son bon sourire la mettait en confiance, comme avec un ancien ami.

Le malade les attendait dans un fauteuil, la jambe étendue, et l'on déjeuna de bon appétit, dans une petite salle à manger intime qui rappelait les petits appartements de Trianon. La conversation était enjouée et sérieuse, mais les deux vieux hiboux, comme ils se qualifiaient gaiement eux-mêmes, cherchaient à se mettre au diapason

de la gentille fauvette dont le ramage les réjouissait.

Un peu intimidée d'abord, elle s'était bien vite sentie à l'aise, devinant bien toute l'indulgence de ce très grand seigneur pour les petites gaucheries qu'elle pourrait commettre. Ce qu'il sondait en elle, avec un tact parfait nuancé de délicate bonté, c'était l'âme, les sentiments, charmé de les trouver à la hauteur.

Après le café, on alla faire un tour dans le parc, pas bien loin ; un valet de chambre poussait le fauteuil du malade que chacun saluait, avec la cordialité des vieux serviteurs pour tout ce qui tient à « la famille ». Les enfants venaient quêter un bonbon que le châtelain tirait de sa bonbonnière ; au chenil, les chiens passaient leur tête entre les barreaux pour réclamer une caresse. L'un d'eux avait les oreilles basses, l'air triste. Le garde Bernard dit avec autorité :

— C'est le chien de M. Olivier, il s'ennuie.

Un palefrenier promenait un beau pur sang.

— Comment va *Milord* ? demanda M. de Rieulle.

— Le vétérinaire le trouve un peu mieux, Monsieur le marquis, quand M. Olivier reviendra, il sera peut-être guéri.

Pour tous ces simples, le jeune maître était déjà héritier de leur dévouement, autant que du domaine.

Absent, il était peut-être plus présent ; son nom revenait sans cesse dans la conversation des deux vieillards ; il résumait leurs suprêmes espoirs et Céline n'entendait que son éloge. Celui-là serait le vrai riche, utile, intelligent et bon, qui saurait employer cette fortune si néfaste aux mains d'un Anatole Fréchet ou des demoiselles Le Tilleul.

— Sont-elles heureuses, enfin, avec leur fameux million ? demandait le vieil artiste.

— Ne m'en parlez pas, parrain, elles qui étaient si unies, les voilà qui se déchirent.

— L'argent est la pierre de touche qui fait ressortir l'alliage.

— Alors je ne souhaiterais pas d'être riche.

— Ce ne serait pas la même chose, fillette.

— Pourquoi? je ne suis pas meilleure qu'une autre, et moindre tâche, moindre effort.

— Une de mes grand'tantes, qui avait travaillé pour vivre pendant l'émigration, répétait dans sa vieillesse : « Ah! le bon temps où l'on était si malheureux ! »

— Sa jeunesse devait avoir une bonne part de ses regrets.

— Très probable. C'est si beau la jeunesse.

— Une vieillesse comme la vôtre, ce n'est pas vilain non plus, parrain.

— Même avec la goutte?

— Elle n'est pas inutile pour vous faire apprécier votre belle santé. Je crois que tout a du bon, même le mauvais.

— Vous avez un heureux caractère, mademoiselle Céline, dit le marquis amusé.

— Oui, Monsieur, et j'en remercie le bon Dieu et mes parents, car, pour mon compte, je n'y ai aucun mérite : Rien ne me coûte, rien ne me blesse, tout me charme. C'est le plus grand bonheur, et je ne le changerais avec personne.

— Vous avez peut-être raison.

— Pourtant la fortune a aussi ses avantages et son utilité, petite.

— Mais ce doit être un grand travail, surtout quand on y a pas été habitué tout enfant.

— Ne l'avez-vous jamais désirée?

Elle eut une imperceptible hésitation...

L'espace d'un éclair, elle entrevit, dans ce cadre harmonieux, une épouse heureuse, à côté d'un joli dragon...

Elle aurait de la chance, celle-là.

Mais ce n'était pas sa fortune qu'elle lui enviait, et elle put répondre sincère :

— Non, Monsieur.

— Alors, si vous aviez à formuler trois souhaits?

— Je demanderais travail, santé, affection. Avec ça, on ne doit jamais être à plaindre.

— Mes compliments, mademoiselle Céline, ma grand'tante n'eût pas mieux dit, et je ne m'étonne pas que vous ayez beaucoup de ses traits ; l'on

prétend qu'ils sont le reflet du caractère. Je veux vous montrer son portrait et vous conter son histoire.

Et tandis qu'elle examinait curieusement la délicate miniature, un peu effacée, où flottait un mélancolique sourire d'aïeule ; — que le vieux Daniel tisonnait quelques sarments, — que le Bien-Aimé souriait au-dessus de la cheminée à l'évocation des jolies marquises du temps passé, — simplement, M. de Rieulle retraca l'histoire de la « dame à la fleur ».

Elle pouvait se résumer en deux mots : dévouement fraternel.

Ce sentiment, qui avait rempli sa vie, avait fait à la fois sa joie et son tourment.

Deux frères en avaient été l'objet : Petite sœur de l'un, grande sœur de l'autre, elle leur avait partagé également son cœur. L'un, proscrit pour avoir désobéi à son père, avait quitté la maison paternelle quand l'autre y avait fait son apparition, mais si le dernier avait eu tous les soins de Sylvette, l'aîné avait eu toutes ses prières.

Trop jeune, lors de la rupture, pour en bien comprendre les motifs, et son père ne parlant jamais du transfuge, — effacé du livre de famille, — elle ne gardait que le souvenir de son dernier baiser, et c'était assez.

Pour certaines âmes très aimantes, la distance grandit les objets au lieu de les diminuer. Ce qu'avait été son frère Jean ? nul ne le savait au juste, mais pour le petit Philippe, qui le voyait à travers les yeux purs de sa douce sœur, c'était un héros des « contes bleus » et bien qu'invisible, son prestige l'emportait sur celui du père lui-même. Au début de la Révolution, il envoya ses deux enfants en Angleterre et, leurs ressources épuisées, ils auraient connu la pire détresse sans le courage et la résolution de Sylvie. Grâce à son intelligente activité, elle parvint à gagner le pain quotidien et, un millier d'écus lui étant un jour tombé d'Amérique, par la main d'un sollicitor, elle ouvrit une boutique de fleuriste si bien acha-

landée, qu'elle parvint à éléver convenablement son jeune frère.

Naturellement ce fut au grand aîné qu'elle attribua ce secours inespéré et vers lui que monta sa gratitude, mais il ne donna plus signe de vie. Quand la Restauration leur permit de rentrer dans leurs biens et leur foyer, les deux orphelins recherchèrent les causes du drame qui avait divisé la famille : un mariage clandestin motivait le courroux paternel et le départ du rebelle pour le pays de Washington, mais il fut impossible de retrouver sa trace et de savoir s'il avait laissé des descendants.

— Que tes enfants ne négligent rien pour retrouver les enfants de Jean, répétait encore la « dame à la fleur » à son lit de mort, je ne serai tout à fait contente qu'en les voyant la main dans la main.

Son vœu ne s'était pas encore réalisé...

— Et ne se réalisera probablement jamais, conclut le vieil artiste ; cent ans écoulés, la prescription est plus que suffisante.

— Il n'y a jamais prescription pour les dettes de cœur, ami, et je serais trop heureux de payer la mienne.

Dans la chambrette close, devant la cheminée vide, Céline rêvait... L'odeur âcre des merveilleux chrysanthèmes, rapportés des serres du château, emplissait le petit logis et, sous ses yeux mi-clos, elle évoquait une boutique de Picadilly dont la bouquettière, exilée de Trianon, avait su garder le sourire... Savait-elle ce que c'était que l'exil ? la petite midinette de la rue Saint-Paul, qui foulait toujours le pavé parisien ? pouvait-elle comprendre les sentiments, les émotions d'une fille de race, la fille d'artistes, petite-fille d'artistans, qui n'avait en que quelques degrés à redescendre ?

Mais, pendant cette inoubliable journée et dans ce cadre si différent du sien, elle avait eu dans toute sa plénitude cette impression de complète harmonie si rare et si précieuse quand on se sent vraiment au diapason. Elle en ressentait un naïf

étonnement et, dans sa petite tête raisonnable et raisonneuse, elle en cherchait vainement le pourquoi. Elle était cependant bien loin des grands seigneurs et des grandes dames et avait dû commettre plus d'une fausse note.

Pourquoi avait-elle la même façon de penser, de sentir, la même conception un peu chimérique du devoir, de l'honneur ? Y a-t-il d'autres liens que ceux du sang ? quelque chose de comparable aux affinités électives, sorte de fil invisible tenu et résistant. Mais jamais, en aucun lieu, ni avec personne, elle ne s'était trouvée si complètement en confiance... en famille.

Et l'image du joli dragon pourrait bien encore se présenter, elle l'exorciserait avec une simple fleur.

XII

Le lendemain, Céline arriva la première à l'atelier.

Le père François, encore occupé à balayer, observa d'un ton bourru :

— Celles qui font la fête le dimanche sont en retard le lundi.

— Non, c'est moi qui suis en avance, dit tranquillement la jeune fille en ôtant son chapeau.

— Vous excusez toujours les autres ; vous auriez pourtant aussi besoin d'un peu de bon air.

— Je viens d'en prendre, j'ai passé la journée d'hier à la campagne.

— Vous devriez y retourner, sans vous commander, vous avez le teint plus rose et du soleil dans les yeux.

Très galant ! voilà mon remerciement.

Elle lui tendit quelques chrysanthèmes.

— Vous avez pensé à la petite. Vrai, c'est trop gentil. On aurait du plaisir à se donner de la peine pour vous.

Il regardait les fleurs, tout attendri, cherchant à exprimer sa gratitude.

— J'sais pas dire... j'suis un vieux qu'aime pas les jeunes... mais vous... mademoiselle Céline... si vous partez, si vous quittiez la maison... j'en aurais un chagrin... un chagrin!...

— Pas de danger, père François, j'ai fait un bail, et... à moins qu'on ne me remercie...

— Pour ça non... même...

Il se tut ; la « première » entrat ; elle avait l'air triste, un peu las. Son bonjour fut moins cordial qu'à l'ordinaire, et elle enveloppa d'un regard soupçonneux le livreur et la jeune fille.

— Seriez-vous soufrante, mademoiselle Sidonie ? demanda amicalement cette dernière.

— Non, ma petite, mais je vieillis, et ce n'est pas gai quand on doit gagner sa vie.

Elle était depuis si longtemps dans la maison qu'elle semblait en faire partie intégrante, mais elle devenait un peu dure d'oreille, sans vouloir l'avouer. Elle vivait dans une crainte perpétuelle : Résilier ses fonctions, c'était un sacrifice au-dessus de ses forces. Dans son existence close et esseulée, le magasin était le pendant du bureau pour certains fonctionnaires. Dans sa demeure propre, dont elle passait le dimanche à faire la toilette, elle s'ennuyait mortellement et, tout en prétendant aspirer au repos, elle eut été désolée d'être prise au mot.

Céline lui avait d'abord inspiré quelque défiance, puis elle avait été conquise comme les autres. Maintenant, elle passait par des alternatives d'inquiétude et de confiance dont il était difficile de ne pas s'apercevoir. Mais, avec ses tantes, l'orpheline avait acquis l'expérience et la pratique de ces « demoiselles prolongées », selon une amusante expression. Sous les rides et les cheveux gris, elles restent parfois d'un maniement très délicat, comme certaines porcelaines fragiles.

Aussi, ce matin-là, devant la réticence du garçon de magasin et la douloureuse crispation de la vieille fille, Céline dit bravement :

— Pourquoi vous tourmenter ainsi, mademoiselle Sidonie ? tout le monde vous aime, la patronne vous considère et personne ne voudrait vous faire de la peine. Chacune de nous vous aiderait volontiers, et moi, la première, si vous le voulez bien. La maison n'en souffrirait pas, vous non plus.

Impossible de résister à la franchise de son accent.

— J'aimerais encore mieux vous voir à ma place que toute autre, murmura la première.

— Mais je n'y tiens pas du tout. D'ailleurs je doute fort que l'on songe jamais à me la proposer, mais, en tout cas, je ne l'accepterais pas, vous étant là.

— Vous êtes trop gentille, je voudrais vous embrasser.

— Ne vous gênez pas... c'est un plaisir que je n'ai plus guère.

Et elle lui tendit ses joues fraîches.

La vieille demoiselle la retint un moment tout près d'elle et, la regardant bien en face :

— Dites-moi, ma petite, vous n'auriez pas remarqué ? j'ai parfois des bourdonnements qui me fatiguent, et je crains de laisser échapper un mot par ci, par là...

— Je ne m'en suis pas aperçue, déclara la jeune fille qui avait toujours soin de hausser le ton en lui parlant.

— Le fait est qu'avec vous, ça ne m'est jamais arrivé... mais avec les autres ?

— C'est possible, Mademoiselle, un reste de grippe, probablement, ça passera.

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincue.

Elle avait l'âme légère et cet apaisement qui suit les résolutions viriles. Les victoires remportées sur soi-même ne sont pas les plus éclatantes, mais elles donnent toujours une plus-value et n'ensanglantent pas le champ de bataille.

En entrant, Nichette dit étourdiement :

- Il y a de la joie dans l'air.
- Un gros lot? demanda la grande Julie.
- Un mariage?
- J'aimerais mieux le million.
- Moi, le mari.
- Moi, les deux.

C'était un ramage d'oiseaux jaseurs ; sur un mot chuchotté par Céline, il devint bientôt plus bruyant, et M^{me} Sidonic essayait vainement de prendre un air sévère :

— Un peu plus bas, Mesdemoiselles, on ne s'entend pas.

Céline contemplait ce petit monde, où s'écoulerait sa vie... les grands espaces sont-ils si nécessaires ?

Quand on sait regarder et souffrir, on sait tout.

Le « voyage autour de ma chambre » ne vaut-il pas des explorations plus lointaines ? et est-il besoin des pommes d'or du jardin des Hespérides pour semer du bonheur autour de soi ?

Et les pommes d'amour ?

Elle n'y goûterait probablement jamais ; son cœur serait-il sans emploi pour cela ? N'y a-t-il pas toujours de vieilles détresses à consoler... de jeunes aussi, parfois ?

Nichette parlait haut (c'était la consigne) et faisait ses réflexions sur une nouvelle locataire de la rue Lepic, où sa tante était concierge.

— Faut croire qu'elle est un peu loufoque, crainte de ne pas être à la hauteur de la Butte, elle voudrait se promener, avec des échasses, sur le dôme du Sacré-Cœur. Jamais le plus marteau n'a eu des imaginations pareilles. Elle fait servir le thé par terre, dans son atelier, où il y a un tapis épais comme la piste du Nouveau-cirque et vert comme du gazon ; elle enfile une peau d'ours, comme robe de chambre. Enfin, elle veut inaugurer la série de ses réceptions par une soirée où l'on sera déguisé en bêtes : rien que de vilaines bêtes : des araignées, limaces, chenilles... ce sera dégoûtant ! Y aura guère de femmes ! Elle les

aime pas, du reste ! Elle préfère les beaux garçons, y en a un qui ferait bien mieux de rester chez lui...

Elle n'osait le désigner plus clairement pour ne pas faire de peine à l'amie de Germaine, mais, avec son dévouement de bon chien, elle jugeait l'avis utile.

— C'est un type ! ta demoiselle Marteau !

— Et quel type ! elle touche à tout ! débinez tout ! abîme tout ! Elle prétend donner des leçons à un Prix de Rome. Qu'est-ce qu'elle peut bien lui apprendre ? Et il est assez benêt pour l'écouter. Elle va fonder un journal artistique qu'elle prétend rédiger toute seule, et elle a acheté une machine à écrire qu'elle tapote toute la journée. Faut-il qu'un pigeon soit pigeon pour se laisser plumer par une pintade pareille.

Céline n'avait pas l'air de comprendre, mais ce n'étaient pas les premiers bruits fâcheux : chez les Fréchet (Maison Potin et C^e, disait jadis Urbain) et chez les demicelles Le Tilleul, où la tisane tournaient au vert-jus, les propos n'étaient pas plus charitables.

Seule, naturellement, Germaine ne se doutait de rien.

XIV

Urbain rentrait à Passy de méchante humeur. Il avait la tête lourde, le cœur barbouillé, l'esprit maussade.

La veille, il avait téléphoné de Rieulle qu'il serait retenu jusqu'au lendemain par ses travaux et, prenant le train du soir, il était arrivé pour dîner au Terminus, où il avait retenu une chambre. Un costume de ver-luisant l'y atten-

dait, il l'avait enfilé, en avait été satisfait et s'était fait conduire rue Lepic, enchanté de son escapade.

Il était bien libre d'aller où il lui plaisait, et s'il avait exprimé sa volonté d'assister à la crème-maillère d'Arabelle, nul ne se fût avisé de le trouver mauvais. Mais Germaine était un peu souffrante ; mieux valait lui éviter une contrariété ; pauvre petite !... et il souriait, indulgent, bon prince. Pour un peu il se fût voté des félicitations.

Quant à se reprocher sa duplicité, à s'inquiéter de l'impression qu'elle pourrait produire sur une nature loyale et fière, si un hasard malencontreux trahissait cette fugue extra-conjugale ? Il n'y songeait même pas. La franchise n'avait pas de plus chaud défenseur : il l'affectionnait même brutale... pour les autres... mais il la remettait prudemment au fourreau plutôt que d'égratigner son épiderme.

Bien qu'il fût déjà assez tard, il arriva bon premier. Dans ces sortes d'exhibitions, chacun escompte son entrée et ne se soucie pas de parader devant les banquettes. La maîtresse de céans, qui commençait à s'ennuyer, l'accueillit avec son plus gracieux sourire. Elle était en araignée, rappelant un ballet récent qui avait un grand succès au Théâtre des Arts.

Dans sa soif d'excentricité, sa crainte du banal et du « déjà vu » ses « bêtes » ne devaient rappeler ni *Chantecler*, de glorieuse mémoire, ni *Les Fables de La Fontaine* qui avaient fait florès au noble Faubourg. Rien de ce qui brille, court, vole au grand soleil ; seule la gent souterraine, qui rampe, se glisse, se cache, devait être représentée. Ce n'était pas des plus faciles, mais l'ingéniosité des costumiers n'est jamais en défaut et Urbain, avec un maillot de soie souple et onduleuse, une lampe électrique sur son bonnet, avait trouvé moyen d'allier le réalisme et la fantaisie.

Arabelle l'en félicita chaudement. Il n'en éprouva pas moins une légère déception de-

vant l'absence de public, et se montra peu sensible au plaisir du tête à tête, pas bien long du reste : Les cloportes, limaces, escargots, chenilles, taupes, grouillant derrière lui sur l'escalier. Les uns arrivaient à plat ventre, les autres s'agrippaient aux rideaux ; celui-ci poussait devant lui une coquille en carton, celle-là se cognait à tous les meubles... et c'étaient des exclamations, des rires, des présentations bouffonnes, des reconnaissances à grand fracas...

— Ah ! mon vieux, t'es donc pas encore dans la verdure ? C'est gentil de lâcher la coupole pour notre grimpette.

— Maître de l'esthétique, comment trouves-tu la mienne ?

— Ver luisant, amoureux d'une étoile... vous êtes pris dans la toile.

Traité familièrement en maître de maison, Urbain n'en était pas autrement flatté, et les façons dégagées de sa cousine ajoutaient encore à son agacement.

Un peu embarrassée de son personnage dans ce milieu, en somme nouveau pour elle, son aplomb s'étayait de l'autorité d'un artiste arrivé, classé, côté. Sa présence rehaussait le prestige de la petite fête, et elle affectait de ne pas le traiter en invité, réclamant son aide pour faire les honneurs.

C'était très maladroit... ou très adroit !

L'élément féminin, assez rare et pas de premier choix, était représenté par quelques bas bleus, théâtreuses, pseudo-artistes dont le maquillage et les propos hardis ne rehaussaient pas la séduction.

Et, malgré lui, le jeune mari, en rupture de foyer, évoquait le joli nid, douillet et harmonieux où, devant une travailleuse, Germaine avait aux doigts quelque mignon bonnet ou quelque minuscule brassière... car la première fleur attendue s'annonçait pour le printemps. Il essayait de chasser cette vision conjugale, et de jouir, en garçon, de ce petit voyage au pays de Bohême... Il ne s'y sentait plus au diapason.

Tout en méprisant la bourgeoisie, s'était-il donc

embourgeoisé? mais cette atmosphère frelatée lui devenait irrespirable. Le sans-gêne, le débraillé dont Arabelle affectait de rire très haut, lui semblaient d'une vulgarité choquante. Il gardait la mine hautaine et répondait froidement aux tentatives de rapins attardés, rappelant des fumisteries d'atelier. Le décor, le service, le ton, les costumes, l'esprit, tout lui paraissait mesquin, grossier, de mauvais goût. A son insu, il était devenu plus difficile et s'était affiné au contact d'une femme très fine. Aussi, quand après le souper on proposa des courses à plat ventre sur le fameux tapis, en guise de cotillon, il profita de l'enthousiasme soulevé, pour s'éclipser à l'anglaise, ensiler son pardessus et aller se coucher sans attendre la fin.

Il dormit mal, et, le matin, il eut peine à attendre l'heure du premier train pour rentrer sans invraisemblance.

A la grille, le médecin descendait de son auto.

— Germaine n'est pas souffrante, docteur? interrogea-t-il inquiet.

— On vient de me téléphoner à son sujet... Vous n'étiez donc pas là?

— Non, j'arrive.

Mme Deschaumes attendait toute émue :

— Vous voilà, docteur, et vous aussi, Urbain. Tant mieux, nous avons eu bien peur.

Était-ce la mort subite de la grand'mère de Guingamp qui avait provoqué cet accident?... Germaine avait dû prendre le lit.

Urbain s'était précipité dans la chambre.

Toute blanche, étendue à plat sur le matelas, sans oreiller, le nez pincé, les lèvres exsangues, elle lui parut si défaite qu'il la crut perdue et se jeta sur elle d'un grand élan.

Elle le repoussa d'une main faible.

— Comment, chérie, tu ne veux pas m'embrasser?

— Laissez-la tranquille, intervint le médecin avec autorité, il ne lui faut pas de nouvelles émotions, et je ne veux personne dans la chambre.

Entraînés par sa belle-mère, le jeune mari alla

s'effondrer dans son cabinet où M. Deschaumes se promenait très soucieux.

Pressés de questions, les pauvres parents ne pouvaient eux-mêmes s'expliquer cette révolution. Germaine aimait beaucoup sa grand'mère, mais à son âge, ce n'était pas de l'imprévu, et d'abord elle avait pris la dépêche avec calme, regrettant seulement que son mari ne fût pas là.

— J'ai voulu vous téléphoner, observa tranquillement M^{me} Deschaumes, mais je n'ai pas pu avoir la communication...

Urbain eut un soupir de soulagement.

Il n'en était pas moins très malheureux ! Cette pauvre petite figure à peine entrevue... ce geste singulier...

Quand le docteur sortit de la chambre, il l'interrogea anxieusement.

— Mon Dieu, mon cher Monsieur, c'est un accident très réparable, plus tard ; pour le moment, il faut renoncer à vos espérances paternelles.

— Mais ma femme?... elle n'est pas en danger, au moins?...

— Non, bien que très ébranlée moralement... la déception s'ajoutant à son deuil, sans doute?

— Je vais la consoler, pauvre petite

— Non, s'il vous plaît, Monsieur. Elle a surtout besoin de calme et je consigne absolument sa porte... à vous, particulièrement. Si vous vouliez être bien raisonnable, et réaliser son plus cher désir, vous partiriez en Bretagne avec M. Deschaumes. Elle serait heureuse de votre présence là-bas ; ce serait une diversion pour vous et une tranquillité pour elle.

— C'est elle qui me le demande?

— Oui, cher Monsieur, et je me permets d'insister dans l'intérêt de son repos.

— Je n'ai donc qu'à m'incliner, bien que cela me coûte beaucoup... beaucoup.

Il en était réellement très chagrin et un peu vexé... il se croyait plus indispensable... Décidément, inutile de se reprocher sa petite fugue. Enfin, puisque la Faculté s'était prononcée ! Pauvre petite !

Pénétré de la générosité de son sacrifice, il réclama simplement le droit de l'embrasser... Mais elle semblait reposer et il dut se borner à effleurer de ses lèvres les lourds bandeaux noirs encadrant le pur ovale de marbre.

XV

— J'ai du chagrin, ma chérie. . .

Céline lui serra doucement la main et posa sa joue contre la sienne.

— Ne te fatigue pas ; je te comprends, tu n'as pas besoin de parler ; mais c'est espoir remis, non perdu, j'en serai quitte pour attendre un peu le filleul ou la filleule demandé.

— Si ce n'était que cela.

Impossible de se méprendre à cet accent de déresse et d'amertume. Comme elle l'avait pressenti déjà, il y avait à cet accident, frappant son amie dans ses espérances de maternité, des causes douloureuses atteignant peut-être l'épouse ?

Mais la jeune fille n'en laissa rien paraître et se borna à embrasser plus tendrement la malade.

— Si tu savais, ma pauvre petite ! Ne te marie pas, va, tu feras mieux ! La tante Argan avait raison ! Oh ! combien ! J'ai cru être aimée... j'ai été trompée... trahie, bassement. Ah ! si tu savais !

Mais Céline ne voulait rien savoir. Doucement, fermement elle essayait d'arrêter le flot de paroles, essuyait les yeux noyés, séchait les larmes sous ses baisers, berçait la jeune femme comme un petit enfant.

« Il ne fallait pas se monter la tête, se meurtrir le cœur à plaisir, s'en rapporter aux apparences... »

— Si ce n'étaient que des apparences.

— Ni aux certitudes souvent aussi trompeuses.

— J'ai des preuves : Urbain ne m'aime plus, il ne m'a jamais aimée.

— Si l'un est aussi exact que l'autre, voudrais-tu me dire pourquoi il t'aurait épousée ? Ce n'est pas pour ta fortune ?

— Il affecte de la mépriser.

— Pour la position de tes parents ?

— Il les trouve bourgeois... et moi aussi.

— Alors, il faut bien que ce soit pour ta personne, ma jolie. Seulement, avec les cerveaux d'artistes, il faut faire la part de l'imagination, la folle du logis... C'est une rivale peu dangereuse, à condition de ne pas lui donner trop d'importance.

— Non, c'est une laide et triste réalité.

— Allons donc, charmante, bonne, belle, intelligente comme tu l'es, Urbain t'apprécie trop pour chercher ailleurs... ce qu'il ne trouverait pas. Il t'a élevé dans son cœur un piédestal dont il ne te fera jamais descendre... mais que veux-tu, il est resté gainin et rapin. Il se laisse peut-être aller à charbonner sur le socle... il en sera quitte pour se laver les mains.

— Non, il me trouve trop simple, trop réservée dans mes propos et ma toilette. Je ne peux pourtant pas aller habiter Montmartre et parler argot pour lui complaire.

— Garde-t-en bien ! tu perdras trop au change, et lui aussi. Un servent de la grande musique ne saurait longtemps prêter l'oreille aux flonflons de la musiquette.

— Tu juges cela en jeune fille très pure...

— Et très avertie aussi. Tu penses bien qu'à l'atelier j'entends plus d'une confidence... ça me permet de donner parfois un bon conseil à de pauvres petites, bien loin de toi... et cependant bien près... Il y a une franc-maçonnerie du cœur qui rapproche les distances, et toutes les femmes sont sœurs par un petit côté.

— C'est vrai, je me confie plus volontiers à toi qu'à maman, trop aveuglée sur son gendre, ou à papa, peut-être trop clairvoyant.

— ... Et tu souffrirais encore plus d'un blâme,

— Tu me connais encore mieux que personne. Tu sais dans quels sentiments je me suis mariée. J'aimais Urbain. Je me suis donnée toute à lui... je ne lui demandais pas la réciproque... Nous ne saurions remplir entièrement la vie d'un homme supérieur : le travail, l'ambition, l'art, la politique y tiennent une place légitime. Peut-être même m'aurait-il trouvée indulgente pour un entraînement d'artiste, mais dans ma maison, notre famille... quelqu'un à qui je serre la main.

— Tu dois te tromper.

— Tiens, lis.

Elle lui tendit un papier froissé, caché sous son oreiller.

— Une lettre anonyme ! Comment, toi, Germaine ! tu peux te salir les yeux à ces choses-là.

— Je l'avais d'abord prise pour un prospectus.

— Ah ! oui, elle est écrite à la machine ! dernier mot du progrès ! Pas besoin de déguiser son écriture.

En phrases d'une compassion insidieuse, on prévenait la jeune femme des fréquentes visites de son mari, rue Lepic.

— Et puis après ? dit tranquillement Céline, Urbain ne se cache pas d'aller chez sa cousine.

— Oui, je me suis dit cela, mais, la veille de l'accident, Urbain était à Rieulle, il a téléphoné qu'il ne rentrerait que le lendemain. Le matin, en apprenant la mort de ma pauvre bonne maman, j'ai craint qu'il ne fût retenu et j'ai téléphoné moi-même. Le domestique m'a répondu que M. Tréey était parti la veille au soir.

— Alors ?

— Alors, je me suis souvenue d'une discussion à propos de cette folle d'Arabelle et de son bal des bêtes, qui devait avoir lieu à cette date. C'est certainement chez elle qu'il a passé la nuit.

— C'est tout ?

— Non, en m'embrassant, il a osé dire qu'il revenait de Rieulle.

— Tu n'as pas protesté, au moins ?

— Non.

— Eh bien, continue. Au fond, il n'y a pas de

quoi fouetter un chat. Urbain, qui est assez autoritaire, aura voulu t'éviter une contrariété en agissant à sa guise.

— On voit bien que tu n'es pas mariée.

— Si je l'étais, je tâcherais de raisonner de même et de faire ma provision de patience en entrant à la sacristie.

— *La Chanson de la Mariée de la tante Argan?*

— Mon Dieu, oui, et aussi le conseil de la chère bonne maman qui vient de vous quitter : « S'oublier en s'aimant, s'aimer en s'oubliant. »

— N'oublie pas qui veut.

— Bah ! c'est une qualité... ou un défaut de notre race... et nous sommes Françaises, ma petite.

Céline laissa son amie un peu plus calme. En revanche, passé le seuil du petit hôtel de Passy, elle l'était elle-même beaucoup moins et cherchait vainement à mettre un peu d'ordre dans ses idées.

— Tout de même, ce serait trop fort.

Dans une des allées paisibles, elle s'arrêta pour relire le venimeux billet qu'elle avait glissé dans son réticeule. Elle en éplichait les phrases, les termes, la tournure, l'orthographe. Il n'y avait ni fautes ni incorrections trahissant une source vulgaire. Par exemple, les ratures, les surcharges, les espacements irréguliers dénonçaient une dactylographie peu expérimentée. Les caractères de la lettre et de l'enveloppe différaient : les uns en italique, les autres en impression ordinaire. Tout cela ne pouvait lui donner grande indication, mais une professionnelle reconnaîtrait peut-être la marque, à des détails invisibles pour elle.

C'était un dimanche, les magasins étaient fermés, mais le lendemain, à l'heure de son déjeuner, elle alla flâner du côté de la Bourse, où les dépôts de machines ne sont pas rares. Elle s'arrêta devant une vitrine de la rue Vivienne où s'éaltaient de nombreux échantillons. L'un d'eux portait cette pancarte :

La Dactyle a un barellet interchangeable qui permet d'employer différents caractères.

Elle entra, se fit expliquer le mécanisme et demanda négligemment s'il y avait beaucoup de machines de ce genre.

— Quelques marques seulement : la *Hammond*, la *Dactyle*.

Céline remercia et s'en alla perplexe : bien qu'elle voulût s'en désendre, elle ne pouvait se libérer de ce vilain soupçon ?

Pourquoi Arabelle se serait-elle dénoncée elle-même ? dans quel but ? Vengeance de femme dédaignée ? revanche de vanité féminine ? combinaison machiavélique pour provoquer une scène de ménage, explication, rupture, divorce ? Peut-être y avait-il de tout cela ?

En brûlant ses vaisseaux, sans doute pensait-elle couper la retraite à Urbain et provoquer quelque sottise irréparable.

Le lendemain, Nichette lui apportait le renseignement demandé, griffonné sur un bout de papier, pour plus de sûreté :

Hammond.

La jeune fille s'y attendait ; elle n'en eut pas moins un sursaut de révolte. Pouvait-on croire à pareille duplicité ? et pouvait-on se laisser berner ainsi ?

Son premier mouvement fut de prévenir Urbain afin qu'il pût souffler lui-même sur le château de cartes, auquel on avait négligé de l'inviter à collaborer. A la réflexion, elle se ravisa. Un homme n'est jamais flatté d'avoir été pris pour dupe. S'il allait obéir aux suggestions de l'amour-propre froissé et considérer cela comme une preuve d'amour (supposition moins blessante pour la vanité masculine). Lui faire jouer un sot personnage devant Arabelle, Germaine, voire même une petite midinette, était peut-être imprudent. Un homme pardonne rarement à une femme de l'avoir humilié.

Mieux valait frapper ailleurs.

Le même soir, en sortant de l'atelier, elle alla bravement sonner à celui de la rue Lepic. Arabelle ~~la regarda~~ sans difficulté, d'autant qu'elle était sans

nouvelles d'Urbain et pas fâchée de savoir un peu ce qui se passait à Passy.

— C'est gentil, Céline, et voilà une bonne fortune assez rare. Je sais bien que vous êtes très occupée et que je perche un peu haut.

— Il n'y a pas de distances quand on peut être utile ou agréable, et je tenais à vous voir le plus tôt possible, ayant un avis à vous donner et un conseil à vous demander.

— A votre service ! Germaine va bien ?

— Un peu souffrante... la mort de sa grand'mère ; elle l'aimait beaucoup, vous savez.

— Oui, rien de grave, j'espère ?

— Non, puisque Urbain a pu partir en Bretagne ; il n'aurait pas quitté sa femme qu'il adore.

— C'est touchant.

— N'est-ce pas ? Aussi, ils ont leurs envieux, comme tous les heureux.

— Que voulez-vous ? c'est humain.

— ...Et vous aussi, continua imperturbablement Céline.

— Vous dites ?

— C'est même à ce propos que je suis venue vous trouver. Vous devez avoir, dans votre entourage immédiat, un ennemi capable de très vilaine besogne. Une lettre anonyme destinée à Germaine est tombée entre mes mains. Elle contient des insinuations propres à troubler un bonheur moins solide, sur des relations bien innocentes, entre cousin et cousine... et j'ai cru devoir vous en prévenir.

Arabelle la regarda éstarée :

— Je tombe des nues, ma chère petite. Je ne me connais pas d'ennemis... et les lettres anonymes, pouah ! on se salit les doigts à cette encrelle.

— Pas avec une machine, dit plaisamment Céline, et vous devez en avoir une... justement !

Elle avisait le petit meuble discret dans un coin.

— Oui, je l'ai achetée récemment, dit Arabelle gênée.

— Vous en êtes contente ?

— Très.

— C'est une *Hammond*, une de celles qui permettent d'écrire en caractères différents, comme ceci, tenez. Vraisemblablement, on s'est servi de votre machine pour cette petite infamie. C'est de l'aplomb.

Arabelle, très troublée, n'osait la regarder, et Céline ajouta de son air le plus aimable :

— Voici l'avis donné; maintenant, le conseil: Dois-je montrer ce papier à Germaine, à son père, à son mari, au commissaire?

Arabelle réprima un léger frisson à cette énumération.

— Oh! gardez, gardez, ma chère, c'est tellement ridicule.

— C'est bien mon sentiment.

— A quoi bon! Germaine ne ferait qu'en rire, c'est probable, mais parfois les jeunes femmes ont des susceptibilités exagérées, et je ne voudrais pas lui causer l'ombre d'une appréhension.

— C'est très généreux.

— D'ailleurs, je suis invitée à une croisière, et je resterai plusieurs mois absente... Les médisances n'auront plus à s'exercer.

Elle tenait à masquer sa retraite devant la galerie représentée à cette heure par une simple midinette. Céline abonda dans son sens et l'on se sépara le mieux du monde.

L'honneur... ou plutôt l'amour-propre était sauf.

Pour certaines natures, rougir devant soi-même est moins sensible que de rougir devant les autres. La fierté saigne. La vanité crie.

Tranquille du côté d'Arabelle et d'Urbain, Céline l'était beaucoup moins de celui de Germaine.

Avec sa nature droite et fière, il lui serait bien difficile de garder le silence vis-à-vis de son mari et, si elle se taisait, son attitude distante ne serait-elle pas le pire reproche. Pour l'amener à déssamer, il faudrait lui trouver des torts à elle-même, elle s'y prêterait aisément : elle aimait.

Après avoir bien réfléchi, la jeune diplomate se décida à profiter de l'absence d'Urbain. Elle trouva son amie un peu détendue. Le nervosisme inquiétant avait fait place à une sorte d'alanguissement,

ajoutant à son charme de créole. Quand Céline se fut assise à son chevet, après l'avoir tendrement embrassée, elle lui demanda avec quelque malice :

— Tu as ton air d'avocat ; as-tu encore un plaidoyer tout prêt ?

— Non, un réquisitoire.

— Contre mon mari ?

Il y avait une nuance d'inquiétude... L'avocat en augura bien.

— Non, ma belle, contre toi.

— Par exemple, je suis curieuse d'entendre cela. Elle s'accouda sur son oreiller.

— Vois-tu, ma petite Germaine, si j'avais l'honneur de porter la toge et la barrette, je me serais fait une spécialité tout indiquée pour notre sexe, et un peu trop négligée : « Avocat contre divorcés » et j'aurais employé toute mon ingéniosité à les empêcher d'aboutir, couvainue que, neuf fois sur dix, la désunion provient d'un tiers qui, consciemment ou inconsciemment, a travaillé à faire de l'irréparable.

— Les intéressés y sont bien aussi pour quelque chose ?

— Pour beaucoup moins. Prenons, par exemple, l'affaire Trécy...

— Il n'est pas question de divorce.

— Naturellement, mais désunion... et sais-tu par la faute de qui ?

— Dame, pas par la mienne.

— Ni par celle d'Urbain, mais pour le plaisir et le bénéfice d'une rivale dégue dont tu faisais le jeu...

— Comment cela ?

— C'est très simple.

Sans lui rien déguiser, elle lui conta en détails ses soupçons, son enquête, sa démarche et le succès qui l'avait couronnée.

— Vois-tu, ma chérie, la lettre anonyme, comme toutes les armes lâches, se retourne quelquefois contre ceux qui y ont recours. Le dénonciateur se dénonce lui-même. « Cherche à qui le crime profite » dit un vieil adage.

— Tu crois que c'est Arabelle ?

— J'en suis absolument sûre, et c'est le meilleur témoignage de l'innocence d'Urbain. Peu confiante dans son empire sur lui, elle comptait provoquer une scène de ménage dans laquelle il se serait d'autant plus fâché qu'il avait moins de torts et, avec votre caractère à tous deux, on ne peut savoir où vous vous seriez laissés entraîner. Elle n'avait pas prévu l'absence de ton mari.

— Ni ton intervention.

— Mon intervention a été peu de chose...

— Alors, tu crois qu'il n'y avait rien de vrai, dans cette misérable lettre?

— Au contraire, tout est vrai quant aux faits allégués. Urbain allait bien rue Lepic, et ne s'en cachait pas... mais quant aux déductions! Arabelle est de ces coquettes qui prennent leurs imaginations pour des réalités et, se figurant irrésistibles, en concluent que nul ne peut leur résister.

— Pourquoi Urbain plutôt qu'un autre?

— Parce qu'elle avait eu des visées sur lui et avait une revanche à prendre. S'il y avait eu un lien réel entre eux, elle aurait été la première à le dissimuler.

— Alors, tu penses qu'il n'était pas à ce fameux bal des Bêtes?

Elle épiait avidement sa pensée... Céline hésita une seconde :

— Franchement si ; il devait y être. Que veux-tu ! les hommes sont toujours un peu parents des compagnons d'Ulysse... même les plus intelligents. Mais, quand ils se relèvent, gare à celle qui les a fait mettre à quatre pattes.

Germaine lui prit les mains avec effusion :

— Ma bonne petite Céline, si tu savais avec quelle anxiété j'attendais ta réponse. Si tu avais essayé de me tromper, même à bonne intention, j'aurais gardé un doute sur le reste... car j'avais l'aveu d'Urbain lui-même.

Et elle lui tendit une lettre de Bretagne.

A mesure que le train m'emportait loin de toi, je sentais mon cœur attiré vers la chambre où je te laissais toute dolente, ma chère aimée, et cette première séparation me faisait mieux comprendre com-

bien je t'aime. Fois, il me semblait qu'il y avait une ombre dans tes grands yeux et que tu ne pleurais pas seulement notre cher espoir.

En arrivant à Guingamp avec ton père, je gardais en moi une vague angoisse et, en franchissant le seuil de la maison de grand'mère, je pensais bien moins à elle qu'à sa petite-fille. Une crainte superstitieuse me faisait regarder les vêtements noirs comme le deuil de notre amour... ensin, j'avais peur, une peur bête, irraisonnée... Dans la chambre mortuaire, au contraire, je sentis un grand apaisement. Il y avait tant de calme et de sérénité sur le visage de la morte. Elle s'était couchée la veille, comme à l'ordinaire ; vers minuit, la brave Mariane entendit un faible soupir, elle vint au lit de sa maîtresse, elle s'était éteinte, le sourire aux lèvres.

Elle s'y attendait et avait fait ses préparatifs pour que tout se passe « bien en ordre » ; c'était sa formule. Sa toilette funèbre était préparée dans un carton, avec ses instructions, la dépêche à nous envoyer, les listes d'invitation, cette note « Comme pour André ».

Ce petit nom ainsi donné au compagnon du passé, que tu n'as pas connu, je crois ; cette communion intime, jusque dans la mort, ce chapelet passé des mains de l'un dans celles de l'autre, tout cela m'avait déjà bien ému... mais la veillée !

J'étais resté seul dans la chambre funéraire. Mariane recevait dans la salle les femmes du voisinage qui se rejetaient pour ce suprême honneur. Par la porte ouverte j'entendais leur verbiage, souvent un peu puéril, mais avec des mots touchants, sur « M. André », et une figure effacée surgissait peu à peu de l'ombre. Sur les murs, il était partout, à tous les âges, en costume de chasse ou de magistrat et même sur sa couche funèbre où reposait à son tour sa vieille compagne. Les mains jointes sur le même crucifix. Non, la mort même ne saurait séparer ceux qui se sont aimés, et sous ses paupières closes, elle gardait son image... Elle est morte un des jours consacrés à prier pour lui... Depuis longtemps, elle ne pouvait plus lire, mais en feuilletant son missel, j'ai retrouvé en marge, d'une écriture pâlie qui était peut-être celle du grand-père, cette pensée consolante :

« Le mariage est une communion éternelle de deux êtres en un seul ; tout y doit être commun : bonheur, malheur, grandeur, faiblesse. »

J'ai beaucoup réfléchi, j'ai fait mon examen de

conscience et mon *mea culpa*, en beaucoup de petites choses, une d'elle me pèse comme un remords et je veux te la confesser : Cette nuit où j'aurais dû être près de toi pour adoucir ton deuil et ton chagrin, je l'avais passée bêtement dans une réunion stupide où je m'étais mortellement ennuié.

C'était déjà la pénitence. Obtiendrai-je l'absolution ?

La question était inutile.

XVI

Mon père, Jean Bernard, avait encore un autre nom, il y avait renoncé pour épouser ma mère et il avait rompu avec sa famille qui appartenait à la noblesse de France.

Un brouillard devant les yeux, Céline regardait danser ces lignes d'une grande écriture aristocratique, sur le papier jauni.

Son parrain lui avait écrit la veille :

Je pars à Rieulle passer l'été. Auparavant, je dois te poser une question assez sanglante et capable de troubler une cervelle moins solide. Auras-tu dans tes papiers ou souvenirs de famille quelque chose se rapportant à l'histoire de « la Dame à la Fleur » que mon vieil ami ne t'a pas contée pour rien ? Ta ressemblance avec elle, très réelle, je le confesse, lui fait supposer que tu pourrais bien ne pas lui être étrangère, et il en serait charmé. Il lui déplairait de chercher à s'en assurer indirectement et, ton caractère lui ayant inspiré la plus haute estime, il me charge de te demander à toi-même ce simple renseignement.

Si cette idée chimérique avait effleuré un instant l'esprit de la petite midinette, maintenant

qu'elle semblait prendre corps, elle la repoussait de toute son énergie. S'attacher à lire un roman ou le voir entrer dans sa vie, ça fait deux. Le rêve et la réalité ne sont pas plus compatibles que la nuit et le jour et l'un doit toujours chasser l'autre. Aussi trouvait-elle presque puéril de se prêter à cette innocente manie du vieillard et avait-elle ouvert le modeste coffre aux reliques avec plus d'impatience que de curiosité.

Et elle demeurait troublée de sa découverte. Voyons, voyons, il ne fallait pas se monter la tête. Ces papiers mêlés à d'autres, ensevelis sous les menus bibelots chers à son cœur : médaillons, portraits, boucles de cheveux, d'où venaient-ils ? D'une bisaïeule ou trisaïeule dont elle n'avait jamais entendu parler... de la période de la Restauration... et ils étaient datés de Boston.

Pour une coïncidence, c'était vraiment une coïncidence ! Elle n'avait qu'à lire...

C'était un douloureux roman où deux âmes de haut vol s'étaient meurtri les ailes.

Jean Bernard appartenait à cette génération contemporaine de Mirabeau, férue de Voltaire et de Rousseau et voulant mettre leurs théories en pratique. Faisant bon marché des devoirs de son rang, il avait épousé une simple grisette et s'était expatrié avec elle, pour vivre en libre citoyen au pays de Washington. Cette union fut loin d'être heureuse, et la petite fille qui en était née grandit dans une atmosphère de discorde dont elle ressentit profondément la douloureuse amertume. Rancune d'ambitions inassouvies, regret d'illusions perdues, tout devait contribuer à la mésintelligence conjugale.

Ces deux êtres avaient peut-être cru s'aimer, ils ne pouvaient se comprendre ; les sentiments élevés s'acquièrent plus difficilement que les bonnes manières et il faut avant tout que le cœur soit à la hauteur. Il n'en était rien. Incapable de générosité, la jeune femme applaudit à l'orage révolutionnaire ; son mari dut se cacher pour envoyer un secours à sa jeune sœur et s'éteignit, miné par le chagrin, sans avoir pu lui offrir un asile. Une seule

consolation avait adouci la détresse de cette vie manquée : la tendresse passionnée de sa petite Jeanne qui survécut même à celui qui en était l'objet. Toujours il devait garder la première place dans son âme un peu close et ni le mariage, ni la maternité ne devaient l'effacer de sa mémoire fidèle. Restée veuve avec une petite fille à l'époque de la Restauration, elle se refusa énergiquement à la moindre démarche vis-à-vis de sa famille paternelle et, vieille grand'mère à son tour, elle terminait ce dououreux récit par cette adjuration solennelle :

Que l'exemple de mon bien-aimé père garde les miens de toute faiblesse. Je sais que la famille a fait des recherches pour retrouver ses traces et celles de ses descendants. Le cas échéant, que chacun obéisse à sa conscience, mais à elle seule. Pour moi, je considère la renonciation de mon père comme engageant toute sa lignée. Accepter une fortune ne prouve pas que l'on en soit digne et l'on s'abaisse parfois en voulant s'élever.

Céline ne lisait plus. Les feuillets épars sur ses genoux, elle était plongée en plein conte de fées. Sous la baguette magique d'une aïeule ignorée, les murs du petit logis s'écartaient devant la perspective d'un parc merveilleux, d'un élégant château... et sur le seuil, un vieillard, un jeune homme au sourire accueillant l'appelant : « Mon enfant », « Ma cousine »... Folie. Non, elle n'avait qu'à glisser ces feuillets dans une enveloppe à l'adresse de son parrain...

Pourquoi demeurait-elle hésitante ?

Pour beaucoup, la question ne se poserait même pas.

Pouvait-on refuser pareille aubaine ?

On serait joliment bête.

Quand on veut faire la fière on est dupe.

Les conseils d'en bas ne font jamais défaut.

Mais ce n'était pas eux qu'elle écoutait...

« Que chacun obéisse à sa conscience, mais à elle seule. » Notre conscience, c'est la voix des morts... Comment auraient-ils agi ?

Céline n'avait pas connu ses grands-parents,

mais elle se rappelait très bien ses parents, artistes modestes et laborieux, doublement unis dans l'amour et le travail. Lui gravait des estampes avec un talent digne des maîtres anciens : elle était habile brodeuse sur étoffe. Il lui dessinait des modèles qui se vendaient très bien. On habitait un logis ensoleillé de la banlieue parisienne, tout près du ciel, avec un balcon d'où l'on apercevait le Sacré-Cœur. On s'y accoudait les soirs d'été. « Notre plage », disait papa, et il y avait un tas de sable pour la petite, qui en arrosait parfois les voisins.

On avait des économies, on n'avait besoin de personne, on avait cette richesse du cœur et de l'esprit qui est la plus belle fortune. Pourtant, il y avait aussi des jours de gêne, de maladie, de deuil, et papa, attristé pour ses chères, disait doucement :

— On pourrait peut-être s'adresser à mes tantes ?

Mais maman disait « non » simplement, fermement, et l'on s'embrassait, avec une jolie flamme dans les yeux, plus forts, plus confiants, dans cette noble communion d'âmes où ils se sentaient vraiment au diapason.

Pourtant, ils n'étaient pas sans ambition pour leur petite fille. Maman était très contente quand elle était « première » et papa lui bâtissait de merveilleux châteaux en Espagne avec des joujoux extraordinaires : une poupée qui parlait toute seule, un agneau frisé qui venait à son appel, un éléphant minuscule qui promenait une pagode dans les jardins, un service en porcelaine de Chine dont les mandarins tiraient la langue, etc... etc...

Et la fillette battait des mains comme si tout cela était en sa possession.

— Devine ce que papa m'a donné ce soir, maman ?

— Il te donnera la fièvre avec ses inventions.

Et elle riait en l'appelant « grand fou ».

Lui riait aussi, mais une fois, il objecta, plus sérieux :

— Après tout, si mes tantes instituaient Céline leur héritière, nous pourrions bien l'accepter.

Et maman ne protestait pas.
Que diraient-ils aujourd'hui ?

Fallait-il repousser mieux qu'une fortune, cette protection paternelle qui l'avait si doucement caressée ? Ne s'était-elle pas sentie en conformité absolue d'idées et de sentiments avec ce très grand seigneur. Oui, mais...

Elle ne se voyait pas du tout une grande dame, était-ce cette crainte qui l'arrêtait ? Non. Elle n'avait pas de petites vanités et n'en rougirait plus que de sa toilette modeste, dans un salon élégant.

Puis, elle aurait toujours un gentil cavalier pour lui offrir son bras et lui tendre la perche ! de cela, elle était bien sûre ! Elle n'avait qu'à se rappeler la noce de Germaine. Oui, mais... Ah ! s'il avait été simplement clerc d'avoué, si le marquis de Rieulle avait été un vieux gentillhomme ruiné, comme il y en a beaucoup, elle n'eût pas hésité ainsi... et, un instant, elle souhaita quelque grand cataclysme lui permettant de réclamer le rôle de « la Dame à la Fleur ».

Voyons, voyons, pas d'ensantillage ! Excès d'humilité est parfois excès d'orgueil. Elle n'avait pas recherché cette fortune, et ce n'était pas ce qui la tentait, de cela aussi, elle était bien certaine ! Alors ?

Dans leur'cadre, papa, maman semblaient l'encourager du sourire... Résolument, elle prit une grande enveloppe, y inséra les feuillets jaunis, sans hésitation traça d'une main ferme l'adresse de son parrain, alluma une bougie et posa le cachet. Une goutte de cire tomba sur ses doigts... elle crut sentir une larme brûlante et l'impression fut pire que la douleur.

« On s'abaisse parfois en voulant s'élever. »

A travers l'enveloppe close, elle crut relire cette dernière ligne ; une rougeur lui monta aux joues et, brusquement, elle approcha le papier de la flamme.

En s'endormant, le cœur plus léger, elle eut l'illusion d'un baiser d'aïeule.

XVII

La guerre ! la guerre ! la guerre !

L'ange des batailles a secoué sa torche enflammée aux quatres coins de l'horizon ; les frontières se sont allumées : chacun se hâte vers le foyer menacé, pressé de faire la chaîne avant que le barrage ne soit établi. Des plages, des villes d'Eaux, de la montagne, des villas, des châteaux, c'est la fuite éperdue, les épisodes tragi-comiques. Les casinos sont désertés, les hôtels se vident, les chemins de fer sont assaillis, les voitures prises d'assaut... C'est la consultation fiévreuse des horaires, la course folle d'une gare à un garage, les surenchères fantastiques, les combinaisons extravagantes...

Le vendredi soir, comme le train de Paris entrait en gare de Vallorbes, un voyageur en descendit et courut au chef de gare autant que le lui permettait sa corpulence.

— Où en est la mobilisation ?

— Chez nous, elle est faite.

— Pourrais-je encore revenir de Lausanne demain matin ?

— Ce n'est pas sûr.

— Alors, pourrais-je télégraphier pour retenir deux places dans le train de luxe qui doit croiser celui-ci.

— Inutile, Monsieur, il y a trop de retard, et il est déjà passé.

— Et en faisant chauffer un train ? Je suis M. Fréchet, du Sentier, et de gros intérêts me rappellent...

— Alors, vous feriez mieux d'attendre ici, il doit passer un express dans un quart d'heure.

sans l'avouer, c'était de faire ce voyage dans des conditions de confort ignorées jusque-là. Leur grande préoccupation était de ne pas en avoir l'air et elles s'appliquaient à ne paraître éblouies de rien, en personnes habituées à beaucoup mieux.

Un soir, en rentrant d'excursion, une dépêche de Paris ne leur avait laissé d'autre alternative que de faire leurs paquets et de se précipiter à la gare la plus voisine, sur le passage du dernier train, avec la terreur de le manquer.

— C'est le Ciel qui vous envoie, mon cousin, s'exclama Rosalinde.

— A quoi seraient exposées de faibles femmes...

— Vous êtes notre sauveur !

Et toutes d'affirmer chaleureusement :

— Nous ne vous quitterons plus.

Il répondait évasivement...

Pour le moment, un problème plus grave s'imposait : le train attendu n'était pas même signalé et les quarts, les demies, les heures passaient ; les malheureux échoués dans les mêmes conditions se regardaient avec angoisse,jetaient un coup d'œil sur le quai et rentraient découragés... la nuit froide et noire ajoutait à cette détresse... Brusquement, l'électricité s'éteignit ; la salle demeura plongée dans l'obscurité...

Enfin la lumière reparut et ce fut un soulagement.

Les heures coulaient lentes, lentes... Que se passait-il là-bas ? Quelles nouvelles couraient sur les fils au-dessus de ces groupes mornes et désolés...

— Si la mobilisation est affichée, c'est l'affaire d'une quinzaine, disait rageusement l'industriel.

Il prévoyait les pires catastrophes, la révolution, la ruine, le pillage, la banqueroute.

Et ces demoiselles renchérissaient.

Leur argent était-il en sûreté au moins ? La Société Générale était-elle solide ?

Au lieu de les rassurer, il haussait les épaules,

— Mais alors, mais alors, comment faire ?

Il n'en avait cure.

Et ce maudit train qui n'arrivait pas.

Enfin, on le vit poindre dans l'aube blanchissante, on se précipita et l'on se casa tant bien que mal ; premières, secondes, troisièmes, tout était confondu et le fourgon lui-même envahi.

A Dijon, il y eut un arrêt prolongé... Des bruits contradictoires circulaient ; le chef de gare interrogé ne savait auquel entendre ? On disait Jaurès assassiné ; Paris à feu et à sang...

— A Lyon, on criait l'assassinat de Caillaux ! observa un jeune voyageur qui descendait d'un wagon de troisième.

— Que pense-t-on de la situation, là-bas ?

— On pense que ça y est.

— Nous qui avions tout fait pour éviter la guerre, gémit M. Fréchet... Agadir, Tanger.

— Justement, c'est une posture fatigante de rester courbé... surtout quand on s'appelle la France.

— Vous n'avez sans doute pas grand'chose à perdre, jeune homme ?

— Comme tout le monde, ma vie, monsieur Fréchet.

Et il lui tourna le dos.

C'était le jeune dragon de la noce de Germair qu'il n'avait pas reconnu, sans son uniforme.. Cherchant à réparer sa bévue, il se confondit en plates excuses, s'humiliant sans vergogne, pour le décider à accepter une place dans son wagon... déjà complet. Mais il y a des gens pour lesquels on se serre volontiers. Olivier s'en serait amusé s'il n'avait été absorbé par de plus graves préoccupations.

Il avait laissé son oncle Lebrissay à la tête de sa fabrique des Vosges, demeurant au poste le plus exposé, il allait dire adieu à son oncle de Rieulle et attendre l'ordre de mobilisation.

— Vous croyez donc la guerre inévitable, Monsieur ? questionna Palmyre.

— Je le crains, Mademoiselle. L'Allemagne est prête plus encore qu'on ne le croit. Elle ne tient pas à nous laisser le temps de nous préparer.

— Ce retour à la barbarie serait-il admissible, avec les progrès de la science, protesta Sylvandine.

à Lausanne... mais Urbain n'était pas avec lui, et il déclara avec un certain embarras qu'ils s'étaient séparés en route.

— C'est donc cela que M. Duverger l'a rencontré à Bâle ? observa M. Fréchet.

— A Bâle, oui, c'est possible, dit Anatole très rouge.

Il ne semblait pas à son aise et s'informa si le jeune dragon était parti. La réponse affirmative parut le soulager d'un grand poids.

Tout cela n'était pas clair et du côté des demoiselles Le Tilleul certaines réticences donnèrent aussi quelque peu à penser à Céline. Arabelle n'était pas rentrée non plus, et son passage avait été signalé à Bâle où elle avait tenu, paraît-il, à aller admirer les Holbein.

Y avait-il seulement coïncidence, ou était-il retombé dans la toile de la dangereuse araignée ?

Comment le savoir ? Pas par Anatole, assurément.

La jeune fille se creusait vainement la tête pour percer ce mystère sans éveiller les soupçons de son amie, quand un petit mot de son parrain lui arriva du château de Rieulle.

Il y était retenu par une bronchite « pas bien grave » et y avait reçu les adieux d'Olivier qui repassait par Paris, avant de partir au front avec son régiment.

N'était-ce pas une indication du Ciel ?

Bravement, elle entra dans un bureau de poste et téléphona rue de Varennes.

On attendait M. Olivier qui partait le lendemain matin à la première heure.

Et, résolue, elle dit :

— J'irai.

XVIII

Olivier et Céline ne s'étaient pas revus depuis la noce de Germaine, mais la jeune fille n'avait pas eu plus d'hésitation que lui d'étonnement. D'abord, dans les circonstances tragiques, les petites conventions mondaines s'effacent d'elles-mêmes, puis, dans le geste presque inconscient qui avait anéanti les rêves un instant caressés, la petite midinette avait eu la révélation très nette des forces insoupçonnées accumulées en nous par nos ascendants.

« La conscience des morts forme l'armature des vivants. »

Ce n'était pas sa raison ni son cœur qui avait commandé son bras ; c'était quelque chose de plus impersonnel et de plus impérieux : l'âme même de sa race, écho de cette grand'mère douloureuse dont elle continuait ainsi la pensée réparatrice.

Elle sentait bien que, si elle eût agit autrement, elle n'eût pas été sa petite-fille.

Ceux de Là-Haut étaient toujours avec elle, et il fallait honorer leur mémoire en agissant selon leur cœur.

En franchissant le seuil de l'hôtel de la rue de Varennes, elle était bien sûre qu'ils l'accompagnaient.

Elle s'était annoncée par un petit bleu, et Olivier lui avait dit de jolis songes.

Il était sourbu, harassé, courant les routes depuis huit jours, écrasé par toutes les responsabilités qui lui incombaient.

Ses oncles le voyaient partir avec désespoir, mais n'auraient rien fait pour le retenir : « Po-

sition comme noblesse oblige ». Il leur avait fait ses adieux, il avait serré la main des gardes, caressé ses chiens. En rentrant à Paris, il était passé saluer M^{me} de Rieulle qui s'était bornée à lui montrer le portrait de son frère.

Ce matin, Céline lui apportait la seule chose qui manquât encore à son départ : un sourire de jeune fille.

Seule, dans la petite pièce tendue de panne vieil or, elle l'examinait avec un intérêt bien loin d'une vague curiosité. Au-dessus du divan circulaire fait pour les longues causeries couraient des tablettes chargées de livres de choix : quelques belles reliures, des bibelots artistiques, un violon dans son étui, des gravures anciennes, une carte d'état-major déployée sur le bureau, tout disait les goûts sérieux, élevés, les nobles aspirations de celui qui allait partir.

Quelques merveilleux chrysanthèmes évoquaient le souvenir de la « Dame à la Fleur ».

Elle devait être contente du petit-neveu.

La petite-cousine aussi.

Sur la table, un livre était encore ouvert : c'était un exemplaire de la « Princesse lointaine ». Un trait rongé, comme une barre de sang, soulignait les beaux vers du Père Trophime, sur les Croisades :

Ce qu'il voulut ? C'est arracher tous ceux
Qui vivaient engourdis, orgueilleux, paresseux,
A l'égoïsme obscur, aux mornes nonchalancess,
Pour les jeter, chantants et fiers, parmi les lances,
Ivres de dévouement, épris de mourir loin,
Dans cet oubli de soi, dont tous avaient besoin.

Sans doute, il avait médité cette pensée qui, à son tour, laissait la jeune fille songeuse.

Les grands cataclysmes sont-ils nécessaires pour hausser les cœurs à un diapason sublime et provoquer les vertus surhumaines ?

La famille Fréchet, les demoiselles Le Tilleul, le ménage Trécy, Urbain et même les petites midinettes ? Qu'est-ce que la guerre allait faire de toutes ces existences ?

Y avait-il l'étoffe d'un héros, même chez Anatole?

Elle ne put s'empêcher de sourire.

Olivier entra.

Ses préparatifs étaient terminés, il avait bouclé sa valise et roulé lui-même son manteau, avec un plaisir d'enfant. Il allait retrouver cette discipline salutaire, cette camaraderie réconfortante et surtout cette griserie du danger qu'il cherchait, faute de mieux, dans les sports... il allait « servir ».

N'est-ce pas la suprême raison d'être?

— Quel bon vent vous amène, Mademoiselle? demanda-t-il, entrant botté, casqué, prêt à partir.

— Une grosse inquiétude, Monsieur.

— Pour votre parrain? Il a de la bronchite, c'est toujours sérieux à son âge, mais je l'ai laissé assez bien.

— Non, il s'agit de M. Trécy.

— Il n'est pas rentré?

— Non, et comme paraît-il vous l'avez rencontré à Bâle, je viens vous demander si vous avez quelque indice pouvant rassurer ma pauvre Germaine.

— Mon Dieu, je ne l'ai vu qu'en passant, à l'hôtel des Trois Rois, où il était descendu... J'avais hâte de repasser la frontière et l'ai engagé à en faire autant.

— Et... il était seul? Excusez ma question, Monsieur, et répondez-moi, je vous prie, comme si j'étais un ami d'Urbain au lieu d'être une amie de sa femme. Je tremble pour elle. C'est une sensitive, sous son abord un peu froid... elle paye déjà, dans sa santé, le choc d'une révélation brutale... je voudrais à tout prix lui en épargner une seconde.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, Urbain n'était pas seul, mais avec son cousin, M. Fréchet, qu'il attendait pour déjeuner... avec une autre parente, et il a beaucoup insisté pour que je déjeune avec eux.

Il s'arrêta saisi devant sa mine atterrée.

C'était bien ce qu'elle redoutait. Il était avec Arabelle, et Anatole était leur complice. Elle com-

prenait maintenant son embarras, ses réticences, ses défaites...

Navré de son chagrin, dont il lui avait bien fallu avouer les causes, Olivier s'efforçait de la reconforter.

— Je sais bien que les artistes sont de grands enfants, mais je vous assure, Mademoiselle, qu'Urbain n'avait pas l'air d'un homme qui se cache. En tout cas, c'est un garçon de cœur que j'aime et estime, incapable de se dérober à son devoir de Français.

— Alors, s'il n'est pas revenu ?

— S'il faut vous dire toute ma pensée, je crains quelque imprudence... et peut-être un accident... Bâle est plein d'allemands ; il y a même une gare badoise... Dans l'effervescence du moment, il a pu avoir une querelle... M. Fréchet en sait probablement plus long.

— Mais il ne me dira rien si ce n'est pas à son honneur.

— Alors je ne vois guère que M. Deschaumes qui puisse discrètement mener là-bas une enquête sans inquiéter sa fille.

— Vous avez raison, je vais tout lui confier. Pardon de vous avoir dérangé et merci de votre complaisance, Monsieur.

— C'est moi qui devrais vous remercier, ce départ solitaire était lugubre... vous y avez mis un rayon de soleil... Il me semble que c'est l'adieu de Paris sous sa forme la plus exquise.

Il y avait tant de respect dans son accent qu'elle ne pouvait s'en offenser et avançant sa petite main nerveuse :

— Paris vous souhaite bonne chance.

— Merci, mon oncle a beau dire qu'il ne faut jamais adresser ce souhait à un chasseur, il n'est pas de trop quand on va chasser la grosse bête.

Il riait, le front épanoui sous le casque sévère et, prenant le plus beau chrysanthème :

— Fleur de deuil ! mais c'est ma préférée. Paris veut-elle accepter ce souvenir du soldat ?

— Vous renversez les rôles ! à cette heure,

c'est Paris qui fleurit ceux qui s'en vont... mais je vous le rendrai au retour triomphal.

— J'en accepte l'augure.

Ils descendirent ensemble le grand escalier d'honneur. Sur le seuil de la rue encore déserte, ils se séparèrent pour s'en aller vers l'humble labeur ou la tâche glorieuse... et s'éloignèrent sans détourner la tête.

Chacun n'emportait-il pas l'image de l'autre ?

XIX

Céline était fort perplexe. Depuis longtemps elle avait jugé et jaugé Urbain, énergique mais impulsif, volontaire sans ferme volonté et surtout sans ce frein moral plus nécessaire encore que la discipline extérieure. Il était fait pour l'attaque, non pour la défensive... un peu trop dédaignée de ses compatriotes. Il faudrait une dure leçon pour en comprendre l'utilité et la noblesse.

Comme Olivier, elle l'estimait incapable d'une défaillance et s'il avait pu oublier ce qu'il devait à sa femme, il ne pouvait oublier ce qu'il devait à sa patrie, mais tout s'enchaine malheureusement, dans la vie ; et, à l'origine des plus grandes chutes, il n'y a parfois qu'un simple faux pas. Avant tout il fallait tâcher de savoir à quoi s'en tenir. Céline passa au Ministère et fut introduite sans difficulté. M. Deschaumes la connaissait, elle ne devait pas le déranger pour rien.

Sans perdre de temps en circonlocutions, nettement, bravement, elle le mit au courant de la situation, jetant une lucarne rapide sur les évé-

nements antérieurs et glissant sur le rôle qu'elle y avait joué.

Il l'écoutait soucieux, non surpris. Ces hommes en général, et son gendre en particulier, ne lui inspiraient qu'une confiance médiocre et leurs faiblesses n'étaient pas pour l'étonner ni l'indigner outre mesure... mais sa fille ?

Son scepticisme apparent était fait d'une conception trop haute de l'humanité et surtout de ceux qu'elle aimait.

Son père même eût redouté son jugement plus que tout autre. Elle l'avait mis sur un piédestal, il n'en devait pas descendre... son mari non plus. Dans une infidélité, elle eût vu moins encore l'offense personnelle que sa diminution à lui. Que serait-ce à cette heure où une faute même légère pouvait avoir de telles conséquences.

— Vous avez sagement fait de venir me prévenir, mon enfant. Je vais faire le nécessaire pour obtenir quelques éclaircissements, eu évitant une indiscretion possible.

— Merci, Monsieur, vous m'enlevez un grand poids.

— C'est moi qui vous dois des remerciements, et je voudrais vous voir toujours auprès d'elle comme elle vous l'avait proposé.

— Vous m'estimeriez moins de l'avoir accepté, Monsieur, je suis jeune, active, « débrouillarde » selon l'opinion flatteuse d'Urbain ! Je n'aurais aucune excuse ! Quand je serai vieille, infirme, je ne dis pas.

— Il faudrait beaucoup de vaillantes comme vous.

— Il y en a des tas qui valent bien mieux ! On ne le soupçonne pas, et elles ne le soupçonnent pas elles-mêmes. Ce n'est pas sur les routes unies que l'on apprécie les bonnes semences.

— Dieu vous entende ! nous en aurons besoin. En attendant que faites-vous à votre atelier ?

— Il y a du chômage, naturellement ! on ne jette pas de fleurs artificielles aux soldats.

— Et si ça continue ?

— Je trouverai autre chose. Il faudra des infir-

mières et j'ai fait mon apprentissage avec mes tantes.

— Faites mieux, mon enfant. Votre maison fermée, rien ne vous retient, et vous pourriez être utile ailleurs. Ma femme est présidente des Dames Françaises de l'Assy, et a beaucoup à faire pour organiser son ambulance. Germaine doit s'en occuper aussi, ce sera un excellent dérivatif qui la soustraira aux visites et aux commérages. Je voudrais vous voir à ses côtés et vous avez une chambre chez nous.

— Mais...

— Pas de mais. Les scrupules, respectables en temps normal, seraient déplacés en l'occurrence et je vous estimerais moins de vous y arrêter.

Il fallait bien s'incliner mais elle stipula que, jusqu'à nouvel ordre, elle rentrerait, chaque soir, Cours de Vincennes.

— Je suis comme les pierrots, j'ai besoin d'avoir ma cage ouverte, tout en sachant que j'ai là un nid bien chaud pour les jours d'orage ou de tristesse... Puis, voyez-vous, Monsieur, j'ai de bons voisins bien simples qui ont été très obligeants pendant la maladie de mes tantes et se sont aussi gentiment inquiétés de moi, ces derniers temps. Tous sont éprouvés plus ou moins par le départ d'un mari, d'un fils, d'un père, je ne puis leur offrir que ma sympathie... c'est toujours ça, elle ne doit pas leur faire désaut. C'est peut-être de la prétention de ma part et me donner bien de l'importance, mais je croirais un peu déserter.

— Vous avez raison, il ne faut sacrifier aucun devoir mais vous pouvez vous partager?

Et, lui serrant affectueusement la main, il ajouta avec émotion :

— Je vous confie Germaine, et vous serez son garde du cœur.

Germaine se montra charmée de l'arrangement.

— Tu ne te doutes pas du service que tu me tends, ma chérie. Maman est surchargée de besogne à l'ambulance et tu n'auras jamais été plus utile.

— Pourtant, il me semble qu'il y a plutôt embûchement :

En effet, les bonnes volontés affluaient... parfois même un peu indiscrettes, commençant généralement par cette déclaration héroïque :

— Je suis prête à tout ! même à balayer les salles ! pour terminer, non moins généralement, après énumération de mérites variés et transcendants, par un refus catégorique d'accepter un emploi de second ordre.

— Il y en a auxquelles je suis tentée d'offrir ma place ! disait plaisamment M^{me} Deschaumes

Heureusement, elle savait trouver le mot aimable qui panse les blessures d'amour-propre et il était bien difficile de résister au joli sourire atténuant la malice du regard toujours visant sous le voile austère. Abeille diligente, elle voltigeait dans tous les coins de la ruche, faisant oublier qu'elle en était la reine et prévenant de-ci, de-là les coups d'aiguillon.

Elle avait même réussi à évincer, sans la fâcher, M^{me} Fréchet, très indifférente jusque-là aux œuvres de la Croix-Rouge, qui s'était flattée de forcer les portes du Comité avec un gros chèque et trouvait fort mauvais qu'on pût lui préférer des droits acquis.

— Parce qu'on a la partie ou un mari fonctionnaire, ce n'est pas ça qui donnera du poulet aux blessés.

— S'ils ont toujours le pot-au-feu, nous nous estimerons bien heureuses ! Notre ambulance est une petite popote, voyez-vous, il vous faudrait quelque chose dans le genre américain... Est-ce qu'il n'est pas question d'en fonder une à Deauville ?

— Au fait, ce serait tout avantage... sans compter que l'on serait à l'abri des événements...

Et elle était repartie bien vite, avec sa fille, dont les yeux ternes ne s'éclairaient pas à la lueur tragique de la guerre. Anatole était casé dans un Ministère, et son père disait tout crûment :

— Il n'y a que les imbéciles et les gens de rien

qui partent. Avec nos relations, ce serait malheureux.

Lui, plus actif que jamais, avait déjà passé des marchés avec l'Intendance, sans regarder aux pots de vin. Il comptait bien doubler ou tripler sa fortune. N'est-ce pas en eau trouble que l'on fait la meilleure pêche? Les grands conflits de peuples font couler le sang et l'or. Il y a des naïfs pour donner l'un, des habiles pour recueillir l'autre.

— Pourvu qu'Anatole reste à l'abri, tout sera bien, approuvait la mère.

Mais elle ne se privait pas de clabauder sur le gendre de M. Deschaumes, passible, au moins, du Conseil de Guerre.

— Car enfin, si c'était un pauvre diable? mais les gros bonnets de l'Administration sont bons pour prêcher le patriotisme aux autres.

Son fils avait eu beau lui imposer rudement silence, elle répétait avec obstination :

— Anatole ne veut rien dire, mais il doit y avoir une histoire de femme!... Nous n'avons pas non plus de nouvelles d'Arabelle, vous savez!

Et les insinuations allaient leur train.

Aucun écho n'en était-il arrivé aux oreilles de Germaine? En tout cas, elle n'en laissait rien paraître. Son père ne lui avait pas dissimulé que, d'après son enquête, Urbain devait se trouver à Lorrach, lors des troubles qui avaient ensanglanté la petite localité badoise, mais il n'avait pas ajouté d'autres détails et elle n'en avait pas demandé. Très ferme, elle ne s'était pas répandue en lamentations stériles, mais cantonnée dans ses fonctions, elle s'y adonnait tout entière. Elle s'était chargée d'un service assez peu recherché et cependant des plus utiles : la lingerie. Au milieu des piles de draps, des tas de torchons, des paquets de chemises, elle se préoccupait déjà de la question des lainages.

— Vous feriez croire à une campagne d'hiver, disait-on.

— Si on a le bonheur de l'éviter, on aura toujours de la misère à soulager, répondait-elle tranquillement.

Chaussettes, cache-nez, chandails commençaient à s'entasser dans une corbeille à cet effet... Ses aiguilles ne s'arrêtaient jamais et, silencieuse, elle semblait égrener un rosaire.

Au reste, la ruche bourdonnante et débordante perdait son trop plein agité et papotant. Des blessés arrivaient, mais avec eux, des nouvelles sinistres... Après l'ivresse de l'entrée à Mulhouse, c'était la violation de la Belgique, Charleroy, Morange, la retraite, l'invasion...

Puis le terrifiant communiqué annonçant que la France était envahie « de la Somme aux Vosges »...

L'ennemi à Lille, Saint-Quentin, La Fère, Noyon, Compiègne... et la panique gagnait, les fuyards affluaient, Paris se vidait.

XX

L'ami Daniel était entré dans l'éternel repos.

A l'ombre des rideaux de cette « chambre de l'ami », que l'on ne désignait guère autrement depuis cinquante ans, il dormait d'un sommeil d'enfant. Et n'était-ce pas un petit enfant par la pureté et la sérénité de sa vie? Ame blanche sous les cheveux blancs comme sous les cheveux blonds, il s'en allait à temps, avant l'heure rouge dont les lueurs fulgurantes ensanglantaient l'horizon.. et le marchand de sable était passé au bon moment

Entre ses doigts croisés sur sa poitrine, M. de Rieulle avait placé le chapelet jauni, glissé jadis des mains glacées de sa sœur Gisèle, et Céline avait effeuillé les dernières roses sur la couche funèbre, comme aurait pu le faire « la Dame à la

Fleur ». Agenouillée sur un prie-Dieu, elle faisait face à Eglin, écroulé dans un fauteuil.

Daniel emportait avec lui toutes les tendresses de ce savant qui ne croyait qu'à son cerveau et s'apercevait qu'il avait un cœur douloureux et pitoyable. A cette heure, il fut donné toutes les conquêtes de la Science pour sentir encore une pression répondre à la sienne, pour retrouver une étincelle dans le regard éteint, pour avoir cette foi robuste du revoir qui adoucissait la séparation à celui qui pleurait, à celle qui priait.

Maintenant l'Ami reposait dans la sépulture des de Rieulle, au milieu du petit cimetière perdu dans les bois, où le vol lourd d'un faisan, le coup de feu lointain d'un garde, apportaient l'écho des grandes chasses d'antan... Il dormirait paisible, confondu avec ceux dont il avait partagé les joies et les tristesses, en attendant celui qui avait été sa plus grande affection. Malgré l'approche de l'ennemi, la panique qui jetait des fuyards sur toutes les routes, les obsèques, très simples, n'en avaient eu que plus de solennité.

Ça s'était passé en famille, dans la paix des champs qu'il aimait. Les gardes non mobilisés avaient porté le cercueil de celui qui était passé sur cette terre « sans écraser une fleur » et qui en avait semé beaucoup. La petite chapelle était trop étroite, et les habitants du village, le personnel du château, les enfants dont il caressait la joue, les paysans dont il serrait volontiers la main, les bonnes vieilles dont il n'avait pas oublié les vingt ans, tous, toutes avaient voulu donner une dernière pensée à « ce bon M. Daniel ».

A l'issue de la cérémonie, le marquis les remercia comme pour un des siens. Puis, songeant alors aux vivants, il leur exposa, en termes sobres et fermes, la gravité de la situation, la marche forcée de l'ennemi, l'exode nécessaire. Tous l'écoutaient atterrés mais confiants. Il prépara et organisa lui-même les départs, prévoyant tout, veillant à tout, comme le capitaine sur le pont d'un navire, commandant la manœuvre, dirigeant le sauvetage, empêchant la confusion. Il donna ses

voitures, ses chevaux. Quand le dernier habitant eut été évacué, il s'occupa de ses hôtes, de ses serviteurs. Chacun reçut une année de gages pour parer à toute éventualité. Il leur recommanda la même fidélité à leur jeune maître dont on était sans nouvelles depuis Charleroi.

Tous pleuraient, bien que, selon toutes prévisions, il dut arriver à Paris avant eux. L'auto l'attendait, les malles étaient chargées, Eglin et Céline tout prêts à partir avec lui.

Il vint à eux, les mains tendues, le sourire aux lèvres.

— J'ai encore quelques revues de détails à passer, des papiers à mettre en ordre, je ne rentrerai que demain. Cher M. Eglin, je vous confie notre petite amie... Vous savez combien notre pauvre Daniel l'aimait. Vous, mon enfant, je vous charge d'une mission de confiance : si vous revoyez mon neveu avant moi, c'est dans les choses possibles, vous lui remettrez, avec ma bénédiction, ce diamant de famille, qui résume toute la consigne de la race : « Ne jamais le ternir ». Un point c'est tout. S'il ne devait pas revenir, vous le conserveriez en mémoire de moi. Si vous ne m'appartenez pas par le sang, comme je m'en étais un instant flatté, vous n'êtes pas une étrangère puisque Daniel était votre parrain et je voudrais le remplacer.

Un baiser paternel esseula les cheveux blonds... Trop bouleversée pour répondre, Céline se laissa installer dans la voiture et s'enfonça sanglotante dans son coin.

— A vous, M. Eglin, et serrons-nous la main en vrais amis, voulez-vous ?

Le savant ne répondit pas. Brusquement, il ferma la portière sur la jeune fille et, d'un ton de commandement auquel le chauffeur ne sougea pas à résister, il dit :

— Partez sans moi, je reste.

— Comment, vous restez ?

Froidement, les yeux dans les yeux, il répondit, très net :

— Daniel n'est plus là, je le remplace et ne vous

quitterai pas plus qu'il ne vous eût quitté lui-même.

Le village était vide, le château silencieux, les derniers serviteurs partis.

Toutes portes closes, les deux vieillards étaient assis dans la bibliothèque, devant la haute cheminée, surmontée du médaillon du Bien-aimé. Sur le bureau, la photographie de Daniel semblait sourire de les voir ainsi réunis.

Eglin disait :

— J'ai deviné votre projet ; il me plaît. J'ai été la dupe de ces gens-là, j'admirais leur science, leur culture ; la philosophie desséchante, le détachement monstrueux de Nietzsche me semblaient l'emporter sur l'humanité douloureuse d'un Pascal. Je ne croyais qu'au progrès, à ses conquêtes... Elles se retournent contre l'homme qui veut s'en prévaloir pour se mettre au rang des dieux. Toujours la vieille légende biblique. Tout sombre à cette heure, devant moi, autour de moi, en moi. Les peuples s'égorgent, les plus belles découvertes servent à une œuvre de destruction et mon propre cerveau, qui était ma seule raison de vivre, s'obscurcit à l'instant où il aurait besoin d'être le plus lucide pour servir la Patrie que j'ai niée et dont je sens en moi les racines profondes. Pour le moindre de nos petits soldats, je donnerais la vie du plus grand savant d'outre-Rhin et la mienne, et je souffre de mon impuissance. Vous avez la foi, une certitude qui vous soutient. Moi, pas, je ne sais où je vais, mais je voudrais arriver vite... et pas seul. Voulez-vous de moi pour le grand voyage ?

Le vieux gentilhomme secoua la tête :

— Il faut vous garder pour la France, vous devez travailler pour elle, c'est votre rôle.

— Et vous ?

— Moi, ce n'est pas le mien. La noblesse était seule jadis à payer l'impôt du sang, avec la canaille qui n'était pas bonne à autre chose, et l'on pouvait en tuer tant qu'on voulait, on ne faisait

tort au pays ni d'un artiste, ni d'un penseur, ni d'un industriel. Maintenant, tout le monde paye : La noblesse, qui n'a pas d'autre fonction, a le devoir de payer double.

— Je n'admetts pas de priviléges.

— Vous êtes une des gloires et des forces de la France, elle n'en a pas à gaspiller.

— Non, vous dis-je, je suis fini, je m'y connais. Je ne veux pas donner à ces chimistes d'Outre-Rhin le spectacle lamentable de mon impuissance. Mieux vaut mourir entier, en leur faisant tout le mal possible. Vous aviez un plan ? Que comptiez-vous faire ?

— Ce que peut faire un vieux chasseur.

— En abattre quelques-uns et vous faire tuer après ?

— C'est tout simple.

— Et le château ?

— Ils le brûleront. Qu'importe ? Si Olivier revient, il le rebâtira, s'il ne revient pas, tout aura sombré ensemble. Le principal c'est de finir en beauté.

— Soit, mais on pourrait peut-être mieux faire ? Je crois avoir trouvé un procédé qui devrait centupler la puissance des explosifs et si j'avais seulement une cartouche de dynamite.

— On l'employait pour les carrières et je l'ai fait déposer ici.

— Bravo ! je n'ai pu expérimenter encore ma découverte ! C'est une magnifique occasion et, si nous avons un jour ou deux, ces Messieurs en auront l'étrenne et iront dire au diable ce qu'ils en pensent.

Son morne découragement l'avait abandonné, il se frottait les mains et, toute l'après-midi, ce furent des allées et venues de la cave au grenier, le châtelain avait peine à le suivre.

— Si mon vieux Bernard était ici, il vous serait très utile ! c'est un ancien soldat, un homme précieux, mais un père de famille, et je l'ai forcé à partir, bien que navré d'abandonner son chenil.

Doyen des gardes, Bernard, dans la hiérarchie de ses affectiōns plaçait son maître d'abord, ses

chiens ensuite, sa femme et ses enfants après.

Absorbés par leurs calculs et leurs travaux, les deux vieillards auraient laissé passer l'heure du dîner quand, près des cuisines, un odorant fumet vint caresser les narines du vieux chasseur... Il ouvrit la porte.

Trônant au milieu des cuivres brillants à la place de la cuisinière, Bernard battait consciencieusement une omelette.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'écria le châtelain en colère.

Et le garde, impassible, de répondre respectueusement :

— Monsieur le marquis me pardonnera, mais un bon limier ne se laisse pas mettre en défaut... Ça sent la grosse bête, sauf votre respect ; et Monsieur le marquis ne voudrait pas en découdre sans moi.

XXI

Du bruit, de l'activité sans hâte, de la méthode même dans le pillage, des chevaux qui piaffent, des autos qui roulent, des portes qui claquent, des fenêtres qui s'ouvrent, des éperons qui sonnent, les sabres qui traînent, des soldats qui jurent, des officiers qui menacent, un général qui commande et un grand vieillard qui domine tout l'Etat-Major allemand installé au château de Rieulle.

Il a attendu les envahisseurs de pied ferme et les a reçus avec cette courtoisie hautaine, cette politesse française « suprême impertinence » selon Talleyrand, à laquelle ne pourra jamais atteindre

la lourdeur germanique. Arrogants vainqueurs, ils ne sont pas moins ses tributaires et, dans ce domaine, ce village où ils sont les maîtres, il est toujours le châtelain et le seigneur. Aussi, ne pouvant résister à cette autorité morale, ils affectent de lui rendre hommage et de s'incliner volontiers devant elle. M. de Rieulle leur a fait la remise des armes et munitions rassemblées par ses soins dans le cabinet des chasses... même de la première petite carabine d'Olivier.

— Vous avez un fils, Monsieur le marquis ? a demandé le général.

— Un neveu qui sert dans les dragons. Il se bat ou il est tué.

Docilement, comme un bon propriétaire, il a remis toutes ses clefs, sans récriminations.

Le général déclare avec une condescendance fine de morgue.

— Inutile, Monsieur le marquis, nous ne sommes pas des barbares. Veuillez vous considérer comme chez vous et nous comme vos hôtes.

Il a répondu avec son fin sourire et cette ironie légère, insaisissable pour l'esprit teuton :

— Permettez, Monsieur le général, si vous étiez mes invités je vous recevrais autrement.

Il n'en a pas moins fait les honneurs de façon impeccable et, des caves au grenier, tout est à la disposition des vainqueurs. Il a seulement prié de respecter la chambre du professeur Eglin, atteint à son tour de bronchite et qui est obligé de garder le lit.

Un important major à lunettes a déclaré avec emphase :

— Le professeur Eglin est une des gloires de la Science ; j'ai eu l'honneur de le recevoir au congrès de Berlin, et je serai charmé de lui présenter mes hommages.

Le plaisir est-il réciproque ? On peut en douter... mais la fièvre est une bonne excuse.

Bernard sert le malade chez lui, mais le châtelain est invité à présider le repas offert à l'Etat-Major, dans la vaste salle à manger. Les invitations d'un vainqueur sont des ordres. M. de Rieulle

ne cherche pas à s'y dérober et quitte son ennemi de la veille, qui lui serre la main aussi chaleureusement que Daniel eût pu le faire.

On se retrouvera les trois.

La salle ruisselle de lumières, la vieille argenterie, les magnifiques cristaux, la vaisselle armoriée, le linge damassé, les fleurs multicolores, les uniformes chamarrés, tout rivalise de luxe et d'éclat.

M. de Rieulle a revêtu son frac et tous ses ordres : le sautoir bleu de Saint-André, la cravate rouge de la Légion d'honneur sur le plastron immaculé imposent les couleurs françaises et, devant cette belle tête grise, calme et fière, les officiers se courbent, déférents. Malgré l'angoisse patriotique qui l'étreint à la pensée de la défaite, de la retraite, de l'invasion, Paris menacé, son neveu tué peut-être, il se redresse plus encore qu'à l'ordinaire et, le front haut, la parole assurée, il donne le ton à la conversation qui roule sur la chasse, dont plusieurs sont fanatiques comme lui et qui semble un terrain neutre.

Un des officiers s'est rencontré, avec lui, au congrès cynégétique de Vienne, quelques années auparavant, et l'on discute des problèmes intéressants, les progrès réalisés dans l'Empire et même en Alsace-Lorraine. Le vieux chasseur les a reconnus lui-même, dans une brochure, inutile de nier ce qu'il y a de bien chez l'adversaire, mais quand le général ajoute avec une bonhomie affectée :

— La chasse gagnerait sous l'administration prussienne.

M. de Rieulle, un peu de rose aux joues, répond très net :

— La chasse peut-être, mais pas les chasseurs.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suppose, pour l'honneur de la corporation, qu'ils se seraient tous fait tuer auparavant.

Il y a un léger froid, mais incapable de comprendre la leçon, on ne tarde pas à aborder la question brûlante : cette victoire qu'ils croient si bien tenir et qui les gonfle d'orgueil. Voyons,

entre gens du monde, on est fait pour se comprendre. Cette guerre sera un bienfait pour les deux peuples, si les français veulent se rendre à l'évidence et reconnaître la suprématie de la Kulture raisonnée, de la hiérarchie qui n'exclut aucune compétence et, mettant chacun à sa place, obtient un maximum de rendement avec un minimum d'effort. En France, jusqu'ici, tout ne marchait-il pas en dépit du bon sens ? C'est le gouvernement de la tête par les pieds ! La maison à l'envers de la dernière exposition...

— Mon Dieu ! Messieurs, la chose ne date pas d'hier, et la chanson du Roi Dagobert montre qu'il y a toujours des gens et des souverains maladroits ou distraits, mais il suffit d'un bon conseiller.... ou d'un bon ennemi pour remettre la culotte à l'endroit. Votre empereur a joué pour nous le rôle de Saint Eloi. Au jour de « l'Union sacrée » la France s'est montrée en grande toilette du bon faiseur et elle n'avait rien perdu de son élégance ni de sa vaillance.

— En attendant, Monsieur le marquis, nous sommes aux portes de Paris.

— Vous n'y êtes pas entrés, Messieurs, et de la coupe aux lèvres...

— Il n'y a qu'un bras à lever... Je bois à votre santé, Monsieur le marquis, à celle du professeur Eglin, de tous les hommes de qualité, de valeur, de mérite, qui ne pourront que se féliciter d'être allemands.

— Je vous rends grâce, Monsieur le général, mais si je n'étais Français, je voudrais être Français. La Patrie avant tout, et pour changer il faudrait au moins trouver mieux.

— L'Allemagne est au-dessus de tout, Monsieur le marquis, et elle le prouve.

— Elle en a l'ambition... très légitime à mes yeux. J'ai la même pour mon pays, et j'en suis resté à la parole de Suger :

« Quand la France parle, le monde se tait ! » Mais la grandeur des individus ni des peuples ne se mesure pas à la taille ni à l'appétit. Témoin, la Grèce dont nous sommes encore tributaires. Je

vieil adage « noblesse oblige » résume toute la question. On ne s'affirme pas « au-dessus de tout » en s'arrogant tous les droits, mais en s'imposant des devoirs supérieurs et, soit dit sans vous offenser, à cet égard, vous n'êtes pas à la hauteur.

Il y eut un frémissement, mais le ton était si courtois que le général se contint et demanda avec une politesse affectée :

— Je ne sais pas très bien ! Veuillez expliquer votre pensée, Monsieur le marquis, car enfin, nous sommes vainqueurs. L'armée prussienne est à Bruxelles, et demain Sa Majesté pourra entrer à Paris.

— Comment votre empereur est-il à Bruxelles ? Pour avoir renié sa signature. Et lequel de nos rois pourrait lui tendre la main, comme à un ennemi loyal ? Jean Le Bon, qui retournait se constituer prisonnier à Londres, disait :

« Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des rois ! » Saint Louis qui restituait à l'Angleterre les provinces indûment confisquées par son grand-père. Louis XV même qui proclamait : « Je ne fais pas la paix en marchand, mais en roi ». Tous ces souverains incarnaient vraiment la fierté nationale et chacun d'eux est pu dire à bon droit : « L'Etat, c'est moi ! » Aucun n'est consenti à écrire : « Tout est gagné... fors l'honneur. »

Cette fois, c'en était trop ! Rouge, congestionné, le général s'était levé, brisant la coupe d'un geste violent, les officiers repoussaient leurs chaises, tenaient les poings, tiraient leurs sabres.

Devant ce tumulte déchaîné par ses paroles cinglantes, le vieux chasseur, l'œil amusé, semblait un maître d'équipage au milieu de ses chiens au moment de la curée... seulement, c'était lui qui allait être dévoré.

Se contentant avec peine, le général imposa silence autour de lui.

— Je veux bien croire que vos paroles ont dépassé votre pensée, Monsieur, mais vous allez les retirer ou vous en supporterez les conséquences,

-- Voulez-vous m'accorder quelques instants ? demanda le marquis qui regardait la pendule...

Et, tous les yeux fixés sur lui, il remplit sa coupe de champagne, et très droit, il dit d'une voix claire comme un appel de clairon :

— Je bois à l'empereur Guillaume que je voudrais voir au milieu de nous... à la retraite de l'armée allemande... au triomphe de la France immortelle...

Une ruée vers lui... Il attendait les bras croisés... Soudain, il y eut une formidable explosion, la table fut renversée, les lumières s'éteignirent, les vitres se brisèrent, les murs s'écroulèrent, le sol s'entr'ouvrit et le château s'effondra comme un château de cartes ensevelissant sous ses ruines les nouveaux philistins et le nouveau Samson.

XXII

Midi. Sous le soleil radieux, une petite midinette s'arrête amusée, malgré la gravité de l'heure tragique, par ce spectacle peut-être unique : la place de la Bourse vide, silencieuse, déserte, sans une voiture, sans un piéton.

Dans les rues, les volets clos, les boutiques fermées ; la capitale a pris l'aspect d'une ville de province endormie... mais on ne dort pas, on ne tremble pas non plus ! jamais peut-être on n'a été si crâne.

Ceux qui sont restés ont dit gentiment : « Bon voyage ! » à ceux qui sont partis, en s'excusant de ne pas les suivre.

On sourit bien un peu devant la longue tartine gouvernementale expliquant laborieusement cette chose difficile à dire en bon français : « Nous n-

lons », mais on se recueille plus fiers devant la mâle et laconique proclamation du Gouverneur de Paris :

« J'ai reçu le mandat de défendre Paris ; ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout. »

Voilà le langage qu'il faut aux Parisiens et aux Parisiennes.

« Mon Général, vous me plaisez. »

C'est la réponse que Paris lui jette, comme une fleur, sous les pas de son cheval.

Avec celui-là, on tiendra aussi, jusqu'au bout.

Et, après un arrêt devant la petite affiche blanche, les passants s'en vont plus réconfortés.

Céline est contente de leur mine résolue et sérieuse. Cette nuit-là, malgré les instances de ses amis, elle a tenu à rentrer coucher Cours de Vincennes. La concierge l'a accueillie avec toutes sortes d'exclamations :

— Vos amis ne vous ont donc pas emmenée, mademoiselle Céline ?

— Mais mes amis ne sont pas partis. M. Deschaumes reste à son ministère pour remplacer le ministre et assurer le service. Sa femme et sa fille ne le quittent pas.

Elle a bien calculé l'effet de cette annonce dans ce petit coin affolé. Les voisins en sont un peu remontés et, de la loge, bureau de rédaction des petites gens, part une vague de confiance, comme de l'Hôtel des Invalides.

Evidemment, l'exode commencé ne s'arrêtera pas pour cela, mais ceux que retiennent des raisons diverses ou des impossibilités matérielles se sentent moins abandonnés, moins seuls, puisqu'il y en a qui pourraient partir et qui ne partent pas.

Le matin, Céline est allée voir M^{me} Sidouie.

La vieille fille est très à plaindre. Elle n'a personne au front, c'est entendu ; elle n'a pas de fortune à perdre ; ses petites économies, bien modestes, lui permettent cependant de faire face au plus pressé et elle n'est atteinte que dans ses sentiments patriotiques... et ses petites habitudes. La fermeture du Réséda résume pour elle toutes les catastrophes ; et, dans sa petite chambre pro-

prette, astiquée machinalement comme les dimanches, elle est perdue, désorientée, malheureuse.

Quand on n'a que soi à penser, selon l'expression populaire, on n'inspire aucune sympathie, et c'est si pénible, dans des moments pareils, de savoir que nul ne s'inquiète de vous et que l'on pourrait disparaître dans la tourmente sans que l'on s'en aperçoive.

Aussi la rapide visite de la petite midinette a-t-elle été un baume pour son cœur un peu racorni et c'est avec une émotion vraie qu'elle lui répète en lui serrant les mains :

— Que c'est gentil! que c'est gentil à vous! je n'oublierai jamais ça.

Céline est passée aussi chez le père François, qui la préoccupe à un autre point de vue. C'est un vétéran de 70 (il a même un peu trempé dans la Commune). Il n'est pas commode tous les jours et les Prussiens pourraient s'en apercevoir s'ils dépassaient le faubourg Antœuf. Sa sœur, qui est concierge de l'immeuble où il demeure, face au passage du Génie, n'est pas rassurée et confie ses craintes à la jeune fille.

— Il n'y a que vous qui pourriez lui faire entendre raison, Mademoiselle...

En fait, quand il rentre, un peu excité, malgré l'heure matinale, sa figure s'éclaire à la vue de sa petite amie et il dit mi-content, mi-fâché :

— Vous n'êtes donc pas partie? Vous avez eu tort. Il pourrait bien y avoir du vilain.

— Mais non, mais non, les Prussiens ne passeront pas et s'ils passaient, par hasard, je viendrais me mettre sous votre protection. Dans ma maison, il y a des écervelés qui seraient capables de fanfaronnades et nous feraient tous massacrer. Avec vous, qui avez fait la guerre, je serais plus tranquille.

Bien sûr, bien sûr.

Il songe à sa petite. Si elle était là, il ne voudrait pas lui faire arriver du mal... En mémoire d'elle, il accepte ce rôle de protecteur et mettra une sourdine.

Céline n'a pas perdu sa matinée. Elle est contente. Dans sa sphère modeste, elle a fait de son mieux. La féodalité a beau être détruite, tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, détiennent une parcelle d'influence, ont le devoir de la mettre au service de tous, dans l'angoisse générale et « planier au-dessus de la mêlée » est d'un snobisme prétentieux qui ne porte pas la marque française.

Bien français, au contraire, ce vieil ouvrier qui repeint la grande porte de la Bibliothèque Nationale et « signole » l'ouvrage comme si les éclaireurs ennemis n'étaient pas à Pontoise. Elle lui sourit en passant, il lui répond en clignant de l'œil. On se comprend les deux, on est du même bateau, le grand vaisseau symbolique qui flotte toujours à travers les tempêtes et garde quand même ses banderolles. Le coup de barre nécessaire a rémis chacun dans la ligne droite. Les égoïsmes mesquins, les basses jouissances, les grossières passions, tout fond et s'épure au creuset du sacrifice... et l'on regretterait de n'avoir rien à immoler sur l'autel de la Patrie.

Celles qui ne sont ni épouses, ni mères, ni fiancées en sont presque confuses.

Je ne sais où nous serons demain. Nous protégeons la retraite et les Allemands nous talonnent.. Va-t-on enfin s'arrêter? se redresser? faire front? Je le voudrais tant.

Mon oncle Lebrissay a été emmené prisonnier, dit-on. Pas de nouvelles de mon oncle de Rieulle. Des bruits sinistres se confirmant, les vandales ont tout brûlé. Il y a eu des massacres dans la région, et je n'ai guère d'espoir de les revoir..

Que me restera-t-il? La Patrie.

Oui, c'est à elle seule qu'il faut penser. Elle doit absorber toutes nos forces vives mais non toutes nos tendresses, et pour chacun de ceux qui, à cette heure, griffonnent un adieu sur leurs genoux, ne s'incarne-t-elle pas dans quelque figure de femme : épouse, mère, sœur, fiancée?

Aucune ne porte ce titre et nulle ombre féminine ne vient me visiter.

Pourtant

• Être toujours sincère avec soi-même », disait mon

oncle. Si la grande fanchue me guette, si mes yeux doivent se fermer bientôt, une image souriante ne glissera-t-elle pas sous mes paupières, ne se penchera-t-elle pas, vaporeuse et consolante, sur mon dernier soupir?

Une étrangère?

Non, quelque chose de l'âme de notre race semble briller sur son front, et son geste joli, en respirant une fleur, ne rappelait-il pas celui d'une de nos grandes? Rose ou chrysanthème, emblème de vie, emblème de mort, qu'importe; toutes deux ont leur parfum capiteux, subtil, acre... grisant quand même.

Dans la tourmente qui nous emporte et nous balaiera peut-être comme feuille au vent, fétu de paille, frêle pétalement, nous sentons bien que nous n' « sommes que des atomes... pourquoi nous défendre contre les atomes crochus qui nous révèlent des affinités insoupçonnées?

Pourquoi ne pas nous en rapporter au Destin... moins aveugle que nous?

N'a-t-il pas eu ses raisons, en plaçant cette enfant sur mon chemin à une heure décisive de ma vie? Est-ce seulement le hasard qui l'a amenée, à point nommé, dans la vieille demeure familiale, au moment du départ solitaire et lugubre? Comme la baguette d'une fée, sa présence a tout changé autour de moi et en moi... Le bonheur semblait me faire signe... Pourquoi le grand escalier descendu ensemble ne serait-il pas remonté ensemble, une blanche épousée à mon bras?

Je sais sa vie, je sais son âme qui s'est montrée tendre, fière, courageuse et résolue dans l'épreuve, et si son cœur répondait au mien?... Pourquoi pas?

Ces lignes, écrites pour moi seul, mettaient un peu l'illusion d'un rêve dans ma veillée nocturne.

Un camarade est entré :

« — Je file sur Paris. Mission urgente. Pas de commission? »

On lui a tendu des lettres... J'ai hésité un instant... Est-ce une invite du Destin?

Tant pis, je mets l'adresse. Si elle vous parvient et qu'elle vous paraisse un peu folle, excusez-là, en songeant que vous ne deviez pas la lire et qu'elle m'a été douce à écrire...

Les soldats sont de grands enfants...

Douce à écrire! Douce à lire! Douce à relire!
Elle la savait par cœur, la petite midinette qui

l'avait là, dans sa poche, et cheminait, sous le soleil de ce jour de septembre, où se jouait le sort de la France.

Ni épouse, ni mère, ni sœur, ni fiancée... il ne lui tenait pas moins au cœur, le fier soldat qui lui montrait ainsi le sien. Et, s'il était parmi les victimes désignées de l'holocauste, son deuil ignoré ne serait pas le moins cruel.

XXIII

Une petite gare du Berry, des trains qui montent, d'autres qui descendent, des soldats partant combattre les Prussiens, des fuyards se sauvant devant eux... Les uns arrivent du fond de la Belgique violée, d'autres de Paris menacé ; ceux-ci encombrés de colis, ceux-là dénusés de tout, et femmes, vieillards, enfants, avec la même épouvante au fond des yeux.

Les populations se pressent sur leur passage, prodiguant cigarettes, chocolat, vin, pour la jeunesse héroïque qui s'en va chantant vers la bataille, la victoire ou la mort?... Bouillon, lait, fruits, pour les malheureux affamés, en route depuis des heures et des jours...

Les vieux époux Trécy se multiplient. Ils sont toujours les premiers, un lourd panier au bras.

Ils n'ont pas de garçon au front. Faut faire la part des moins heureux.

— Puisqu'on peut, on doit.

Il n'est pas de moratorium pour ces dettes-là.

— Ma bonne cousine,

— Comment va mon cousin ?
 — Vous ne nous attendiez pas ?
 — Dire qu'on ne s'est pas revu depuis la noce
 l'Urbain.

Ahurie, la bonne vieille ne sait laquelle entendre. Les demoiselles Le Tilleul sont là, l'entourent, la pressent, la cajolent, l'embrassent...

Dans la panique générale, nul ne se souciant de s'encombrer de leurs personnes, elles ne savaient où se réfugier et tremblaient pour leurs chastes attractions, quand le modeste ménage, berriéchon, un peu tenu à l'écart, leur était revenu à l'esprit. La parenté a du bon, dans certains cas, et l'on avait pris les billets, résolues à rayer d'audace.

— Nous n'avions pas le temps de vous écrire, et nous étions si sûres de votre bonne réception.

— Pas besoin de s'excuser, dit bonnement le vieux qui arrive à la rescouasse, à c't'heure, on est tous parents, même quand on ne l'est point, à plus forte raison quand on l'est.

— Seulement, vous allez être bien mal, murmure la vieille, un peu intimidée.

— Bah ! la maison est petite, mais vous n'êtes point grosses, dit le mari jovial, on se tassera un brin, voilà tout. A la guerre comme à la guerre, vous n'êtes point venues pour votre plaisir.

Ce n'est pas un reproche mais une constatation, sans aucune malice. On n'en met pas moins les petits plats dans les grands, et l'on ajoute une fricassée de poulet à la soupe aux choux... malheureusement, ces demoiselles ne mangent que des viandes rôties.

— Ça ne fait rien, mes bons cousins, avec des œufs à la coque, nous déjeunerons très bien.

La vieille bouleverse le poulailler pour trouver les œufs bien frais, et le vieux court chez le boucher.

L'installation n'est pas moins laborieuse.

— Ne vous dérangez pas, mes bons cousins, nous dormirons très bien sur des chaises.

Mais quand les deux époux ont abandonné leur propre chambre aux aînées, dressé un second lit

dans la chambre d'amis, pour se camper eux-mêmes au grenier, ils ne sont pas au bout de leurs peines. L'une ne peut dormir sans veilleuse, l'autre a besoin chaque soir d'une infusion de fleurs d'oranger, celle-ci ne peut supporter un lit de plumes, celle-là demande gravement si l'on ne peut faire faire les coqs, etc... etc...

Le pauvre ménage est sur les dents, sans oser le dire. Quand on est chez soi, pas vrai, faut être poli... quand on est chez les autres, inutile de se gêner, sans doute?

Rien ni personne ne trouve grâce devant ces critiques sévères : la peur n'a pas rendu le Faubourg plus indulgent pour le village qui lui donne asile ; tout est laid, plat, vulgaire, même la couonne de mariée, pieusement conservée sous le globe n'échappe pas aux railleries. Les pauvres vieux sont navrés, d'autant plus que leur délicatesse mutuelle les empêche de se plaindre. Mais, *in petto*, ils regrettent bien que ce ne soit pas plutôt le gentil ménage Trécy qui se soit abattu sur leur toit rustique...

Ils ne sont tranquilles qu'en s'en allant aux champs, le dos courbé sous la hotte, laissant le logis à ces demoiselles qui s'y prélassent sans rien faire, lisant des romans, jouant au bridge, ou se querellant pour passer le temps.

Méchanceté? Non, sottise et surtout vanité. « *Avare* n'est point que d'argent ». Certains payent le moindre bienfait en beaux louis d'or, mais combien hélas chipotent même leur pauvre billon.

Les demoiselles Le Tilleul étaient de cette triste école, la gratitude, qui est une joissance pour les cœurs généreux, leur pesait comme une humiliation et une souffrance. Aussi prenaient-elles tout doucement en grippe l'humble demeure et ses habitants...

Leur seule distraction était d'aller voir passer les trains bondés de fuyards dont beaucoup ne saivaient même pas où trouver un refuge. Quand, par hasard, elles apercevaient une figure de connaissance, elles déclaraient d'un air détaché :

— Nous sommes chez des parents qui ont une propriété ici et avaient insisté pour nous avoir.

L'envie qu'elles inspiraient était toujours une satisfaction. Mais, un jour, à leur profond saisissement, une voyageuse tomba dans leurs bras. C'était Arabelle... mais Arabelle pâlie, maigrie... si changée qu'elles hésitaient à la reconnaître.

Surprise par la mobilisation en territoire allemand, elle avait été retenue prisonnière, et n'avait dû sa délivrance qu'à l'intervention du consul de Hollande, qu'elle connaissait personnellement, mais l'invasion de la Belgique avait rendu son retour très difficile, et, roulée avec toute la vague des malheureux réfugiés, elle n'était arrivée à Paris que pour en repartir aussitôt devant la menace prussienne, et, ne sachant où aller, elle s'était rabattue sur les cousins de Dourdan.

Peu satisfaits de l'aubaine, ils l'avaient accueillie de si mauvaise grâce que la semaine passée chez eux lui laissait de cuisants souvenirs.

— Heureusement, ils ont reçu une carte de vous, vantant l'hospitalité écossaise que vous aviez trouvé chez ces excellents parents... ça m'a décidée à venir en tâter aussi. Quand il y en a pour quatre, il y en a pour cinq.

Palmyre était embarrassée. Dans le désir de vexer les membres de la famille qui s'étaient montrés peu impressionnés à leur égard, elle avait un peu forcé la note, sans prévoir ce résultat.

Mais point. Arabelle s'était-elle assagie dans ces divers avatars? Les épreuves traversées lui avaient-elles donné une plus claire vision des choses? enfin, la lourde élégance, le mobilier coûteux, la chère plantureuse des fermiers de Dourdan rendaient-ils plus odieuses leurs préoccupations... mais les vieux époux bénéficièrent de la comparaison et, malgré ses airs épavaudés, cette nouvelle intruse se montra beaucoup plus tolérable que les autres.

Un matin même, elle se leva soucieuse... son sommeil avait été troublé par le souvenir d'une brume légère embrumant les yeux candides de la bonne vieille à une réplique désobligeante...

Tout de même, ce n'est pas chic de la faire pleurer, Arabelle en éprouve quelque remords et, tout à coup, elle s'écrie au milieu de la stupéfaction générale :

— C'est dégoûtant !

On se regarde effaré. Est-ce la vie que l'on mène ? le logis ? la cuisine ? la guerre ? la politique ?

— Non, c'est nous ! Je me dégoûte et vous me dégoûtez.

— Parle pour toi.

— Mademoiselle regrette ses rapins.

— Nous ne sommes pas à la hauteur de la Butte.

— Dame ! nous ne voissons pas avec le Sacré-Cœur.

Toutes sont dressées sur leurs ergots.

Arabelle continuait à lancer des bouffées au plafond ; quand le calme fut rétabli, elle prononça majestueusement :

— Vous n'y êtes pas du tout et quand vous grimperiez jusqu'au clocher, vous ne verriez pas plus loin. Mais regardez donc autour de vous.

— Heu, quoi ? Il y a des araignées.

— C'est laid, c'est hideux, nous le voyons bien.

— Vous ne voyez pas quê vous êtes... que nous sommes pires encore. Voilà des braves gens qui se mettent en quatre pour nous, nous prenons leur lit, nous mangeons leur pain et nous les rabrouons en guise de remerciements.

— C'est vrai, nous nous conduisons comme des Boches.

— Nous abusons de ces bons cousins.

— En payant pension.

— Eat-ce que ces choses-là se payent.

— Il faudrait les aider ! leur montrer qu'ils n'ont pas affaire à des ingrates.

Il y a une émulation dans le bien comme dans le mal. La remarque d'Arabelle avait réveillé les bons sentiments qui sommeillent souvent... tout comme les mauvais. A cet accès de vertuuse

AU DESSUS DE L'AMOUR

indignation succéda une activité fébrile. On se disputa les attributions, on se distribua les rôles et les tabliers, confectionnés avec des mouchoirs à carreaux, en pointes, et du plus heureux effet. L'une prit le balai, l'autre alluma le feu, celle-ci éplucha les pommes de terre, celle-là mit le couvert et, en rentrant pour préparer le repas, la vieille émerveillée se trouva en face de ménagères improvisées... peut-être pas très expertes, mais pleines de bonne volonté.

— C'est-y possible! vous en tabliers! s'exclamait la bonne femme tout éberluée.

— Ils ne nous vont pas si mal, voyons ma cousine! Puisque la situation se prolonge et que nous abusons de votre bonne hospitalité, nous voulons au moins nous rendre utiles.

— Moi, je me chargerai de la cuisine.

— Moi, du ménage.

— Moi, de la basse-cour.

— Moi, du savonnage.

— Moi, du raccommodage.

La vieille hochait la tête... pas bien convaincue, sans doute... mais son mari, pris comme arbitre, écouta gravement le débat et dit simplement :

— Si c'est votre idée, ma foi, un petit coup de main ne sera pas de refus. La vieille n'est plus jeune, puis, quand on veut, on peut toujours rendre des services.

Monsieur le curé n'avait plus personne pour tenir l'orgue, le maître d'école était mobilisé et la maîtresse avait trop à faire avec les filles et les garçons, et les religieuses de l'hôpital transformé en ambulance avaient beau se multiplier, un peu d'aide leur serait bien nécessaire.

Avec son clair regard de terrien, il montrait à chacune la place à remplir : elles y trouveraient cette fleur rare : le contentement de soi-même.

En effet, ce programme raisonnable accepté d'enthousiasme, les Parisiennes désœuvrées et démigrantes se transformèrent en actives ouvrières de la grande ruche nationale qui ne souffrait plus de frelans. Rivalisant d'ardeur, elles n'avaient plus le loisir de s'ennuyer et se retrouvaient en-

semble aux heures des repas avec un plaisir qu'elles n'avaient peut-être jamais connu. Elles s'intéressaient à la vie des champs et manifestaient l'intention de s'établir dans le pays en achetant une propriété après la guerre ; elles apprenaient le respect des humbles et de l'humble labeur qui a aussi sa grandeur, quand on y met un peu de son âme... Enfin, elles s'attachaient à ce coin de France qui se montrait accueillant et fraternel, et quand, la panique passée, l'ennemi refoulé, les Parisiens regagnèrent leurs foyers, au lieu de s'empresser de les suivre, elles demandèrent un soir à leurs hôtes, surpris et charmés :

— Mes bons cousins, si ce n'était pas indiscret, voudriez-vous nous garder encore un peu... pour le plaisir... nous nous trouvons si bien.

XXIV

Me pardonnerez-vous, Germaine ?

Je n'ai pas osé aller vous le demander en traversant Paris... Si votre mari n'est pas auprès de vous, s'il n'a pu revenir en France, c'est ma faute, non la sienne, car, si humiliant que soit pour moi cet aveu, il n'a jamais eu que dédain à mon égard... et c'est la misérable excuse de ma conduite... qui n'a même pas celle de la passion.

Si, une passion... mais une passion honteuse et basse, l'envie, nourrie secrètement contre vous, depuis notre enfance, au cours, dans la vie, partout où vous passiez, toujours première malgré mes efforts pour vous égaler. Tandis que votre amie Céline jouissait de vos succès, de votre fortune, de votre bonheur, chacun était une épine qui s'enfonçait dans mon cœur.

Pourquoi vous et non moi ?

A défaut de mes propres ailes, celles d'un mari pou-

AU DESSUS DE L'AMOUR

vais m'emporter plus haut, et j'avais jeté mon dévolu sur le vôtre, dont l'avenir s'annonçait très brillant. et, tandis que je multipliais inutilement les avances, il vous suffit de passer pour cueillir ce nouveau fleuron.

Le jour de votre triomphe où j'avais accepté d'être votre demoiselle d'honneur, vous ne pouvez deviner la joie mauvaise que me causa l'exclamation de la tante Argan :

« — Mais non, elle ne sera pas heureuse ! »

J'ai tenté d'y aider une première fois, sans y réussir, et ma rancune s'en est encore accrue. En rencontrant inopinément votre mari à Bâle je ne résistai pas à la tentation de prendre ma revanche. Anatole Fréchet, qui me faisait la cour depuis quelque temps, devait me servir sans s'en douter. Grâce à lui, je parvins à piquer non la jalouse, mais la vanité masculine et, pour ne pas avoir l'air de me fuir, votre mari accepta de venir déjeuner avec nous à Lorrach, en territoire badois, bravade dans son caractère, de toutes les manières.

Au reste, aucun de nous ne croyait à la guerre, et Anatole prétendait avoir des tuyaux certains par les socialistes de Berne. Cependant, en arrivant au « Grand Cerf » notre auto parut provoquer un étonnement hostile et dans la salle où nous étions seuls français les regards malveillants nous laissaient deviner des propos qui ne l'étaient pas moins. Au dehors, la foule devenait houleuse.. Anatole commençait à s'énerver tandis que votre mari, assez irritable pendant la route, reprenait au contraire tout son calme.

« — Nous nous sommes fourrés dans un guêpier, dit-il très net. Si nous étions seuls, ce ne serait rien, mais il y a une femme. Il faut la tirer de là. Vous, Anatole, sortez sans affectation, prévenez le chauffeur et allez attendre sur le derrière de l'hôtel. Arabella vous rejoindra dans dix minutes et vous filerez, pendant que j'amuserai ces gens-là.

Je voulus protester, mais il m'arrêta d'un ton impérieux :

« — Je ne vous demande pas votre avis.

Anatole s'était levé avec empressement ; il quitta la salle sans être inquiété, mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que des cris de fureur s'éléverent sur la place et des hommes se mirent à courir en lançant des pierres à une auto qui filait à toute allure...

Votre mari devint blême et je n'oublierai jamais

cette colère froide, bien moins contre la lâcheté d'Anatole que contre ma présence à moi.

Il n'en tint pas moins tête à l'orage. La populace déchainée se vengeait, nous étions lapidés par des énergumènes que le revolver de votre mari maintenait à distance.

Soudain, il chancela, un lourd syphon l'avait atteint à la tempe et il s'affaissait tout sanglant pendant que, happée par tous ces bras menaçants, j'étais emportée, roulée, meurtrie.. Je n'ai plus revu votre mari ; a-t-il été retenu prisonnier ? Sa blessure était-elle grave ?.. ou bien...

Non ce serait trop épouvantable.

Dieu m'épargnera un pareil remords ; à vous, un pareil deuil ; vous retrouverez votre mari et ce bonheur que je ne suis plus tentée d'envier, croyez-le bien.

Quand je pense que, par ma faute.. Non, c'est impossible.. J'ai peut-être tort de vous dire cela ? mais il me semble que le doute doit être pire encore que la crainte, et je vous dois au moins le témoignage de la vérité, si accablant qu'il soit pour moi...

Me pardonnerez-vous, Germaine ?

Quand cette lettre arriva à Passy, la jeune femme n'y était plus.

Au lendemain de la victoire de la Marne, quand Paris avait enfin respiré, dans l'allégresse de ce beau dimanche, où le mot prestigieux, flamboyant à la manchette des journaux, semblait la réponse des « saints de France » invoqués pour elle à Notre-Dame, Germaine avait déclaré de ce ton paisible qui lui était maintenant coutumier :

— Puisque nous voilà rassurés et que la capitale n'est plus en danger, je n'aurai plus de scrupule à vous quitter.

— Nous quitter ?

— Pourquoi ?

— Que veux-tu faire ?

— Je compte partir dans les trains sanitaires

— Dans les trains sanitaires ! tu es folle !

Mme Deschaumes s'exclamait, son mari et Céline échangeaient un rapide coup d'œil.

— Voilà une résolution bien subite, mon enfant !

— Non, mon père, j'y pense depuis longtemps... les événements m'ont empêché de vous

en parler plus tôt. Vous l'avez dit vous-même : « On doit servir où l'on peut être le plus utile. » A l'ambulance, je le suis moins que je ne le serai sur les routes où l'on manque d'infirmières.

— Mais ton mari ?

— Quand Urbain reviendra, il m'aprouvera. Maman, soyez tranquille. S'il est vivant, il voudrait être au front, s'il est mort, il sera content de me voir tenir sa place, autant qu'une épouse peut le faire. N'était-ce pas le rôle des femmes au Moyen âge, mon père, et n'est-il pas de tous les temps ?

Plus encore que ses paroles, son ferme regard disait sa foi profonde et son inébranlable résolution. Elle ne voulait pas admettre une défaillance de l'élu de son cœur. Au lieu des vaines récriminations et des lamentations stériles, elle répondait : « présent » à l'appel et entrat dans le rang. Il n'y avait qu'à s'incliner et le père vaincu dit à voix basse :

— Fais comme tu voudras.

Sans irriter la plaie saignante, Céline essaya de plaider la cause des pauvres parents un peu sacrifiés dans la circonstance :

— Tu me remplaceras et je suis tranquille dit simplement la jeune femme.

— Est-ce que l'on peut remplacer une fille, et une fille comme toi, ma chérie ? D'ailleurs, si tu pars, je pars aussi ; ne suis-je pas ton garde du corps ?

— Non, c'est ici que j'ai besoin de toi, et je sais pouvoir compter sur ton dévouement. Si Urbain revient, c'est toi que je charge de lui expliquer ma conduite ; de lui dire que je n'ai jamais douté de lui et que j'approuve d'avance tous ses actes, même s'il se figurait avoir des torts envers moi, certaine qu'il ne peut en avoir aucun envers la patrie.

— Et... s'il ne revenait pas ?

— S'il ne revenait pas ?... c'est toi encore que je charge de défendre sa mémoire, de faire la lumière qu'elle ne pourrait redouter... et si je ne

revenais pas non plus, de répondre de lui comme de moi-même.

Et, gravement, religieusement, la jeune fille répondit :

— Je te le promets, Germaine.

XXV

Novembre... La Toussaint... Le jour des morts, et surtout de ceux qui sont tombés pour que la France vive. Combien, sur la Marne, sont à peine endormis et dont la tombe n'a pas encore eu le temps de fleurir ? Funèbre tranchée, hérissée de croix de bois, derrière l'autre, hérissée de fer, toutes deux gardant le vieux sol jalousement.

Et, dans les pélerinages au cimetière, nul ne peut plus dire :

« Je n'ai personne. »

Toutes les mains ont des fleurs, tous les yeux ont des larmes pour ces anonymes qui tiennent aux fibres de tous les coeurs. Ces jours de deuil sont aussi des jours de résurrection et le soleil brille sous les nuages. La vitalité de la race s'est affirmée, une fois de plus ; et les Vandales ont dû reculer, comme jadis Attila. Souillés, ensanglantés par les envahisseurs, Senlis, Compiègne, Nanteuil, Crépy les ont vus repasser en désordre... Ils n'ont pas eu le temps de tout détruire et Chantilly, Pierrefonds sont encore debout.

A Rieulle, au contraire, le château a payé pour tous. Le capitaine s'est fait sauter avec son navire et les téméraires qui étaient entrés à l'abordage. La retraite précipitée a empêché les représailles et les villageois ont pu rentrer dans

leurs demeures intactes. Seul, le châtelain n'est plus là... et jamais on ne l'a senti si présent.

De l'amas de pierres noircies, sa fière silhouette se dégage lumineuse et plus sereine. Ceux qu'il a protégés et défendus jusque dans la mort restent toujours ses vassaux comme au temps lointain de la féodalité, et tous, en allant sur la tombe des leurs, ont une pensée et une prière pour celui que le vieux Daniel attend encore dans le caveau funéraire.

De son régiment, Olivier a envoyé des ordres pour que l'on respecte le mausolé à sa taille où il dort avec tout l'état major ennemi. Lequel parlerait plus haut que ces ruines? Le château et son maître ont fini en beauté et la suprême expérience du professeur Eglin n'est pas celle qui lui fera le moins d'honneur.

Promu sous-lieutenant, Olivier est détaché à un régiment de ligne et en profite pour venir saluer la dernière demeure des siens, avant de retourner au front. Il parcourt ces lieux pleins du souvenir de celui qui n'est plus, et il croit marcher encore à ses côtés...

Le vieux Bernard échappé par miracle à cette hécatombe a pu lui en conter les détails :

— Monsieur le marquis m'avait dit d'obéir à M. Eglin comme à lui-même et j'obéissais, bien sûr, mais je ne me doutais pas que ce petit bout d'homme-là, qui avait l'air d'une vieille bonne femme, était capable d'une chose pareille. Pour un fier homme, c'est un fier homme... seulement il n'a pas joué franc jeu avec moi. Pendant que l'on festoyait dans la grande salle et que les cuisiniers allemands déshonoraient la cuisine, je le servais dans sa chambre, quand il me dit tout à coup :

« — Bernard, j'ai oublié une pièce importante à la Chaumière... Allez vite me la chercher. Si ces gaillards-là mettent la main dessus, c'en serait fait de votre maître.

« Mon sang ne fait qu'un tour, comme bien vous pensez. Je me fais bien expliquer la chose et je me glisse dehors en évitant les sentinelles...

Au moment où j'arrivais au bord de l'étang, une explosion formidable me fait faire un plongeon et, quand j'en suis sorti, plus rien que les décombres et l'incendie qui dévorait tout ce qui était encore debout. Pendant que monsieur le marquis les amusait avec son champagne, l'autre les avait tous expédié *ad patres*. Pour de la belle ouvrage, c'est de la belle ouvrage, mais pour un vieux limier, c'est honteux de s'être laissé mettre en défaut. »

Olivier console le garde. Il fallait bien un témoin pour lui redire tout cela, lui faire revivre ces heures tragiques et lui permettre de communier avec celui dont elles étaient le meilleur testament.

Maintenant, dans la solitude des grands bois, dans les sentiers battus par le vieux chasseur, dans la barque légère qui les promenait ensemble sur les eaux, partout il retrouve celui qui a été le guide et le modèle de sa vie et qui le restera toujours.. Il relit ses dernières lettres, ses derniers conseils, mettant en lumière tous ses actes et leurs mobiles, résumés dans cette règle invariable : « Chercher le mieux »

Les familles qui, par des actions d'éclat ou par une lente progression, sont arrivées au sommet de l'échelle sociale, ont le devoir de ne plus travailler pour elles, mais pour les autres, autrement dit pour l'Etat. C'est le vrai sens de la noblesse et du vieux mot « Noblesse oblige » opposé au précepte commode et égoïste : « Vivre sa vie », c'est-à-dire : « Vivre pour soi ». Je connais tes sentiments, tu n'es pas un jounisseur, mais tu es un tendre, et la petite fleur bleue est bien séduisante, à vingt ans... J'ai failli céder à son attrait, mais mon grand-père m'avait conte l'histoire de « la Dame à la Fleur » et du grand frère qui, pour n'avoir su dominer ses passions a failli à sa race et laissé derrière lui des malheureux qui sont pourtant de notre sang.. et j'ai résisté à la tentation. Puissest-tu faire de même mon enfant.

Olivier croit entendre encore la voix grave dont les leçons ont inspiré son âme et, seul, sous la voûte des majestueux mélèzes, semblables aux

colonnes d'un temple, il répond très ferme :

— Je vous le promets, mon oncle.

Maintenant, il va dire adieu à l'ami dont la douce figure est mêlée à toutes ses joies, qui lui a ouvert le monde du Beau et communiqué la flamme des pures jouissances de l'Art. Laissant son auto sur la route, il pousse jusqu'au petit hameau, si bien caché, derrière les arbres, qu'il faudrait un avion pour le découvrir.

Devant le caveau familial, une silhouette féminine, des voiles de deuil... Il s'approche... elle se retourne...

— Mademoiselle Céline !

— Monsieur Olivier !

Inconsciemment, c'est leur petit nom qui leur est monté aux lèvres, comme s'ils le murmuraient tout bas dans leur cœur. Elle est venue voir son parrain, comme lui son oncle. Hasard heureux qui les a rapprochés... ou innocente malice de vieillard.

Un vol lourd de faisans passe au-dessus de leurs têtes, un rayon de soleil glisse dans un cyprès.

Il dit très ému :

— Je bénis ceux dont le souvenir nous rassemble.

Deux mois écoulés et remplis d'événements tragiques ont-ils pu leur faire oublier à lui, l'aveu tombé de sa plume ? à elle, le doux émoi provoqué... ? Alors, le lendemain n'existant pas, et le lendemain est venu, la rencontre imprévue s'est faite, ils sont en face l'un de l'autre, seuls sous le regard des morts...

Et Olivier répète d'un accent profond :

— Je suis bien content de vous voir avant de repartir...

— Au front ?

— Oui.

— Vous êtes toujours dans les dragons ?

— Non, je suis passé dans l'Infanterie.

Elle ne lui demande pas pourquoi, elle le devine, et ça ne le diminue pas, au contraire. Il a dit adieu à son régiment, à ses camarades, à

ses hommes, à ses chevaux... C'est plus dur que de quitter sa famille. A cette heure, de toutes les attaches de sa vie passée, il ne lui reste plus rien... l'avenir seul compte... Que sera-t-il?

— Digne de vous, j'en suis certaine, et eux aussi.

— Evidemment, à pied, à cheval, le devoir reste le même : être à la hauteur, tout est là. J'y tâcherai... mais c'est un peu l'inconnu... et ce sera peut-être moins facile.

— Aux bons ouvriers, les tâches ardues.

— Le réconfort y est plus nécessaire.

— Il ne vous fera pas défaut.

— Détrompez-vous, sauf une vieille parente, clouée dans son lit depuis vingt ans, je n'ai plus personne qui s'intéresse vraiment à moi, à qui je puisse parler à cœur ouvert... J'ai bien essayé avec une autre... elle n'y a pas répondu... offensée, peut-être?

— Non, mais quand on ne croit pas au lendemain, on écrit parfois, en dépassant la mesure de la veille.

— J'en serais incapable... et, si je ne craignais pas de vous déplaire, je vous redirais, devant ceux qui nous écoutent, ce que j'ai écrit dans la solitude d'une nuit suprême... Après cette épreuve, encore longue, peut-être? si nous nous retrouvons, dans ce lieu saint comme une chapelle, voulez-vous que nous le quittions fiancés?

Il parlait simplement, avec une timidité respectueuse et ferme à la fois, en homme sûr de sa volonté mais tremblant devant un refus.

Elle se taisait, froissant nerveusement une branche de fusain. Cette fois, elle connaissait la véritable tentation.

Cet amour qui, depuis deux ans, flottait vaguement autour d'elle, la pénétrait tout entière et la troublait profondément... C'était une ivresse délicieuse... Aurait-elle le courage de repousser la coupe.

Regardant le diamant qui brillait à son doigt, elle dit, avec effort :

— Aveu loyal, réponse loyale. J'ai pour vous beaucoup d'affection et d'estime... je serai volontiers votre amie, votre confidente... une sorte de petite sœur lointaine... Rien de plus.

— Pourquoi ?

— Parce que vous pourriez le regretter un jour. Vous ne seriez ni le premier ni le dernier.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûre. La vie a ses lois, la famille ses obligations, la société ses exigences. J'ai vu « Catherine » de Lavedan, aux Français, ça m'a paru très juste ; une duchesse ou une marquise doit savoir monter à cheval.

— Il y a des choses qui s'apprennent, d'autres qui ne s'apprennent pas... et celles-ci vous les savez. Que vous donnerait de plus la naissance ? Vous seriez ma parente que nos idées ne seraient pas davantage à l'unisson.

— Votre oncle m'a fait le grand honneur de me charger pour vous d'une mission de confiance : vous remettre ce diamant avec cette seule consigne : « Ne jamais le ternir. »

— Je n'y manquerais pas en m'affranchissant simplement d'un préjugé.

— Croiriez-vous avoir le droit de rendre vos gâlons pour le rôle moins écrasant de simple soldat qui peut se borner à donner son sang.

— Non certes !

— N'en est-il pas de même dans la vie civile, et ne devez-vous pas l'exemple à ceux qui sont dans le rang ?

— Vous croyez à la vertu du sacrifice ?

— Oui, j'y crois, même s'il est léger.

Il eut un mouvement de dépit :

— Vous doutez de ma sincérité, c'est mal.

— Pas plus que de la mienne, mais je vous estime de ceux qui trouvent leur récompense dans le devoir, uniquement parce qu'il est le devoir.

— Je ne suis pas si raisonnable... peut-être parce que j'aime et que vous n'aimez pas ?

Il avait l'air très chagrin, et le laissait voir naïvement, en amoureux de village, sans ombre d'amour-propre. Elle en fut plus touchée que des

protestations ou des reproches et cessant de moriller la feuille de fusain qui lui mettait aux lèvres une amertume, elle le regarda bien en face et dit :

— Pourquoi vous le dissimuler? Je vous sais l'âme assez haute pour ne pas en abuser... J'ai pour vous plus que de l'amitié... Il n'est personne à qui j'abandonnerais ma main et mon cœur avec plus de confiance.

— Alors, qu'est-ce qui vous arrête?

— Un scrupule, peut-être exagéré... Je vous en fais juge. Si, dans le recueillement d'une heure grave, vous aviez fait spontanément à un mort... votre oncle, par exemple... une promesse peut-être téméraire... vous sentiriez-vous libre de vous en dégager?

Il tressaillit à ce rapprochement insoupçonné, évoquant l'allée des mélèzes et l'écho de ses propres paroles... si vite oubliées... Allait-il se renier lui-même?

Et, très bas, il dit, presque malgré lui :

— Vous avez raison... on ne peut pas.

Dans l'auto qui les ramenait vers la petite gare, ils causaient maintenant, comme de vieux amis. Le mot définitif avait été prononcé, ils étaient sûrs l'un de l'autre, et, séparés pour jamais, ils se sentaient irrévocablement unis par cette conception absolue et identique de l'honneur, dominant le plus tendre sentiment.

Céline avait voulu lui remettre le diamant de famille, il le refusa :

— J'aurais voulu que ce fût une bague de fiançailles. Gardez-la en souvenir de cet instant inoubliable où vous m'avez ouvert le ciel, en me montrant votre cœur. Il me suffira de l'évoquer aux heures troubles... Celui qui a entrevu la terre promise ne peut se dire malheureux.

— Soit, mais c'est un dépôt qui devra revenir à votre fils.

— Je vous le redemanderai pour lui... si j'en ai un, et quand nous aurons des cheveux blancs, nous pourrons lui raconter notre histoire qui vaudra bien celle de la « Dame à la Fleur ». En atten-

dant, conservez-la-moi avec votre amitié, j'en ai besoin, et soyez pour moi la fée consolante et douce que vous êtes pour vos blessés... J'en suis un aussi... mais ça ne se voit pas.

En la quittant, il retint un instant sa petite main entre ses doigts, hésitant devant l'adieu banal.

Un soldat lourd et gauche prenait congé d'une grosse paysanne qui l'embrassait à grand bruit en l'appelant : « mon filleul ».

Un sourire gamin releva la fine moustache et, penché à la portière, Olivier jeta gaiement :

— Au revoir, mariaue.

XXVI

Le titre que vous m'avez jeté, avec un peu de malice au coin des lèvres, je le ramasse et il me va comme un gant, Monsieur mon filleul.

Marraine, un peu moins qu'une parente, un peu plus qu'une amie... tout à fait mon rôle ! Puis une marraine ça n'a pas d'âge, elle peut être très vieille ou très jeune, elle est toujours respectable. N'est-ce pas un peu la devinette qui amuse les grands enfants de la tranchée ? Évidemment, dans l'ordre des choses, la marraine devrait être plus riche que son filleul, pour lui envoyer des douceurs... Mais il en est de plusieurs sortes, et peut-être ne dédaignerez-vous pas celles que je pourrai enfermer dans une lettre... bien que ne venant pas de chez Boissier.

Votre marraine... si vous voulez ?

• • • • • • • • •

Oue vous êtes gentille de m'écrire la première.
« Si je veux ? » C'est-à-dire que je ne sais comment vous remercier du don charmant que vous me faites

d'une part de vos pensées. Ce seront pour moi les meilleures friandises... surtout ne venant pas de chez Boissier, et je vous avertis que je suis fort gourmand.

Votre filleul, très reconnaissant.

Naturellement, la gourmandise est le défaut des enfants gâtés, auxquels on ne sait rien refuser et qui réclament la lune, comme un bonbon. Mais je ne veux pas être responsable de vos futurs maux d'estomac, et je me bornerai à une lettre par semaine, pendant la veillée d'ambulance consacrée à mes blessés.

Faut-il vous chanter la romance de *Chérubin* pour vous attendrir, sévère marraine, ou me faire casser un membre pour mériter d'être soigné par vous. Mais notre secteur est calme, ce n'est pas ma faute, vous savez ? J'aimerais mieux combattre les Prussiens que les tristesses et l'amertume qui se cachent souvent sous son air joyeux.

Voyez-vous, marraine, je ne suis pas si heureux que je le paraît... ou plutôt, je ne l'étais pas jusqu'ici.

Dans la guerre, malgré ses horreurs, j'ai trouvé ce qui me manquait : un devoir précis, une consigne formelle, un but très net, la conscience d'être utile.

Auparavant, je me débattais entre mes sentiments personnels et ceux de mon entourage, eux-mêmes assez divergents ; mes deux oncles n'avaient pas la même conception de la vie, tout en étant deux hommes de valeur morale. Ils différaient d'opinion en bien des choses, l'union sacrée s'est faite instantanément, pour eux comme pour le pays ; l'un a été défendre son usine, l'autre s'est enseveli sous son château.

Certainement, je tenais à mon oncle de Rieulle par des fibres plus profondes, mais je suis avant tout un sincère. J'ai le mépris des façades majestueuses derrière lesquelles l'autel et le foyer sont en ruines. J'ai le respect, l'admiration, l'envie de toutes les croyances, sans excepter la foi du charbonnier... mais le dédain du geste faux, de l'attitude de commande, du « bien pensant » parce que « bien porté ». Les hommes tout d'une pièce, dont les actes sont en complète harmonie avec les paroles, sont une exception ; je n'en connais pas beaucoup comme mon oncle.

simplement, pour rien, pour le plaisir, pour une cigarette, une bonne parole, un peu de cœur. A la dernière affaire où j'avais été blessé légèrement... presque rien, une égratignure... si vous aviez vu leur émoi, leur dévouement, leur instance à me conduire à l'ambulance et leur joie en me retrouvant parmi eux, au bout de quelques jours... Et ce qui me touche le plus, c'est leur confiance. Il y a là des hommes de quarante ans, mariés, pères de familles... ils pourraient me considérer comme un blanc bec. Au contraire, ils me content leurs petites affaires, me demandent conseil... L'un d'eux a perdu deux enfants, le troisième a été abandonné par une mère indigne, il allait sombrer dans le découragement... J'ai réussi à le remonter un peu. Il m'a montré le portrait de son petit garçon, de sa vieille mère, tout ce qui lui reste. L'autre jour, il m'a dit :

« — Maintenant, ça m'est égal d'être tué. Je suis sûr que vous ne les abandonnerez pas, mon lieutenant. »

Jeune ou vieux, il faut que le chef soit le « père » de « ses hommes » afin de pouvoir compter sur eux comme ils comptent sur lui. Beaucoup le comprennent et, à côté de rares défaillances individuelles, quelle belle tenue morale. C'est une émulation de haut en bas et de bas en haut. Vous avez raison, « la sève monte ».

Et un secret que je peux vous confier parce qu'il vous fera plaisir et qu'il ne s'en vanterait pas lui-même, dans cette armée de braves, certain agent de liaison de ma connaissance est dans les plus braves... Il s'appelle Urbain Trécy.

XXVI

Sans être mortelle, la blessure d'Urbain avait été assez grave pour le clouer sur un lit d'hôpital allemand pendant un long mois, et quand il avait repris conscience de lui-même, le canon de Charleroi grondait déjà.

Prisonnier sans s'être battu, inutile sans avoir servi, sa raison faillit sombrer dans un véritable désespoir.

Comment, il n'était pas en France, quand elle appelait tous ses enfants ? Il était en Allemagne, quand les Allemands marchaient sur Paris ? Il était loin de Germaine, quand elle était en danger et elle ne pouvait le compter parmi ses défenseurs.

Quelle honte !

Pourquoi avait-il quitté Luxembourg ? Pourquoi s'était-il attardé à Bâle au lieu d'écouter Olivier ? Pourquoi avait-il cédé à de misérables considérations d'amour-propre ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pendant les longues heures d'immobilité, d'insomnie, il ruminait et remâchait l'herbe amère des regrets stériles : « Ah ! si... » Ou bien son imagination ensièvrée le transportait au milieu des siens, à cette heure unique si profondément émouvante où tous les cœurs avaient vibré à l'unisson, où la nation entière s'était levée en armes, où les notes claires du clairon avaient ébranlé toutes les cloches et raffermi toutes les âmes... mais lui ne le savait pas et quelle angoisse que cette ignorance !

Il essayait de se figurer le petit hôtel de Passy, la famille rassemblée, les propos échangés rapportant l'écho un écho... l'écho aurait ou tenu

de l'optimisme ou du pessimisme ? La ruée vers le plaisir aurait-elle submergé toutes les énergies françaises et l'antimilitarisme d'un Jaurès, d'un Fréchet avait-il livré la Patrie au Germain ?

Le peu d'allemand qu'il connaissait ajoutait à son supplice ; tout ce qu'il entendait, tout ce qu'il voyait était bien fait pour le désespérer et l'exaspérer. Les succès de l'armée allemande, la méprisable petite armée anglaise, la marche sur Paris, l'entrée du kaiser dans la capitale étaient le thème ordinaire des conversations et il aurait voulu fermer ses oreilles, comme il fermait ses paupières lorsque s'approchait le major avec une large face débordante de joie orgueilleuse.

— Ne vous impatientez pas, lui disait-il d'un ton paternel, la paix sera signée à Paris, pour votre guérison, et vous ne passerez même pas les camps de concentration.

Urbain résistait difficilement à la tentation de le giffler, mais dans cet atmosphère hostile il apprenait la maîtrise de soi et ce dominateur parvenait à se dominer. Puis, réduit à sa seule compagnie, il se regardait mieux en face. Enfant gâté de la vie, il se demandait s'il avait bien reconnu ses bienfaits et s'il n'avait pas un peu gaspillé les trésors qui lui étaient départis ? Talent, amour, fortune, qu'avait-il fait de tout cela ? Si, à cette heure décisive, il faisait faillite à son pays n'était-ce pas la conséquence d'autres failles morales ? Tous les devoirs s'enchaînent et des petites capitulations de conscience on descend parfois aux grandes, sans s'en apercevoir.

S'il se jugeait sans indulgence, comment devait le juger Germaine ?

Elle avait parlonné généreusement une première faute ; mais elle l'atteignait seule ; tandis qu'aujourd'hui, il manquait à la Patrie.

Ce n'était plus l'amour mais l'honneur qui était en jeu.

Et il ressentait l'impression brûlante d'un soufflet.

Comment oserait-il rentrer dans son pays humilié, vaincu, sans avoir rien fait pour le défendre ?

Comment oserait-il se représenter devant Germaine sans avoir lavé cette tache ? En aurait-il le moyen si la paix était signée avant sa guérison, comme l'affirmait cet odieux pédant.

Cependant, malgré leur jactance, les journaux n'en apportaient pas encore la nouvelle ; et les mines renfrognées trahissaient un certain désap-
poitement... « La guerre fraîche et joyeuse » se pro-
longeait... on prenait ses quartiers d'hiver...

Et, un matin, Urbain bien guéri fut dirigé sur un camp de prisonniers civils.

Ce fut un beau jour pour lui.

Peu lui importait la rigueur du traitement, la mauvaise nourriture, le froid, la faim, toutes les souffrances ; il était avec des Français et la France vivait toujours. Il apprenait son réveil, sa vigilance, son redressement, la Marne...

On avait tenu ; on tiendrait un an, deux ans, plus s'il le fallait... et il aurait bien le temps de rejoindre...

C'était son seul but, son seul objectif ; il y appliqua toutes les ressources de son intelligence et de sa volonté... cette volonté qui se décuplait devant l'obstacle.

Une fois de plus, il devait réussir : comme il avait conquis son Prix de Rome et sa femme, il devait conquérir sa liberté.

Pendant ce temps, Germaine tenait sa place au front. Elle avait répondu simplement à la lettre d'Arabelle :

Je pardonne volontiers tout ce qui m'est personnel, je ne puis oublier ce qui a privé la France d'un soldat.

Et elle s'appliquait à payer pour lui, largement, royalement, afin que l'on ne pût rappeler la créance.

Cette idée dominait toutes ses pensées, inspirait tous ses actes. Elle se dépensait sans compter,

donnant toutes ses énergies, tout son dévouement, toutes ses forces... un jour elle donna même son sang.

Je peux te le raconter, maintenant que c'est fini et que l'opération a merveilleusement réussi, écrivait-elle à son amie. Il s'agissait d'un pauvre petit ramené presque exsangue à l'hôpital de Châlon. On le sentait glisser entre les doigts... Le médecin-chef ne voyait plus que cette chance à tenter et, comme il n'avait personne sous la main, je me suis proposée. Il a accepté... ça prouve que je suis devenue très forte, il ne faudrait pas un sang anémique. La chose s'est très bien passée... ce fut, je l'avoue, une des grosses émotions de ma vie, non pour le danger, qui est nul, mais pour le sens un peu superstitieux que je lui attribuais. Malgré moi, je pensais à Urbain, en regardant ce pauvre garçon, qui ne lui ressemble guère pourtant. C'est un simple bouvier qui sait à peine lire, il me semblait que le sort de l'un serait celui de l'autre... et je tremblais devant ces traits livides... Quand, au réveil, on me disait qu'il était toujours vivant, j'avais un soupir de soulagement, et quand un peu de rose colora ses joues pâles, je crois que je l'aurais embrassé. Le mieux était bien léger, presque insensible, enfin, c'était tout de même un progrès !...

Quand le docteur a prononcé ce mot, je me suis mise à pleurer de joie, ce qui a dû l'étonner tout de même un peu. Je croyais entendre l'arrêt d'Urbain... Folie ? chimère ? Dans certains cas, on se cramponne à toutes les branches. Les soins que je donne à tous, en pensant à lui... qui en manque, sans doute, ne doivent pas profiter qu'à mes pauvres blessés... peut-être en ressent-il une certaine douceur... il me semble bien parfois souffrir de sa blessure... pourquoi ne sentirait-il pas mes mains le panser ? Le lien peut-il être rompu quand on aime ? et, quoiqu'il advienne, j'aimerai toujours qui j'ai aimé.

• • • • •
Ce fut presqu'au lendemain de cette lettre qu'Urbain sonna au petit hôtel de Passy. Ses traits pâlis, ses joues creuses, ses yeux fiévreux, tout décelait les souffrances subies, la lutte soutenue, les obstacles vaincus... mais tout était oublié déjà en touchant le sol de France et une

ivresse le soulevait à la pensée d'embrasser sa femme et d'aller se battre.

En apprenant le départ de Germaine, ce fut un effondrement. Atterré, il cherchait la raison dans les explications verbeuses de M^{me} Deschaumes, dans le silence de son mari. Comment l'avait-on laissée partir? elle si délicate, à peine remise de maladie. Il y avait de quoi la tuer.

— Ne m'en parlez pas, Urbain, c'est insensé; mais vous savez quand elle a quelque chose dans la tête... Il n'y a que vous qui auriez pu la retenir...

— ... Et vous n'étiez pas là, ajouta simplement le père.

Etait-ce sa condamnation?

Il courbait le front sans essayer justification ni révolte, si différent, dans son humilité, de sa belle confiance de jadis, que M. Deschaumes en eut pitié.

— Votre chambre vous attend, allez écrire à votre femme, conseilla-t-il d'un ton plus doux...

— Vous devez avoir besoin de vous reposer, de vous refaire... dit M^{me} Deschaumes, compatisante, on vous montera un bouillon.

Il l'arrêta d'un geste bref :

— Je n'ai besoin de rien, que d'être seul.

Seul dans cette chambre conjugale, où tout lui parlait de l'absente, il eut une crise de désespoir atroce. Pendant des semaines, des mois, il avait attendu cette minute, avec quelle impatience. Certes, dans ses longues méditations, il avait pris conscience de ses torts, il était prêt à les reconnaître, à s'en accuser hautement, à ne reculer devant rien pour mériter son pardon, à tout rapporter, sans se plaindre : reproches, colère, mépris, tout, mais pas cet abandon. Qu'elle eût perdu sa belle confiance, sa foi entière en son amour, qu'elle eût douté de lui, il ne s'y était que trop exposé par sa conduite... mais qu'elle l'eût condamné sans l'entendre... r'était trop.

Pour lui, son départ n'avait pas d'autre signification, elle ne voulait plus le revoir... elle

ne l'aimait plus... et il ne l'avait jamais tant aimée.

Mieux que les années communes, la séparation lui avait fait mesurer la place qu'elle tenait dans sa vie. Dans sa captivité, il avait compris pour la première fois peut-être que ce n'était pas le cadre doré, la femme élégante, la beauté royale flattant sa vanité de mari qui emplissaient son cœur d'émoi... et, privée de tout cela, Germaine lui fut aussi chère. Ce qu'il aimait par-dessus tout en elle, d'un sentiment d'autant plus profond qu'il était insoupçonné, c'était *elle*, sa nature loyale, son âme exquise et si elle se détournait de lui, c'était fini, à quoi bon vivre?

Tendue à se rompre, pendant tant de jours terribles, son énergie flétrissait et sombrait dans l'anéantissement complet de sa volonté. Le dompteur était dompté et, tel un lourd rocher arraché de son alvéole, il fut suffit du doigt d'un enfant pour le pousser aux abîmes.

Un coup discret frappé à la porte le tira de cette dangereuse prostration, c'était Céline, très émue.

Un instant, il la regarda sans la reconnaître, puis son front s'abattit sur ses bras croisés et un sanglot secoua ses robustes épaules.

La douleur de cet homme fort, qui la laissait ainsi déborder devant elle, toucha profondément la jeune fille et, bouleversée, elle dit :

— Oh! Urbain, si Germaine vous voyait.

Honteux de sa faiblesse, il releva la tête et lui montra une face ravagée et douloureuse.

— Elle ne veut plus me revoir? demanda-t-il très bas...

Elle eut un geste de protestation :

— Ce n'est pas ce qu'elle m'écrivit.

— Alors, pourquoi est-elle partie?

— Pour vous remplacer en attendant que vous veniez reprendre votre poste... et elle n'en a jamais douté... Ce sont ses propres paroles qu'elle m'a chargée de vous répéter, n'admettant pas que vous puissiez avoir de torts envers la patrie plus qu'envers elle-même.

— Elle ignorait peut-être, murmura-t-il hésitant...

— Elle n'ignorait rien. Arabelle s'est accusée elle-même... mais Germaine n'est-elle pas au-dessus de tout cela.

Il lui saisit les mains avec un véritable élan :

— Vrai, Céline, vous croyez qu'elle pourrait encore m'aimer ? demanda-t-il ardemment.

Elle eut un léger haussement d'épaules :

— Ma parole ne vous suffirait pas... mais vous croirez peut-être Germaine ?

Et elle lui tendit sa dernière lettre qu'il dévora tout d'un trait.

En l'achevant, il était transfiguré et, avec une ferveur presque religieuse, il porta le papier à ses lèvres.

— Eh bien, grand enfant, est-ce effacé ? demanda la petite midinette toute joyeuse.

Et il répondit très grave :

— Non, Céline, mais j'effacerai.

XXVIII

M^{me} Alphonsine de Rieulle achève de mourir. Il fait un beau soleil de mai, le Bois, plein de chants d'oiseaux, a son grand manteau d'émeraude et les vertes frondaisons ont des tonalités merveilleuses qui se fondent dans l'azur du ciel, frangé d'écharpes légères comme des voiles de vierges. Des cris joyeux d'écoliers montent jusqu'à elle d'un hôtel voisin, transformé en annexe du lycée de Neuilly où gite l'ambulance américaine ; et c'est un écho de ses années d'enseignement... comme si ses petites élèves de jadis lui donnaient une dernière aubade.

Devant la fenêtre ouverte, une gerbe de lys

envoyée de la part d'Olivier pour le quatre-vingt dixième anniversaire de la vieille demoiselle... mais pas de lettres de lui depuis plusieurs semaines et les plus belles fleurs ne sauraient le remplacer.

A chaque courrier, la bonne Clara montre une figure plus renfrognée à la concierge, qui n'en peut, mais... « Mademoiselle » n'aura-t-elle pas la consolation de savoir son cher enfant vivant avant de s'endormir.

Le grand sommeil n'est pas encore descendu sur les paupières mi-closes, mais le rêve y flotte déjà... Avant de prendre le train pour l'Eternité, la voyageuse fait un retour en arrière.

Elle erre un instant sous les charmillés de la Légion d'Honneur avec quelque compagne préférée... sous les ombrages de l'Allée des Soupirs où ses dix-huit ans radieux ont fait battre plus d'un cœur, quand elle s'y promenait avec son frère... Puis, elle revoit les années de labeur obscur, non inutile, où elle marquait de sa forte empreinte les jeunes esprits énoblis à son contact ;... les années de souffrance, pas stériles non plus où, bien plus loin que le tout petit cercle de sa veilleuse de malade, elle faisait rayonner la lumière bienfaisante qui console et réconforte encore à cette heure plus d'un cœur meurtri, dans quelque coin sombre : château, chaumiére, tranchée.

Comme ses petits amis ailés, messagers d'espérance, ses feuilles au vent semblent descendre du bleu firmament... Tant que sa main n'est pas encore tout à fait glacée, elle veut en jeter encore et toujours... comme des miettes... à ses abonnés de la terre et des nues.

La veille, les épreuves du dernier numéro ont été corrigées ; elle a pu donner encore le « bon à tirer ». Elle est tranquille, sa tâche est terminée, ses affaires sont en ordre, au temporel et au spirituel. Elle a fait venir le notaire pour léguer son petit mobilier, ses livres, son journal, ses oiseaux,

partage son temps et ses soins entre l'ambulance de Passy et le petit logis de la rue Montrosier.

Olivier a confié sa vieille parente à sa jeune marraine et M^{me} de Rieulle n'a plus aucune défiance contre M^{me} Bousquet. Son petit cousin ne lui a rien célébré et elle l'a bien vite reconnue pour une de ses « vaillantes ». En même temps qu'une infirmière dévouée, elle se montre secrétaire attentive, collaboratrice intelligente, active, qui voit les éditeurs, lit les manuscrits, achève parfois un article, écrit au « cher enfant »... et n'oublie pas les petits oiseaux.

— Je ne regretterai rien que ma petite famille, disait parfois la « Fée aux Miettes ».

Tout en s'en défendant, comme d'une fatuité, elle sentait bien qu'elle laisserait tout de même un vide à ceux qui venaient boire à son gobelet d'eau pure, à son encrier sans fiel... Combien retrampaient leur courage à celui de cette frêle créature douloureuse, puisant tout le sien au pied du crucifix ? Maintenant, elle a trouvé son double ; ils ne manqueront pas de provende.

Elle a reçu la suprême visite du Maître fidèlement servi, elle peut se reposer en toute quiétude, dans la contemplation de l'infini.

C'est quand on est couché que l'on voit mieux le Ciel.

Et, dans les effluves de ce jour de printemps dont les senteurs embaumées montent jusqu'à elle, paisible, elle attend.

Parfois un petit oiseau plus hardi vient se poser sur le drap et considère les traits immobiles d'un air interrogateur... ? une blanche silhouette se penche sur l'oreiller.

Alors les cils alourdis se soulèvent, un mince rayon filtre entre leurs franges, un faible murmure glisse entre les lèvres décolorées :

— Pas encore...

Et le moineau s'en va retrouver ses compagnons en sentinelles sur le balcon, et Céline reprend sa lettre interrompue qui va s'en aller au front...

La dernière page écrite, elle s'est endormie,

un peu lasse. La nuit n'a pas été bonne à l'ambulance où elle était de garde à « l'Isolation ». Il y a un « grand blessé » à peu près condamné, que l'on dispute, sans grand espoir, à la gangrène... physique et morale. C'est un enfant du ruisseau, roulé aux bataillons d'Afrique, qui n'a pas eu le temps de « se laver dans la boue des tranchées » selon la belle expression de Barrès. Il n'a pour lui que sa souffrance, et, telle une bête traquée, il se renfonce dans ses draps sans répondre aux marques d'intérêt, de sympathie... Rien ne paraît le toucher, ni soins patients, ni attentions délicates, ni petites douceurs : cigarettes, chocolat, oranges... il n'a qu'un regard torve pour les infirmières compatissantes ; pour les camarades plus favorisés qu'il peut apercevoir dans le préau et, la nuit, il semble en vouloir même aux étoiles.

Mais Céline ne se laisse pas rebouter, mettant toute son énergie à vaincre le mal et la résistance.

Ce matin, elle était repassée le voir avant de se rendre à Neuilly. Elle avait à la main une gerbe blanche pour M^{me} de Rieulle. Il l'avait regardée avec convoitise... Ça, c'était des fleurs de riches.

Elle avait lu clairement la pensée mauvaise.

— C'est pour une vieille amie très malade, mais si son bouquet vous faisait plaisir, elle s'en priveraient volontiers pour vous, car elle aime bien les soldats.

Une lueur de gratitude avait brillé dans les yeux ternes, et respirant avidement les fleurs virginales, il avait murmuré de sa voix rauque :

— Ça, c'est gentil.

Et elle avait eu l'impression de cueillir une âme.

Ses rêves s'en ressentaient...

Elle se voyait dans une sorte de roseraie, plus merveilleuse encore que celle de Bagatelle... toutes les espèces y étaient représentées et toutes semblaient s'épanouir à la fois. A toutes les plates-bandes, les corbeilles, les murs, c'étaient des cascades, des massifs, des grappes fleuries et toute

une orgie de couleurs, de parfums... A la grille ouverte se pressait une foule d'élopés en tenue d'ambulance qui, le seuil franchi, lançaient en l'air appareils, cannes, bâquilles, et, lestes, irraggants, cueillaient bien vite des roses en criant : « Vive la Dame à la Fleur » et le mauvais garçon de l'« Isolement » n'était pas le moins empressé... Seulement, en arrivant près d'elle, il prenait la forme d'un joli dragon tenant un chrysanthème... et soudain l'enclos devenait un cimetière où toutes les tombes disparaissaient sous les fleurs de deuil... et elle était devant la sépulture des de Rieulle... Un grand vieillard lui disait courtoisement : « Entrez »... une vieille femme aux traits austères laissait tomber de ses lèvres : « Je permets »... puis tout s'évanouissait et elle se retrouvait dans la chapelle funéraire de l'ambulance, une simple tente militaire où elle avait veillé plus d'un mort... et il y avait un képi de sous-lieutenant sur le drap tricolore...

— ... Mademoiselle ! Mademoiselle ! une lettre de M. Olivier, deux, trois... !

La vieille servante brandit le courrier en retard, elle a reconnu l'écriture familière et rayonne comme jadis en annonçant le visiteur préféré.

Céline se réveille en sursaut.

« Songe ! mensonge ! » grâce à Dieu !

Bien vite elle lit à haute voix les courts billets attendus qui jonchent le lit de petits drapeaux.

Tout va bien ! Temps splendide.

C'est sa formule quand on se bat.

M^{me} de Rieulle entend-elle ? comprend-elle ? Il n'y a pas un tressaillement sur la face marmoreenne... les petits oiseaux en brochette regardent de loin, de leur œil rond attentif, presque anxieux...

Est-ce fini ?

Mais non, dans le grand silence, la voix s'élève calme, mesurée, telle jadis dans sa classe :

— Dites-moi, mon enfant, Olivier croit-il que nous serons vainqueurs ?

— De toutes ses forces, Mademoiselle.

— Je suis contente.

L'ange de la victoire l'esfleure de son aile... les paupières apesantes se ferment... l'âme blanche s'envole... et les petits oiseaux aussi.

XXIX

« Le Faubourg. »

Ce n'est pas celui des demoiselles le Tilleul ; il n'est ni poudré, ni musqué, ni talon rouge... il a le verbe haut, le mot cru, le geste trivial... mais le cœur chaud et, dans la foule qui acclame l'élite des braves, il bat plus fort que dans tout autre coin de la capitale.

La précédente revue, aux Champs-Elysées, avait un cadre élégant, non plus grandiose. Celle-ci, sans aucun élément étranger, est plus profondément nationale. La France applaudit ses seuls fils, portant les glorieux drapeaux qui donnent leur nom à cette fête.

Dès le matin, les rues populeuses sont noires de monde, il en dégorge sans cesse de toutes les bouches du métro, et les balcons, les devantures, les murs, les arbres, les échelles sont chargés de grappes humaines, bravant la fatigue, les crampes, le torticolis...

Deux parisiennes, l'une blonde, l'autre brune, débouchent du passage du Génie : Germaine, Céline. Elles sont vêtues avec une simplicité nuancée d'une certaine recherche ; il faut penser aux

morts et cependant fêter les vivants. L'une a un bouquet de roses, l'autre quelques chrysanthèmes. Urbain doit être là. On le sait par Olivier qui a envoyé à Céline la citation très belle dont son ami n'a rien dit.

Germaine n'a pas revu son mari.

Fidèle à sa parole, il veut d'abord « effacer » et ne reparaître devant elle qu'un bout de ruban sur la poitrine. Elle le comprend et l'approuve, acceptant bravement la séparation qui les rapproche. Jamais elle ne s'est sentie en plus étroite communion. De son ambulance, de sa cagna patient des fils invisibles et si vibrants qu'ils permettent de percevoir les moindres battements du cœur ;... et sentiments, idées, tout est désormais à l'unisson... Finies la raillerie, la blague, les critiques... Il ne prétend plus « détenir la vérité », il a appris le respect de la pensée d'autrui, la défiance de la sienne, la belle flamme d'enthousiasme brille dans ses lettres du front. Il sait rendre en artiste et en patriote les actes héroïques et simples dont il est témoin et parfois acteur, sans s'en vanter.

Tu sais que je n'avais pas beaucoup d'estime pour mes contemporains, et ne les prenais guère au sérieux. Eh bien, aujourd'hui, j'admire.. Il y a des soldats à se mettre à genoux devant, des chefs derrière lesquels on irait au bout du monde, des aumôniers qui feraient prier un païen, des instituteurs qui n'ont jamais donné de si beaux exemples... Dans la tranchée, vois-tu, on est sale, boueux, mais on a l'âme propre, et l'on se porte bien. Faire chiquement un devoir chic rien de meilleur pour la santé.

Lui-même ne croit jamais faire assez, et ce fanfaron de la veille est maintenant un grand modeste. Il n'a rien dit de sa croix, pour en faire la surprise à sa femme, en cengé de détente, elle aussi, et qui prend un repos bien gagné. Quelle joie d'arriver, sans être attendu... non plus en retardataire, la rougeur au front et l'angoisse au cœur, mais avec un ruban sur la poitrine et la légitime fierté du devoir accompli.

Céline a trahi son secret et Germaine veut assister au défilé où il aura sa place, elle veut le voir de loin, non de la tribune officielle, parmi les jolies mondaines aux propos frivoles ; non ; dans la masse populaire et attendrie à l'unisson du grand cœur de Paris.

Une brave concierge, sœur du père François, a mis sa loge à leur disposition : « une première loge », s'il vous plaît ! d'où l'on dominera la foule sans planer trop au-dessus. On est venu par le métro encombré où l'on se bouscule un peu, mais avec tant de cordialité bon enfant, qu'il faudrait avoir bien mauvais caractère pour s'en fâcher. C'est pourtant le cas d'un aviateur à l'élegant uniforme qui prétend molester un vieil ouvrier peu impressionné par ses galons.

— Les civils n'ont qu'à se taire !

— Y a des militaires qui feraient mieux d'être en civils.

— Quand on ne se bat pas...

— Je me suis battu quand tu n'étais pas né, mon petit, et j'ai deux gars qui me continuent.

— Je suis au-dessus de vos insolences !

— Parce que Monsieur vole ? les harnetons aussi.

L'on riait ; bien que l'on fût en première, l'élément populaire dominait et les aviateurs du camp retranché n'avaient pas toujours une bonne pressé. Celui-là avait beau prendre un air digne, il entendait chuchoter : « Pigeon vole, rond de cuir vole » et roulait des regards furieux. Soudain, il avisa les jeunes infirmières et une place se trouvant vide auprès d'elles, il se précipita pour la prendre en disant :

— Bonjour, ma cousine, je suis bien aise de vous rencontrer.

C'était Anatole.

Germaine ne l'avait pas revu depuis la révélation de son odieuse conduite, et, comme Arabelle, il était à peu près effacé de sa mémoire. Mais, devant cette stupéfiante inconscience, elle eut un sursaut de révolte et, se levant sans répondre, elle passa froidement devant lui, suivie de sa

compagne indignée de tant d'audace. Humilié et furieux il les vit bientôt descendre et ne tarda pas à les imiter. Mais il était atteint au vif... Plus que blâme, reproches, railleries, le silence est écrasant pour certains êtres, parce qu'on ne peut rien lui opposer... Rouge, congestionné, il mâchonnait de basses injures à l'adresse de ces « pimbêches », mais, pour elles, il sentait bien qu'il n'existant même plus. Dans sa rage impuissante, il allait à grands pas, les oreilles bourdonnantes et les yeux troubles.

— Gare donc, l'endormi !

Un bicycliste l'interpelle rudement, il veut se garer, se rejette en arrière... une trompe rugit... trop tard. Il roule sous un camion automobile.

Et quand on le ramasse, la tête broyée, une brave femme dit, pitoyable devant le bel uniforme ensanglanté :

— Mieux vaut encore être tué au front

Pendant ce temps, Germaine et Céline s'installent, sur une table, derrière les barreaux de la fenêtre de l'humble loge et attendent, le cœur battant.

Au-dessus des têtes qui moutonnent, les deux amies fouillent les rangs de ces braves entre les braves, qui ont porté si haut les couleurs de France et, graves, recueillis, se serrent autour du drapeau terni, déchiré, glorieux.

Dans le grondement de tendresse qui les enveloppe, les berce, telle la grande voix de la mer, se détache parfois un fausset aiguë, saluant le régiment du fils, de l'époux, du frère, du fiancé.

— Bravo ! les zouaves, vive les chasseurs, vive le 19^e, regardez Guynemer.

C'est de la folie. Fleurs, cigares, cigarettes, pluviennent des balcons, des fenêtres. Des femmes, des enfants s'élancent pour les ramasser sous les pieds des chevaux et les offrir aux soldats, pendant que les officiers indulgents détournent les yeux.

Et ce sont des dialogues rapides, des gestes vifs, des baisers prestes, des rires pimpants, on est en famille, pas vrai ?... Et un lieutenant qui

a conservé sa belle figure d'artiste étouffe un soupir en songeant à celle qu'il a vainement cherchée dans la tribune officielle et qu'il ne devine pas là, tout près, derrière les barreaux d'une loge de concierge, portant d'un élan passionné son bouquet de roses rouges à ses lèvres.

Maintenant, c'est fini, la revue est terminée, chacun rentre chez soi,achever cette radieuse journée dans la tiédeur du foyer familial.

Urbain se dirige aussi vers Passy... mais, à mesure qu'il approche, son pas devient moins alerte... il n'a plus sa belle assurance.

A-t-il vraiment fait assez pour reconquérir sa femme?

La Croix? tant d'autres l'ont gagnée aussi!

S'il avait seulement une blessure, une toute petite blessure? Mais rien, il semble invulnérable... Ce n'est pas sa faute, il a pourtant tout fait pour cela.

Germaine n'était pas à la revue, était-ce une indication de la Providence? Si elle allait trouver qu'il était bien pressé?... Il aurait mieux fait d'écrire, décidément.

Devant le petit hôtel paisible, il s'arrête, indécis, presque craintif, regardant les fenêtres closes...

Pourvu que Germaine ne soit pas malade? Elle s'est beaucoup surmenée... Le docteur affirme pourtant qu'il ne reste plus trace de son accident et qu'elle pourrait supporter même une seconde maternité...

Son cœur bondit à cette idée... Un petit enfant... voilà le vrai gage du pardon.

Mais Germaine ne lui a pas encore dit :

— Viens.

Alors?

Il soupire...

Non, il faut faire bonne mesure, il attendra son appel, ou le ruban rouge.

Avec un effort, qui est un arrachement, il fait un demi-tour. Deux jeunes femmes lui barrent le chemin et une voix tendre,, oh! combien ! murmurante demande :

— Eh bien ! Monsieur le cachottier, vous ne voulez donc pas venir fêter votre croix avec votre femme ?

XXX

Il y avait tant de bonheur dans le petit hôtel de Passy, que Céline avait tenu à lui laisser toute la place, malgré les instances affectueuses de ses amis :

— La « Fée Consolante » se réserve pour les heures grises, disait Urbain... mais alors, on ne l'appelle pas deux fois.

« Fée Consolante » ? Pourquoi pas ? Le rôle n'est pas inutile, et il n'a rien de déplaisant. Aider les uns à vivre, les autres à mourir, ceux-ci à remplir leur tâche, ceux-là à porter leur croix ; partager les joies, les peines, saluer l'amour qui passe, soutenir la douleur qui chancelle, jouir de tout sans posséder rien, n'est-ce pas une part suffisante ? et n'avait-elle pas l'exemple de ceux qui l'avaient faite leur héritière... et dont elle devait s'efforcer de suivre les traces ? Elle ne se flattait pas d'atteindre à leur hauteur, elle était loin de leur talent, mais le plus faible ormeau peut aussi donner son ombre.

Tout en rangeant son modeste logis, retrouvé toujours avec plaisir, elle songeait à ceux qui n'en avaient pas et dont elle pouvait soulager un peu la détresse, grâce à la générosité de son parrain et de sa vieille amie : une pauvre artiste du Nord était installée chez l'un, une institutrice des Ardennes trouvait un asile chez l'autre, de cette fa-

çon, elle ne connaissait pas « l'embarras des richesses ».

Comme la vie serait simple si l'on ne s'appliquait pas à la compliquer. Faut-il trois déjeuners pour un seul estomac ? et trois oreillers pour une seule tête ? Un peu plus de bienveillance d'un côté, un peu plus de reconnaissance de l'autre, et de l'amitié du haut en bas, de cette amitié bien française faite de deux sourires qui se rejoignent, l'un qui descend, l'autre qui monte, comme il en fleurit tant, là-bas, dans la tranchée...

Elle n'oublie pas non plus celui qui se bat, et le bouquet de chrysanthèmes, sous la miniature de « la Dame à la Fleur », est un peu à son intention.

Il n'était pas à la Revue, mais sa pensée était présente... et ce matin, il y a une lettre de lui dans le courrier et elle la réserve pour la bonne bouche.

En l'ouvrant elle ne reconnaît pas son écriture et a d'abord un mouvement d'effroi, mais elle se rassure devant la fine anglaise :

C'est la dernière feuille du vieil arbre, et quand elle te parviendra, il sera décidément abattu, mais j'espère que le grand bûcheron ne le jettera pas au feu, et j'ai foi en sa souveraine bonté. Je me flatte que ces lignes te la feront partager, monsieur le par-paillet, et que tu béniras aussi les voies de la Providence qui te traite en enfant gâté.

« Dieu fait bien ce qu'il fait », avait coutume de dire ton cher oncle, il pourrait le répéter une fois de plus et tu ne le démentirais pas.

Nos bagages sont enregistrés, j'ai mon billet en main, nous pouvons faire encore un bout de caissette sur le quai et c'est le moment des grandes et des petites recommandations. Tu as été un bon enfant, tu es un bon Français, un bon soldat, tu seras un bon mari, un bon père, dès que la guerre t'en laissera le loisir... et je t'ai trouvé une femme digne de toi... tu sais, c'était ma marotte, et tu ne voudras pas contrister ta vieille parente en refusant son cadeau.

C'est une vraie jeune fille de grand cœur et de bonne maison... j'ai même découvert que vous étiez

un peu cousins... pas à un degré prohibé cependant. Elle n'est pas riche, bien qu'à son troisième héritage, mais tu ne tiens pas aux biens matériels, et pour les qualités morales, elle a fait ses preuves en escaladant souvent mes cinq étages, car tu l'as deviné, c'est une de mes « Vaillantes ». Pour les qualités physiques, elle est loin d'être déplaisante, et pour les sentiments, si je m'en souviens bien, tu as daigné la comparer à la « Fée aux Miettes », et elle n'a pas quatre-vingt-dix ans, bien que tu lui donnes le titre vénérable de « marraine ».

Eh ! oui, mon cher eufant, c'est ma gentille infirmière que je te propose et qui t'est certainement destinée de toute éternité.

Je peux te le confesser maintenant, je n'étais pas très rassurée et vos belles résolution me semblaient sujet à caution. En apprenant à la connaître, j'ai pu la juger et mon jugement a été si favorable que, sans la mésalliance... ne hausse pas les épaules, mon bel ami, nos pères n'étaient pas des étourneaux et la chose a son importance. Un ruisseau empoisonné peut contaminer une rivière. « On n'épouse pas la famille » est une absurdité pathologique et morale, on peut consigner les parents à la porte, nos veines charient toujours leur sang, et nos âmes reflètent leurs ames.

Je pouvais apprécier les mérites personnels de ma petite amie, j'ignorais tout des siens, et pour me renseigner un peu, je lui demandais le notaire de ses tantes, afin de faire mon testament. C'était un de ces vieux officiers ministériels qui exercent leurs fonctions comme un sacerdoce. L'île et petit-fils de notaire, il avait « la tradition » et la manière qui me plaisent. Il approuva mes intentions à l'égard de sa jeune cliente dont il me fit le plus bel éloge et qui appartient à une lignée de très braves gens. Comme j'exprimais le regret qu'elle ne fût pas née, il ajouta, non sans quelque malice :

— Mon Dieu, je n'en jurerais pas, Mademoiselle ! Une de ses grand'mères maternelles, que mon père avait connue et qui mourut à un âge aussi avancé que le vôtre, devait avoir des attaches, avec une noble famille, d'après certains papiers passés de mains en mains, et actuellement en la possession de sa petite-fille. Son père était un certain Jean Bernard, émigré en Amérique, et qui avait encore un autre nom.

Tu penses mon saisissement. Nous avions si souvent parlé de toutes ces choses avec ton oncle ; et,

récemment encore, il m'avait confié une nouvelle déception au sujet d'une jeune fille ressemblant à « la Dame à la Fleur »... Mais pourquoi avait-elle répondu négativement?... Pas bien difficile de le deviner avec sa nature, et votre explication au cimetière vient encore le corroborer.

Aussi, inutile de lui demander le moindre éclaircissement, elle ne le donnerait pas et peut-être a-t-elle même détruit les pièces en question? Mais, quand je ne serai plus là, tu pourras lui montrer cette lettre et lui dire que la « Fée aux Miettes », qui lui a légué ses petits oiseaux, lui lègue également son petit cousin. Il a aussi besoin de provende, et mon autorité doit bien valoir celle d'une grand'mère.

Aimez-vous bien, mes petits.

Je vous unis dans la même bénédiction.

Alphonsine DE RIEULLE.

Olivier n'avait ajouté que ces lignes :

Je ne vous demande pas si c'est vrai, j'en suis sûr, et si vous n'avez pas d'autres raisons contraires à mon retour, j'invoquerai l'autorité de nos chers disparus pour essayer de vous convaincre.

XXXI

Derrière la cloison de sapin qui sépare l'*« Isolément »* des autres salles, Céline est assise au pied du lit où agonise Olivier.

Comme elle a veillé le pauvre « Joyeux », aujourd'hui sauvé, elle veille l'enfant du noble Faubourg, mais lui, elle ne le sauvera pas.

Pourquoi ?

C'est le secret de Dieu. Il a ses raisons, nous ne savons pas. Il sait.

« Ainsi que l'on apporte, pour ses autels, les plus belles fleurs, ses anges cueillent, pour le Ciel, les plus belles âmes », et quand la gerbe sera suffisante, l'armée de Là-Haut :

Donnera la victoire à celle d'ici-bas.

Bonheur, honneur, gloire, tout doit se payer ! et payer pour les autres, n'est-ce pas le geste le plus magnifique ?

Pour que Germaine soit heureuse, pour que la France soit sauvée, pour que la paix règne enfin parmi les hommes de bonne volonté, ne faut-il pas accepter tous les sacrifices et donner largement son sang, son cœur ?

Penser que nulle souffrance n'est inféconde, que nos larmes font pousser des fleurs, que les foyers désolés sont la rançon des foyers bénis, quelle consolation peut valoir celle-là ?

Mieux que dans les préceptes et les leçons, Céline a puisé cette conviction dans l'âme même de sa race, elle souffre, mais elle ne se révolte pas et, malgré la petite lampe fumeuse, elle voit clairement la grande lumière.

Lorsque, parmi les tristes blessés apportés sur

une civière, elle a reconnu le joli dragon de jadis, dans cet officier d'infanterie, les jambes broyées ; elle a éprouvé un violent coup au cœur... D'une main tremblante, elle a inscrit elle-même sur la feuille ses nom, prénoms, matricule... pendant qu'il lui souriait, heureux de la voir là... Elle lui a donné les premiers soins et fait manger un œuf à la coque... Attendri, presque joyeux, il la regardait tailler ses mouillettes... il semblait renaitre à la vie... et il était condamné : « gangrène gâzeuse », avait dit le docteur et l'amputation était impossible.

Céline ne s'illusionne pas. Dans cette petite salle où il n'est plus que le numéro 30 et où plus d'un est mort déjà, elle sait que le dernier acte touche à sa fin, que le rideau va tomber sur la féerie merveilleuse, comme il s'est levé à Lutétia, au mariage de Germaine... comédie gracieuse, terminée en sombre tragédie dont les personnages :

Font, font, font,
Trois petits tours et puis s'en vont.

Elle écoute la chanson mélancolique fredonnée par la tante Argan, dans la joie un peu fébrile de cette journée..., et dont nul ne voulait comprendre l'avertissement :

Vous n'irez plus au bal, Madame la mariée.

Fini de danser pour les « gens de la noce », jeunes et vieux, dispersés par la tourmente. La tante Argan est à la tête d'une cantine dans une gare régulatrice, et jour et nuit, on la voit courir entre les trains, comme si ses jambes avaient toujours vingt ans ; les demoiselles Le Tilleul, réconciliées, font de la bonne besogne, dans le petit coin de France où elles ont trouvé leur « Chemin de Damas » ; le cousin Fréchet continue à s'enrichir mais ses millions ne rendront pas la vie à son fils ni la raison à sa femme, devenue folle de désespoir, et « M^{me} Fréchet », réveillée de sa longue torpeur, a déclaré ne vouloir épouser qu'un mu-

tilé. Les Trécy de Dourdan demeurent cantonnés dans leur égoïsme et se lamentent sur les restrictions, mais les Trécy du Berry n'en font pas supporter à leurs nombreux filleuls, multipliant généreusement les petits colis. Urbain a gagné une nouvelle palme : « Croix comme noblesse oblige », et il attend le ruban rouge pour l'accrocher au berceau qui s'apprête.

Enfin, au-dessus de tout et de tous, la France grandie, épurée, respectée, admirée, se dresse transfigurée sur le pavois sublime de ses glorieux morts qui la haussent jusqu'au ciel.

Pour fixer, un beau soir, la victoire indécise,
Il faut que les meilleurs soient tombés, un matin.

Et, devant le lit où repose le dernier de sa race, Céline s'incline, soumise. Pour se montrer digne des héros, « il faut porter sa croix héroïquement ».

Elle souffre, elle souffre beaucoup, mais cette souffrance lui est chère, elle peut y mesurer la profondeur du sentiment vaillamment combattu qui, désormais, remplira sa vie, sans qu'il s'y mêle aucun remords.

L'Humanité, l'Histoire, les hommes ne changent guère. Un être, une famille, un peuple ne valent que par l'effort. Résister, lutter contre les autres et contre soi-même, tout est là. Verdun a effacé Sedan et, dans son humble sphère, la petite midinette non plus n'a pas capitulé.

A cette heure suprême elle n'a rien à se reprocher envers ceux qui sont morts, envers celui qui va mourir, et Dieu l'en récompense en lui accordant cette grâce d'être là, comme une sœur, près de ce cousin lointain qui, lui aussi, « va finir en beauté ».

Cette minute ne vaut-elle pas toute une vie ?

Olivier est dans le coma, se réveillera-t-il encore ? Qu'importe ? Pour lui, comme pour elle, ce n'est pas la nuit mais la lumière qui vient, et, quand il aura franchi le redoutable passage, ne la verra-t-il pas à genoux près de sa dépouille mortelle, sans que rien jamais puisse les séparer ?

Un faible soupir... les yeux s'entr'ouvrent... ils regardent d'abord incertains, troublés... puis une lueur d'intelligence, un léger sourire... un murmure... un nom... le regard flottant glisse du bouquet de chrysanthèmes posé sur la table au diamant qui brille au doigt de l'aimée...

— Fleurs de deuil... Bague de fiançailles...

Est-ce un rappel? une prière?

Mais, sans hésiter, elle répond :

— Oui.

Elle ne voulait pas être sa femme, *elle sera sa veuve.*

FIN

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1.

Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage. Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 2.

Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc. 108 pages. Format $44 \times 30\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 3.

Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc. 108 pages. Format $44 \times 30\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 4.

Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise. 36 pages. Format $37 \times 27\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 5.

Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 6.

Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.) 56 doubles pages. Format $37 \times 57\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 7.

Le Tricot et le Crochet. 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnets, Dames et Messieurs. Dentelles pour lingerie et ameublement.

ALBUM N° 8.

Ameublement et Broderie. 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format $37 \times 27\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 9.

Album liturgique. 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 10.

Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot. 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11.

Crochet d'art pour ameublement. 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28\frac{1}{2}$.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 11 albums : 76 fr. ; franco France : 84 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N°261. ★ Collection STELLA ★ 25 janvier 1981

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France... 18 francs. — Etranger... 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France... 30 francs. — Etranger... 50 francs.

Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste

(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,

1, rue Gazan, Paris (14^e)

